

**La Jangada, huit
cents lieues sur
l'Amazone. [De
Rotterdam à
Copenhague, à**

Jules Verne

LIREGRATUITEMENT.COM

**La Jangada, huit cents
lieues sur l'Amazone. [De
Rotterdam à Copenhague,**

à bord du yacht à vapeur "Saint-Michel"

Jules Verne

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LU.AVEC.LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

La Jangada, huit cents lieues sur l'Amazone. [De Rotterdam à Copenhague, à bord du yacht à vapeur "Saint-Michel"]

Verne, Jules (1828-1905). La Jangada, huit cents lieues sur l'Amazone. [De Rotterdam à Copenhague, à bord du yacht à vapeur "Saint-Michel". 1881 .

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la

BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits

élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.21 12-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf

dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

RELIURE SERREE Absence de marges intérieures

Illistbiltté partielle

VALABLE POUR TOUT OU PARTIE D U DOCUMENT REPRODUIT

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Début d'une série de 'documents en couleur

îTrt^-T^WW^!*"Ci. l V , T. l ".■^■T J î! i, ^.T,,.

■■'^rC

LU

BIBLIÔTHÉÇPE

D'EDUCATION ET DE RECREATION

J. HETZEL ET OS x 8, RUE JACOB

PARIS

Tou\$ droits de traduction et de reproduction réservés.

? t %L a deuxième partie de

PAR

JULES VERNE

en cours de publication 4,ans le

SOMMAIRE DES PREMIERS CHAPITRES A PARAITRE

I. Manao. — li. Les, preiiiiîrs instants. — IIL Un retour sur le! passe> —
IV. Preuves morales. — V ■". :^:Pre^y,e\$V^àt«Hel'lesv■ -U VI. Le der-
nier coup,. — g VII. Résolutions^ ~- >VWI- Premières recherches. —
IX. Secô^l^; ^êbêrçhes. — ' X. Un coup de çànon. — - XI^Sfepefest
.dans l'étui.

:A ' " V?4&.vV /v

y. : - Sionnementv d'û>& an : Parts, 14 fr.

■ .)* * v ,. Vv...-.. •• (. . ?jfr*:-i - : -.■'. -^ *

Contre hândât-poste, timbres-pbste ? chèque ou autre valeur à vue sur Paris. -- Envoi franco d'un numéro spécimen*

Paria. — linp. Crauthiér-Villars, 55, quai des Grands- Augustins.

::r/jJ:-":!'.iA3.'

IIP

il!

Fin d'une série de document!

en couleur

Ht

smc;

La deuxième partie de

PAR

JULES VERNE

jijk",' en cours de publication dans le

TOME XXXIV

Jft'. SOMMAIRE DES PREMIERS CHAPITRES A PARAITRE

Mi--

W I. Manao. — IL Les premiers instants. — III. Un

^ retour sur le passé. — IV. Preuves morales. —
 fe V. Preuves matérielles. — VL Le dernier coup. —
 VII. Résolutions. — - VIII. Premières recherches, -r IX. Secondes re-
 cherches. — X. Un coup de canon. — XL Ce qui est dans l'étui.
 Abonnement d'un an : Paris, 14 fr.
 Province, 16 fr. — Union postale, 17 fr.
 Contre manda timbres-poste, chèque ou autre
 valeur à vue sur Paris. — Envoi franco d'un numéro spécimen.
 mi >
 Paris, — Imp. GauthiorrVj^||jrs, &5f quai des Grands-Augustias.

BIBLIOTHÈQUE

D'ED UC ATION ET DÉ RÉCRÉATION

PARIS

Tops droits de traduction et de reproduction réservés.

■ "ij

^REÎvHÈRE PARTIE

\ /h/,V,X\ (rA>iTAI?ÎE DES BOIS

« Phyjslyddqfdzxcgasgzzqgehxcgkfnrxuj ugiocytdxvksbxbhhuypôhdvy-
 rymhuhpii ydkjo " xphétoszleinpvmvffovpdpajxhyynojyggaymeq ynfu-
 qlnmvlyfgsuzmqiztlbqgytigsqeûbnrcr edgruzblrmxyuhqhpzdr?*gcro-
 hepqxufivvrpt phontkvddqfhqsntzhhhnfepmqkyuuexktogzg kyuumfvi-
 jdqdpzjqsykrplxhqrymvklohkhkot ozv dk spp s u vjh d, »

L'homme qui tenait à la main le document dont ce bizarre assemblage de lettres formait le dernier alinéa; resta quelques instants pensif, après l'avoir attentivement relu >■ ■:

Le document comptait une centaine de ces lignes, qui n'étaient pas même divisées par mots, li semblait avoir été écrit depuis bien des années, et sur la -feuille d'épais papier que couvraient ces hiéroglyphes, le temps avait déjà mis sa patine -jaunâtres

Mais, suivant quelle loi ces lettres avaient-elles été réunies? Seul, cet homme eût pu le dire. En effet, il en est de ces langages chiffrés comme des serrures des coffres-fort^ modernes : ils se défendent de : la même façon. Les combinaisons qu'ils présentent se comptent par milliards, et la vie d'un calculateur ne suffirait pas à les énoncer. Il faut le; «mot » pour ouvrir le coffre de sûreté; il faut le «chiffre » pour lire un cryptogramme de ce genre. Aussi, on le verra, celui-ci devait résister aux tentatives les plus ingénieuses, et cela, dans des circonstances? de la plus haute gravité. » -

L'homme qui venait de relire ce document n'était qu'un simple capitaine des bois.

Au Brésil, on désigne sous cette appellation «capitales dp mato », les, agents employés à la recherche des nègres marrons. C'est une institution qui date de 1722. A cette époque, les idées anti-esclavagistes ne s'étaient fait jour que dans l'esprit de quelques philanthropes. I\$us* d'un siècle devait se passer encore avant que lès peuples civilisés les eussent

TN CAPITAINE DÏvS FiOÎS. 3

admises et appliquées. Il semble, cependant, que ce soit un droit, le premier des droits naturels pour l'homme, que celui d'être libre, de se s'appartenir, et, pourtant, des milliers d'années s'étaient écoulées avant que la généreuse pensée vint à quelques nations d'oser le proclamer.

En 1852, — année dans laquelle va se dérouler cette histoire, — il y avait encore des esclaves au Brésil, et* conséquemment, des capitaines des bois pour leur donner la chasse. Certaines raisons d'économie politique avaient retardé l'heure de l'émancipation générale; mais, déjà, le noir avait le droit de se racheter, déjà les enfants qui naissaient de lui naissaient libres. Le jour n'était donc plus éloigné où ce magnifique pays, dans lequel tiendraient les trois quarts de l'Europe, ne compterait plus un seul esclave parmi ses dix millions d'habitants.

En réalité, la fonction de capitaine des bois était destinée à disparaître dans un temps prochain, et, à cette époque, les bénéfices produits par la capture des fugitifs étaient sensiblement diminués. Or, si, pendant la longue période où les profits du métier furent assez rémunérateurs, les capitaines des bois — formaient «un monde d'aventuriers, le plus ordinairement composé d'affranchis, de déserteurs, qui méritaient peu* d'estime, il va de soi qu'à l'heure

actuelle ces chasseurs d'esclaves ne devaient plus appartenir qu'au rebut de la société, et, très probablement, l'homme au document ne déparait pas la peu recommandable milice des « capitães do mato ». Ce Torrès, — ainsi se nommait-il, — n'était ni un métis, ni un Indien, ni un noir, comme la plupart de ses camarades : c'était un blanc, d'origine brésilienne, ayant reçu un peu plus d'instruction que n'en comportait sa situation présente. En effet — il ne fallait voir en lui qu'un de ces déclassés, comme

'Ji! H jji't'li' i;!!i! r (M f! <t -' l ifilil'i f ' ' •' ■ - i' J . r'.fililf r- 'il.» "i [!'J (f _U i 1

il s'en rencontre tant dans les lointaines contrées du Nouveau Monde, et, à une époque où la loi brésilienne excluait quelque de certains emplois les indigènes ou autres, sang-mêlé, , si cette exclusion eût atteint, ce n'eût pas été pour son origine, mais pour cause d'indignité personnelle.

, En ce moment, d'ailleurs, Torrès n'était plus au Brésil. Il avait tout récemment passé la frontière,,el,

. '>' il'! i! r _

depuis quelques jours, il errait dans ces forêts du Pérou, au milieu desquelles se développe le cours du Haiji-Amazon.

. Torrès était un homme, de trente ans environ. bien constitué, sur qui les fatigues d'une existence assez problématique ne semblaient pas avoir eu prise, grâce à un tempérament exceptionnel, à une santé de fer.

T T N CAPITAINE DES BOIS

De taille moyenne, large d'épaules, les traits réguliers, la démarche assurée, le visage très hâlé par l'air brûlant des tropiques, il portait une épaisse barbe noire.* Ses yeux, perdus sous des sourcils rap-

proches, jetaient ce regard vif, mais sec. des natures

ou in ju'.i^'M ^ï-ii-hi-i-.iMït--!! - ,•:!■> .'• ■< ' ■ . impudentes. Même au temps où le climat ne l'avait

pas encore bronzée, sa face, loin de rougir facile-

ment, devait plutôt se contracter sous l'influence

des passions mauvaises.

Torrès était vêtu à la mode fort rudimentaire du

chasseur des bois. Ses vêtements témoignaient d'un

assez long usage : sur sa tête, il portait un chapeau

de cuir à larges bords, posé de travers: sur ses

reins,, une culotte de grosse laine, se perdant sous

a lige d'épaisses bottes, qui formaient la partie la
plus solide de ce costume ; sur le tout, un « puncho »

I' lit:

déteint, jaunâtre, ne laissant voir ni ce qu'était la

il:: SU."! hi;t'< c ■ ■■■■; '■ • • ■; ■.■, ;. .' : -,...<

veste, hi ce qu'avait été' le" gilet, qui lui couvraient la poitrine.

J ' ^fais. si torrès était un capitaine des bois, il était évident qu'il n
exerçait plus 1 ce métier, du moins dans les conditions où il se trouvait
"actuellement. Lela se voyait à l'insuffisance de ses moyens de «eïense
ou^daitaqifè. pour la poursuite des noirs. Pas garnie à feu : ni fiisil, ni
revolver. À la ceinture, seulement, un] de ces engins qui tiennent plus
du

LÀ JANÔADA.

sabre que du couteau de chasse et qu'on appelle une a mànhetta *.
En Outre, Torrès était muni d'une « enchàda », sorte de houe, plus spé-
cialement employée à la poursuite des tatous et des agoutis, qui
abondent dans les forêts du Haut^Amafcone, où les fauves sont généra-
lement peu à Craindre.

En tout cas, ce jour-là; 4 mai 1852, il fallait que cet aventurier fût sin-
gulièrement absorbé dans la lecture du document sur lequel ses yeux:
étaient fixés, ôù que, très habitué à errer dans ces bois du Sud r Amé-
rique, il fût bien indifférent à l'effluve splendide. En effet, rien ne' pou-
vait le distraire de son occupation : ni ce cri prolongé des singes hur-
leurs, que M. Samt-Hilaire a justement comparé au bruit de la cognée
dû bûcheron Rabattant et tirant les branches d'arbres; -^ - ni le tintement
sec des anneaux du cro- • taie, serpent peu agressif, il est vrai, mais ex-
cessive^ ment venimeux; — ni la voix criarde du crapaud cornu, auquel
appartient le prix de hideur dans la classe des reptiles ; -^ - ni même le
coassement à la fois sonore et grave de la grenouille mugissante, qui; sï

elle ne peut prétendre à dépasser le bœuf en grôsSetir"; l'égalé par Té-
ciâi de ses beuglements; ^ Torrès h*entértadait rien de tous ces Va-
carmes, qui ' sont comme la voix complexe des forêts du Nouveau
Monde. Couché au pied d'un arbre magnifique, il

UN CAPITAINE DES BOIS

n'en était, même plus à admirer la haute ramure deçe« pap ferro » ou
bais de fer, à sombre écorce, serré de grain, dur comme le métal qu'il
remplace dans l'arme ou l'outil de l'Indien sauvage. Non! Abstrait dans
sa pensée, le capitaine des bois tournait et retournait entre ses doigts le
singulier document. Avec , le chiffre dont il avait le secret, il restituait à
chaque lettre sa valeur véritable; il lisait, il contrôlait le sens de ces
lignes incompréhensibles pour tout autre que pour lui, et alors.il sou-
riaient d'unrmauvais sourire.

,l*uïl se laissa aller ;\ murmurer à mi-vo!x ces quelques phrases
que personne ne pouvait entendre en : ce-t endroit désert de la forêt pé-
ruvienne, et que persqnnne n'aurait su comprendre, d'ailleurs : -<«Qui,
dit 7 il, voilà une centaine de lignes, bien nettement écrites, qui ont pour
quelqu'un que je sa|s ; s une ; importance dont il ne peut se douter! Ce
quelque rç£St riche! C'est une question de vie ou de mpçt pour lui, et
partout cela se paye cher! » /S regardant le document d'un œil avide :

nf,4iH?:fion(û ! d^î;eia seulement pour chacun des mots deiC&tte
làernlève phrase, cela ferait une somme * ! Gî^st qu'elle a ; son prix,
eette phrase! Elle résume

Wllddureis valent environ 3 francs de monnaie française, et unifia ^ ;
i?ei9 Vaut aOOOfiançç.

le document tout entier I Elle donne leurs vrais noms aux vrais per-
sonnages] Mais^ avant de s'essayer à la comprendre, il iaudrajt com-

mencer, par déterminer Je nombre de mots qu'elle contient, et Teût-on fait, son sens véritable échapperait encore! »

Et, ce <Jj^At,Tprrès se mit^ conintennentaîement. « Il y a là cinquante-huit mots! s'écria-t T iL ce qui ferait cinquante- huit qontos 1 ! Rien, qu'avec cela m- pourrait, vivr&flu grésil, en Amérique, partou t ; où l'on, voudrait,, et .niêrae vivre à ne rien faire! E(, que i sera itt ce donc si, tous les mots de qe .document m'étaient payés à ce ;prixī IL faudrait alors, compter par Centaines,^ contps 1 ,Ah ! mi}ie diables IJ'airlà toute une^ôil^ieià.réalisq^ ; ftu.je, ne "s^is m^e Je der.niçr - des &Qt^ #, (! u ... >. iU . = „■„„ „„_.. . ri: , !(11 M , if) . iti _ .; Il semblait i que, .les. maûis, 4\$ Torrès ri palpant Honorine -, sommes se ,re£er;maient ç|éj\$. sur 4çs ; rou»

Brusquement, , sa pensée prit alors un .nouveau

,; « ignfin^ls'écria-t i4 je.touqhe, au,,l>uL ci je ,ne regreuer^.pa&hles ^U^ues^de, ,çe ;) vo^age ?; a,(jrn^a conduit des bords de l'Atlantique-au cours d.u^ flaut- Ama?pne! Cet honjm^ pouvait, avoir quitté T-f jné-

.1-174,000 francs

UN CÂPITAfNt; DES BOIS. <")

i-iqïié, il pouvait Ôtre' au delà clos mers, et alors, coin-

' ment aurais-jî^ pu l'atteindre? Mais non î il est la, et.

"en montant ala cime de l'un dé ces arbres, je pour-

rais apercevoir le toit de l'habitation où il demeure

avec toute sa famille! » ' '

Puîs, saisissant le papier et l'agitant avec un geste fébrile : !

« Avant demain, dit-il, je serai en sa présence! Xvânt demain,' il sà\ira que febii honneur, s<i vie son; renfermés dans ces lignés! Et lorsqu'il voudra en connaître le cl) "flfr'é qui luf permette de les lire, eh ti-

fenj 1 il 1 le' payera,' ce^cbifiVe! Il le payera, si- je \4ûî, dé toute sa fortune, comme il le payerait de 1 tout son" sang! Àb! mille diables! Le digne compagnon de la milice qui m'a remis ce document précieux k 1, 1 qui ni' eh a dorihé le secret; qui m r a dit oîi je trouverais sort ancien collègue et le iïottv sous lequel il se cache depuis tant d'années, ce digne compagnon ne ' se doutait gière qu'il faisait ma fortune !» ■

Torrès regarda une dernière fois le papier jauni. èVap'fès t' avoîr plié avec soin, il le serra drins un VoiitfèPétûi 'de cuivre, qui lui servait aussi dé 1 porte-

" f Èn\èWtëj 1 si J t6"uté In fof tuh^' tië Térrfes était Contendue dans cet étui, grand comme un porte-cigare, en aucun pays du monde il n'eût passé pour riche.

10 LA TANGÂÔA.

11 avait bien k un peu de toutes iës monnaies d*or des États environnants : deux doubles condors des États- Unis dé Colombie, valant chacun cent francs environ ; des ! Ddïivai^ * vénézuéliens pour une somme égale ; des sols piéruviens 1 pour le double; quelques escudos chiliens pour cinquante francs au plus, et d'autres minimes pièces! Mais tout cela ne faisait qu'une somme ronde de cinq cents francs, et encore Torres eût-il été très embarrassé de* dite où et comment iiravàitalcqtii-sev ' :

tfè'gur était Certain, c'est què^ depuis quelques moîè t ' après àKoir abandonné brusquement camétier de capitaine des bois qu'il exerçait dans la pf ovine e du Para, Torrès avait remonté le bassin de l'Amazone et passé là frontière pour entrer sur lé territoire péruvien. j * :.

A cet aventurier, d'ailleurs, il n'avait fallu que peu dé choses pOUR vivre. Quelles dépenses lui étaient nécessaires ? Rien pour son logement, rien pour son Mbillement.' La forêt lui procurait sa nour^ riture qu'il préparait sans frais,' à la mode des coureurs dk bois. Il lui suffisait de quelques reis pour son tabac qu'il achetait dans les missions ou dans

les villages,- àutâtit^dur Tcau-de-vie dé sa gourde. Avec* peu; il (pouVait aller loin.

Lors(Jù e le pap ié r eut été serré dans l'étu l de

UN CAPITAINE DES BOT?. I I

métal, dont le couvercle se fermait hermétiquement, Torrès* au lieu de le replacer dans la poche de la vareuse que recouvrait son poncho, crut mieux faire, par.ejrcès de précaution, en le déposant, près de lui, dan5 le creux d'une racine de l'arbre au pied duquel il était étendu,

C'était une imprudence qui faillit lui coûter cher!

Il faisait très chaud. Le temps était lourd. Si l'église de la bourgade la plus voisine eût possédé une, bqrloge, cette horloge aurait alors sonné deux heures après midi, et, avec le vent qui portait, Torjôs l'eût entendue, car il n'en était pas à plus de deux milles.

Mais l'heure lui était indifférente, sans doute. Habitué à se guider sur la hauteur, plus ou moins bien calculée, du soleil au-dessus de l'horizon, un aventurier ne saurait apporter l'exactitude militaire daa^.leS; divers actes de la vie. M déjeune ou dîne quami UJuv plaît ou lorsqu'il le peut. 11 dort où et quand Jet sqmmeil le prend. Si la table n'est pas toujours, mise, le Ut est toujours fait au pied d'un mbse-, dans l'épaisseur d'un, fourré, en pleine foret Tq^s n'était pas autrement difficile sur les questions de confort. D'ailleurs, s'il avait marché une grande < partie, de : - la. matinée, il venait de manger

quelque peu, oi ie besoin 1 de dormir se Taisait maintëïiait sentie Or, deux ou trois heures de repos le liïëtiraient; en état de reprendre sa< : «route» il se coucha donc sur l'herbe le plus confortable ment tjù^il pu% en attendant le sommeil ;

Cependant Torrès n'était pas de ces gens qui s'endorment sans s'être préparés à cette opération par certains préliminaires. 11 avait l'habitude d'abord d'avaler quelques gorgées de >fortet< liqueur,, puis, Colafait, défâmer une pipe^Leau-dehvienS-Ufifexcite le cerveau, et \É fumée du tabac se mélangelbien à la fumée des rôves. Du moins c'était son ^opinion .

Torrès commença donc par appliquer à ses» lèvres une gourde qu'il portait à son côté. Elle contenait icet*êlitiueuriCOPBue,généralementii-Sou& lei nom de <^ehka' » ai^ Pérou,! et ^luspartculièiîemeàat : \$ous icedttijde! « ieaysuma » suri le Haut* Amazone. .C'est le produit d'une distillation légère- de; la^racine de manioc doux, dont on a provoqué la fermentation, et à laquelle le capitaine des bois, en homme dont le palais est à demi blasé, croyait devoir ajouter une bonne dose de tafia.

Lorsque Torrès eut bu quelques gorgées de cette liqueur, il agita la gourde, et il constata, non sans regrets, qu'elle était à peu près vide.

« A. renouveler ! » dit-il simplement.

UN, ,GM?ITAINE DES BOIS. l3

iruipuis; tirant! une courte pipe en rac.Lae,= il I^i bourra

i d&iee 'tabac j At re et grossier du Brésil, dont les

'■- feuilles appartenaient à cet antique « peLuu » rapporté

. : euFriaificepar Nicot, auquel on doit la vulgarisation

de la plus productive et de la plus répandue des

iijpsoianées:- ■.-'■ - : . ■■!..., -■ . ;

uv»i îir('>i tabac n'avait rien de commun avec. le scaferlati

buste Crémier dioix que produisent (les manufactures

? ïïfttiançaise^i mars) Torr es n'était pas; plus- difficile' sur

Jîc&pcÀnhqiiè sur bien ; d' (autres. Il battit le briquet,
 "; néhiïamma» un; pou : dt 1 cette substance visqueuse,
 ^connue sou s le nom d 1 « amadou de fourmis ». que
 •j^sécépètenl iceptaps hyménoptères, ; et il alluma sa
 ■'!«ipi|i©J:i -'>1K:I 'iU.f- ■) : ■ '...,-i r ■ ■-■ ■ :•■,,,
 'b uuAa lai dixième aspiration, ses yeux se fermaient, 'Ucfei ^sipe'lui
 éokappait 'éps -doigts* et il s'endormait. ; - >éu plutôt liK tOmWatti
 dans une sorte de torpeur q u i ^MUnti pas d u vrai somme il.
 '-n.inoni""î ;,;■ 'ii.ip- ; ■'■/)! [; .■.■'•-,,; .-,...;
 KO/'/jh Jiii/uTî , V;!,;j«| :i[. \ i ; .< -i ■■;;;!* .■; ■ ;,;.. , h
 ■ jl. f 3} } -tb i'Mj'li'UtU, '■'.)Ii'i'ii f ti.;r< ;!<! !'£■ ■* -';-i.î ■ i : ^ t ■
 - . ■ . i
 liîfi::: MOU , ^ f »■'.' t !.-..! ■] i ; ; . ■ 1 1 < } ' . 11 : ^ ; ■; !■' .; i ■.
 1 il ' .Hit j! U -s i , r [:-!;[■ i ■ : ; 1 ; i ■.■.■;■ ■ - s

VOLEUR ET VOLÉ

Torrès dormait depuis une? demUheure environ^ lorsqu'un bruit se fit
 entendre sous les arto^Si:; C'était un -.bruit de: <pas> légers, comme
 si quelque visiteur eût marché pieds nus, <eni prenant certaines! pré-
 cautions pour' ne pas -être entendu. Se mettre / en garde contre , toute .
 approche suspecte aurait été ; le premier soin de l'aventurier*; si ses;
 yeux eussent été ouverts en ce moment. Mats ce n'était pasjà de > quoi
 Réveiller,, et celui qui .s'avavançait put arriver ,_ep. sa présence, à dix pas
 de rarbre, sans avQJr.j^ h aperçu.. , } . , , , , ; ■ , : h ,. rJi ... l; , ^ ^ , , ,
 Çe,nféXaHtpoint uithoinme, c'était un <<guarife>a »\ . ;u -} De to^Sj

ce,s j £Înge,s à qt^eue prenante qui ; hantent , . , t les fojr<|ts du Hau,t
• Ama^orçe, sahuis ■ aux formes, ;gr# n iSl)

VOLEUR ET VOLE. I

cieuses, sajours cornus, monos à poils gris, sagouins qui ont l'air de porter un masque sur leur face grimaçante, le guariba est sans contredit le plus original. D'humeur sociable, peu farouche, très différent et cela o du mucura » féroce et infect, il a le goût de l'association et marche le plus ordinairement en troupe. C'est lui dont la présence se signale au loin par ce concert de voix monotones, qui ressemble aux prières psalmodiées des chantres. Mais, si la nature ne l'a pas créé méchant, il ne faut pas qu'on l'attaque sans précaution. En tout cas. ainsi qu'on va le voir, un voyageur endormi ne laisse pas d'être exposé/ lorsqu'un guariba le surprend dans cette si tu âtëon e t h o rs d'é tat de se dé fe ndre .

Gié; singe, qui porte aussi le nom de « barbado » au Brésil, était 4e grande taille. La souplesse et la vigueur de ses membres devaient faire de lui un vigoureux animal* aussi apte à lutter sur le sol qu'à sauver* branche en branche à la cime des géants de ĩk forêt:

Maiâyâfôrs; celui-ci s'avavançait à petits pas, prudemment. Il jetait des regards à droite et à gauche, en agitant rapidement sa queue. A ces représentants #è la race simienne, la nature ne s'est pas con tenté^dë il^ñ^ér (Juatrë mains, —ce qui en fait des quadfuman^sv -<- elle s'est montrée plus généreuse,

etiÈs en ont véritablement cinq, puisque i'eKireurité do leur appendice dardai possède Une parfaite faculté de prêheïision; > i M > ■■ > ;

Le guariba s'approcha satts brait; br?ïïëïssartt ari solide bâlxm, qui y manœuvré par son bras Mtf&bu reux 7 pouvait devenir une arme redoutable. Depuis quelques minutes, il avait dû apercevoir Thoimîe couché au pied de l'arbre, mais l'immobilité dUj dormeur rengagea, sains -

doute, à venir le voir d[^]près. Il s'avança donc, non sans quelque hésitation, et s'accre ta' en fin h trois pas de lui. ■--■'<■

-■> Sur sa face barbe s'ébaucha une, grimace qui découvrit ses dents acérées, d'une blancheur d'ivoire et sort bâton s'agita d'une façon fétide. Tant pour le capitaine <les bois' ■ ;? -

' Très* certainement} la vue de Torrès inspirait pas à ce guariba* des idées bienveillantes.* Avait-il donc des raisons particulières d'en vouloir à cet échartillon de la race humaine que le hasard lui livrait sans défense? Peut-être! On sait combien certains animaux gardent la mémoire à merveille et il était possible qu'il eût eut quelque tâche en réserve contre les châtiments

' i 'En effet pour les' Indiens surtout, le singe est un gibier dont il convient de faire le* plus grand Gâs : et ;

VOJLEUR JKT VOLE. <! 7

Il v[^]equ'il appartienne, ils -lui donnent la chasse avec tout le Y a rdeur. à' un No m rod , non seulement pour le plaisir de le chasser, mais aussi pour s'en servir de le manger.

-;tiQ9oi qui Ten soit, si le quart ne parut pas dis- , p[^]éoV intervenir les rôles. celle fois, s'il n'allait pas jys[^] à oublier que la nature •. n'a fait de lui .qu'ut» simple herbivore en songeant à dévorer le capitaine ; <k1\$|bôis[^]-il sembla du moins très décidé à -détruire , t[^]tiâfê ses ennemis naturels . : i

Aussi, après l'avoir regardé pendant quelques instants* . le guariba commença à faire le tour de .Marbre. IL marchait lentement, retenant son souffle, mais se rapprochant de plus en plus. Son attitude était menaçante, sa physionomie féroce, assommer le seul coup cet * homme immobile, «rien ne devait l'ôtre[^] aisément, eu ce moment, il est certain qu'il l'ame ; de Torrès ne tenait plus qu'à un fil. «nJEnji.ellfô[^]j.J[^]i ;guaHba s'arrêta une seconde fois tout près- de l'arbre, il se plaça de

eôté r de manière à j^Qtnineî ila Mteidu dor meur^ et; il . leva son bâton

>,ooI#i^sJfr;Foçrfls >y\$mlt été imprudent mi déposant près de lui, dans le creux d'une racine, l'étui qui a^teuajtson; document eti sa; fortune, ce fut cette impU;UdeftCôfOepe!ii,dani jqui lui sauva la vie.

18 LA JANàADA.

Mu, rayon de soleil, se glissant entre les branches, , vint frapper l'étui, dont 1er «métal poli s'alluma comme un. miroir. Le singe, avec cette frivolité particulière à son espèce, fut immédiatement distrait. Ses idées. — si tant est qu'un animal puisse avoir' dos idées; -r* prirent aussitôt un autre cours. Use baissa, ramassa l'étui, recula de quelques pas, et, l'élevant; à la hauteur de ses yeux, il lé regarda, non sans surprise, , #n , le faisante miroiter, Peutêrsre i fuMU encore plus étonné lorsqu'il ; entendit résonner les ; • pièces d'or que cet étui contenait. Cette musique ! l'enchantait. Ce fut comme un hochet a&x nïains d'un enfant. Puis il le porta à sa : bouche^ et ses ? dents grincèrent sur le métal, mais ne cherchèrent pojtAl^tomer. -

Sans^autOj le guariba crut avoir trouvé là quel- j que fruit d'une nouvelle espèce, une sorte d'énorme ^ anian^e, Joute brillante, avec un noyau qui jouait librement dans, sa coque. Mats, s'il comprit bientôt ' son erreur, il ne pensa pas que ce fût une raison pour j,e[er QçMtui, Au contraire, il le serra phi\$ étroitement; dan\$ 9&i raaia gauche^ et laissa ©hoir^ son ; ,, J^âtQnj j qui , m ■ toaiban h i brisa une branche <

avilie *-l i, .;■

A ce bruit. Torrès se réveilla, et, avec la prestesse des^n, s, .toujours aux aguets, chez lesquels le

VOLEUR ET VOLÉ\ IQ

passage de l'état de sommeil à l'état de veille s'opère sans transition, il fut aussitôt debout.

En un instant, Torrès avait reconnu à qui il avait affaire .

«> Un guariba l » s'écria-t-il.

Et sa main saisissant la manchette la déposée près de lui T il se mit en état de défense.

Le-singe, effrayé, s'était aussitôt reculé, et, moins brave devant un homme éveillé que devant un homme endormi après une rapide gambade, il se glissa sous les arbrès.

>(i ; H;était temps! s'écria Torrès. Le coquin m'aurait assommé «ans plus de cérémonie ! »

Soudain, entre les mains du singe, qui s'était arrêté à vingt pas et le regardait avec force grimaces, comme s'il eût voulu le narguer T il aperçut son précieux étui i i

^jbe gueux! s'écria-t-il encore. S'il ne m'a pas tué; iii à presque fait pis! il m'a volé! »

tiraipensée que l'étui contenait son argent ne fut cepej^dant pas pour le préoccuper tout d'abord. Menteuse qui le fit bondir, c'est ridée que Tétait renferméBàHiHieô document^ dont la perte, irréparable pour lui, entraînerait celle de toutes ses espérances.

ik MU& t^iaWes î * s'écria-t-il.

Et cette>fois, voulant, coûte que coûte, reprendre

son

i étui, Torrès s'élança à la poursuite du guariba.

Il ne se dissimulait pas nue d'atteindre cet agile animal ce n'était pas facile. Sur le sol, il s'enfuirait trop vite; dans les branches, il s'enfuirait trop haut. Un coup de fusil bien ajusté aurait seul pu l'arrêter dans sa course ou dans son vol : mais l'orres ne possédait aucune arme à feu.. Son sabre-poignard et sa houe ^'auraient eu raison du guariba qu'à la condi- , lion de pouvoir l'en frapper. . , .

Il devint bientôt évident que le, singe ne, pourrait être atteint que par surprise. De là, nécessité pour Torrès «Je ruser avec le malicieux animal. S'arrêter, se cacher derrière quelque tronc d'arbre, disparaître

■■■.■ | i : ^ - " • ■ : . s , ' \ . : ■■ - . < > - til • ; ■■ ' : ; ■■ ! ^ .. ^ - j ' h - ^ l . - î t j i i ; ' !

sous un fourré, inciter le guariba, soit à s'arrêter, soit à revenir sur ses pas, il n'y avait pas autre chose à tenter. C'est ce que fit Torrès, et la poursuite commença "dans ces conditions; mais, lorsque le capitaine des bois disparaissait, le singe attendait patiemment qu'il reparût, et. à ce manège, l'orres s'épuisait sans résultat. . .

a Damné guariba! s'écria-t-il, bientôt. Je n'en viendrai Jamais à bout, et il peut me reconduire ainsi jusqu'à la frontière brésilienne! Si encore il lâchait mon étui ! Mais non ! Le tintement des pièces d'or l'amuse! An! voleur! si je parviens à t'empoigner! .. *

VOLECR ET VOLE.

Et l'orres de reprendra sa poursuite, et le singe de détalier avec une nouvelle ardeur!

Une heure se passa dans ces conditions, sans amenée aucun résultat. Torrès y mettait un entêtement bien naturel. Comment, sans ce document, pourrait-il battre monnaie?

La colère prenait alors Torrès. Il jurait, il frappait la terre du pied, il menaçait le guariba. La taquine bête ne lui répondait que par un ricane-ment bien fait pour le mettre hors de lui.

Et alors Torrès se remettait à le poursuivre. H courait a perdre haleine, s'embarrassant dans ces hautes Herbes, ces épaisses broussailles, ces lianes entrelacées, à travers lesquelles le guariba passait comme un coureur de steepïe-chase. De grosses racines cachées sous les herbes barraient parfois les sentiers. 11 buttait, il se relevait. Enfin il se surprit à crier : « À moi! à moi! au voleur! » comme

<.) Ti

s'if eût pu se Faire entendre.

Bientôt, à bout de forces, et ta respiration lui manquant, il fut obligé de s'arrêter.

« imle diables! dit-il, quand je poursuivais ïes nègres marrons a travers les halliers. ils me donliaient moins de peine ! Mais je 1 attraperai, ce sin^c maudit ; j'irai, oui ! j'irai, tant que mes jambes pourront me porter, et nous verrons! . . »

Le guariba était resté immobile, en voyant que l'aventurier avait cessé de le poursuivie. Il se reposait, lui aussi, bien qu'il fût loin d'être arrivé à ce degré d'épuisement qui interdisait tout mouvement à Torrès*

Il resta ainsi pendant dix minutes, grignotant deux ou trois racines qu'il venait d'arracher à fleur de terre, et il faisait de temps en temps tinter l'étui à son oreille. ■■■

Torrès, exaspéré, lui jeta des pierres qui l'atteignirent, mais sans lui faire grand mal à cette distance* '

Il fallait pourtant prendre un parti. D'une part, continuera poursuivre le singe avec si peu de chances de pouvoir l'atteindre, cela devenait insensé; de Vautre, accepter pour définitive cette réplique du hasard à toutes ses combinaisons, être non seulement vaincu, mais déçu et mystifié par un sot animal, c'était désespérant.

Et cependant Torrès devait le reconnaître, lorsque la. nuit serait venue, le voleur disparaîtrait sans peine, et lui, le volé* serait embarrassé

même de retrouver son chemin à travers cette épaisse forêt. En effet, la poursuite l'avait en tramé & plusieurs milles des barges du fleuve, et il lui serait déjà malaisé d'y revenir.

VOLEUR F.T VOLK

i Torrès hésita, il tâcha de résumer ses idées avec sang-froid, et, finalement, après avoir proféré une •dernière imprécation, il allait abandonner toute idée de rentrer en possession de son étui, quand, songeant encore, en dépit de sa volonté, à ce document, à tout cet avenir éc ha faudé sur l'usage qu il en comp tait faire, il se dit qu'il se devait de tenter un dernier effort.

Use releva donc.

Le guariba se releva aussi.

Il fit quelques pas en avant.

Le singe en fit autant en arrière; mais, cette fois, au lieu de s'enfoncer plus profondément dans la forêt, il s'arrêta au pied d'un énorme ficus, — cet arbre dont les échantillons variés sont si nombreux dans . tout le bassin du Haut-Amazone.

Saisir le tronc de ses quatre mains, grimper avec l'agilité d'un clown qui serait un singe, s'accrocher avec sa queue prenante aux premières branches étendues horizontalement à quarante pieds au-dessus chi sol,i puis se hisser à. la cime de l'arbre, jusqu'au point où ses derniers rameaux fléchissaient sous lui, ce ne 1 fut qu'un jeu pour l'agile guariba et l'affaire de quelques instants.

Là; installé tout à son aise, il continua son repas interrompu en cueillant les fruits qui se trouvaient

24 h\ JANGADA.

à la portée de sa main» Certes, Torrès aurait eu. luj.^u^i^aajdl^es-
piprde^f)^ et de ranger, mais ifr^q^sibje ! (',\$^ (musette était plate*
sa gourde était vide ! ,/ , , , ,

Cependant, au Heu de reyenir sur ses pas. il se dirigea .vers l'arbre,
bien (i que, la ^situation, prise. par le sin^e fût t encore ,pius r défavo-
rable ,pour lui. ; iLné pouvait songer, un instant i grimper aux brandies
de (ee< ficus^ que son voleui\aurait eu vite fait oVahandonner pour
oui autre. , , , ■ , , ,

Et toujours l'insaisissable, éiui, _dc. résonner à spq

oreijle ! ,

-.rt< i : ifî i : f ;

, Aussi ? dans sa fureur,, dans jr sa folie, Torrès ĩ*pos- ^PBhaT^inei
guariba. Dire de M quel le série ^'inyee^ tives il Je gratifia, serait im-
possible. N'alla-t-iJ , \$a£

déjà une grave injure dans labpup^ed'unJrésUen de race blanche,
mais encore de a curibpca.», c'est à;dj:f:e de ;. métis de nègre et d/r^ienj
jp>r> de toutes les insultes qu'un homme puisse adresser, à an autre, il
n'en est certainement pas de plus^oruçUe sous ce^jatit^jjp^uslpriflk.
... : .. l; , , _ h , , ; , , u .y x " , ; Maif le, singe, ^ n'était qu'un, , simpfe
,quadjru r mane, se moquait de tout ce qui eiU révQl^u^reT présentant
de F espèce 1)^^ m aine. If:

Alors Torrès recommença à lui jeter des pierres,

VOLEUR ET VOLK

des morceaux de racines, tout ce qui pouvait lui servir de projectiles.
Avait-il doncTespoir de blesser grièvement le singe? Non î II ne savait
plus ce qu'il faisait. A vrai dire, la rage de son impuissance lui ôtait toute

raison. Peut-être espéra-t-il un instant que, dans un mouvement que ferait le guariba pour pà'ssér d : unè branche à une autre, Tétui lui échappêât, voire même que, pour ne pas demeurer en reste 'avec son agresseur, H s'aviserait de lé lui lancer à îâ J tēieT i\jàiè hbn ĩ Le singe tenait à conserver l'élui i et tout en le serrant d'une main, il lui en restait èrèore trois pour se mouvoir.

Torrès, désespéré, allait définitivement abandonner la 'partie et revenir vers l'Amazone, lorsqu'un bruit de Voix se fit entendre. Oui! un bruit de voix humaines.

'-Oh 1 parlait à ilnè vingtaine de pas de l'endroit où s r étâit ; airôté le capitaine des boiv

Le premier soin de Torrès fut de se cacher dans û^^aiy fourré. En homme prudent, il ne voulait pas Se montrer, sans savoir au moins à qui il pouvait avoir affaire.

Palpitant, très intrigué, rôriBĭliè""ièhdue,' i fl àttencłktt; r ""ièk*sqùé' 'tout â' '■ ic^ùp , ' , tfetèritit la détonation d'ûWèarme a feù

Un cri lui succéda, et lbsirige, mortellement frappé,

tomba lourdement sur le sol, tenant toujours l'étui de Torrès.

« Par le diable! s*éeria: celuiird, voilà pourtant une balle qui est arrivée à propos! »

Et cette fois, saus s'inquiéter d'être vu, il sortait du fourré, lorsque deux jeunes gens apparurent sous les arbres.

C'étaient des Brésiliens, yêtus enchasseurs, bottes de cuir, chapeau léger de fibres de palmier, veste ou plutôt vareuse serrée à la ceinture^ et plu^commode que le puncho national. A leurs traits, à leur teint, on eût facilement reconnu qu'ils étaient de sang portugais.

Chacun d'eux était armé d'un de ces longs fusils de fabrication espagnole, qui rappellent un peu, les aroes arabes, fusils à longue portée,

d'une assez grande justesse, et que les habitués de ces forêts du^aut-Amazone manœuvrent avec succès.

Ce qui venait de se passer en était la preuve. A; une distance oblique de plus de quatre-vingts pas, le quadrumane . avait été frappé d'une balle en piepe, tête.

En outre, les 4eux jeunes gens portaient à Jacein-
ture une ;Sor^e de cputeau-poi^nard, qui a j\$om
..«.fQcajr.au Brésil, et dont les chasseurs n'hésitent
pas a se servir pour attaquer Tonça et autres fauves,

VOLEUR ET VOLK

sinon très redoutables, du moins assez nombreux dans ces forêts.

Évidemment Torrès n'avait rien à craindre de cette rencontre, et il continua de courir vers le corps du singe. Mais les jeunes gens, qui s'avançaient dans la même direction, avaient moins de chemin à faire, et, s'étant rapprochés de quelques pas, ils se trouvèrent en face de Torrès.

Celui-ci avait recouvré sa présence d'esprit. « Grand merci! messieurs, leur dit-il gaiement. en soulevant le bord de son chapeau. Vous venez de me rendre, en tuant ce méchant animal, un grand service! »

Les chasseurs se regardèrent d'abord, ne comprenant pas ce qui leur valait ces remerciements. "Torrès, en quelques mots, les mit au courant de la situation.

« Vous croyez n'avoir tué qu'un singe, leur dit- il, et/eh réalité, vous avez tué un voleur!

! — Si nous vous avons été utiles, répondit le plus jeune des deux, c'est, a coup sûr, sans nous en douter; mais nous n'en sommes pas moins très heureux de vous avoir été bons à quelque chose. »

^ 'Et, ayant fait quelques pas en arrière, il se pencha sur le guariba; puis, non sans effort, il retira l'étui de sa main encore crispée.

« Voilà sans doute, dit-il, ce oui vous appartient,

..!,,,,-/, • ■ 1 •:,'] ■' i \ i -\ '-- '■'■■■ it nfl'W / n ni..., -< ■ < <■

monsieur?

»:-,■)-(!!' ïm- ; 'l'

— C'est cela même, «répondit Torrès,, qui prit vivement l'étui, et ne put retenir un énprme soupir.

de "soulagement. - ut

« QWdois-je remercier,, messiem;s,. dit-il, jpqur.,,

le service ouï vient de m'être rendu?

— Mon ami Manoel, médecin aide-major. &m& r

1 1 ALi2

armée brésilienne, répondit le jeune homme. „,, , , — Si c'est moi qui ai tiré ,ce singe, fit observer Mânoéi/c'esttoi qui nie l'as fait voir, mon : ehfr,,

Bcnito.

— Dans ce cas, messieurs, répliqua Torrès, ç'es (t à vous deux que j'ai cette? obligation, aussi bjen à monsieur Manoel qu'à monsieur... ; , ,

— Benito Garral, » répondit Manoel. (; ..- f \

Il' fallut au capitaine des bois une grandefforçe, su^v; lui-même pour ne pas tressaillir en entêtant ce > nom, et surtout lorsque, le jeune

homme ajouta objirr geamment : -, . >:\

« La ferme de mon père, Joam Garral, n'est qu'à;? i. (trois milles d'ici" 1 '. S'il vous plaît, monsieur-..., a; , w

— Torrès,' répondit l'aventurier,. , >*

1. Les mesures itinéraires au Brésil sont le petit mille, qui vaut 2.000, mètres, ç^IaJiefie commune ou grand milîô, qiii-ï vaut ojÔÛ mètres.

VOLEUR KT VOLi:.

•— 'S'rl'^oiisplait à'y venir, monsieur torrès, vous y serez hospitaliè-
rement reçu.

J; -^ Jéiiesà'ssije le pais! répondit Torrès, qui y stir^ris jtàtrcèt té
rencontre très inattendue. hésitait à prendre un parti. Je crains en véri-
té de ne pouvoir aèd^jîter votre offre!... "L'incident que je viens de vous
raconter m'a' fait perdre du temps!... U.faut qûë^ë rétdûrhe'prbmpte-
ment vers l'Amazon... que je compte descendre jusqifan Para....

l -^ tēh'feeri, monsieur Torrès, reprit Benito, il est probable^qùe
nous nous reverrons sur son parcours, car, avant un mois, mon père et
toute sa famille auroM pris' lé même chemin que vous.

— 'Ml dît assez vivement Torrès, votre père songe à repasser la fron-
tière brésilienne?...

— Oui, pour un voyage de quelques mois, répondtBêhüifr'pii moins
nous espérons l*y décider. — N'ém-cië-^'fenoel?)) : ""^ ' ; ""

Ma^êi'fit'ùn s'ignè de tête affirmât if.

« Eh bien, messieurs, répondit Torrès, il est en effdt ^bssîbîè que
nous nous retrouvions en route. Mais je ne puis, malgré mW regret, ac-
cepter votre offre en ce moment. Je vous en remercie néanmoins et me
cpn^id,^ çpn^m^xi^ux^ois votre obligé. »

Cela dltv'Tôrrès saluais JéuWës gens, qui lui rendirent son salut et reprirent le chemin de la ferme.

LA JAN&ÀBA,

Quant à lui, il les regarda s'éloigner. Puis, lors- . qu'il les eut perdus de vue :

« Ah ! il va repasser la frontière! dit-i! d'une voix sourde. Qu'il la repasse donc, et il sera encore plus à ma merci! Bon voyage, Joam Garral!
»

Et, ces paroles prononcées, le capitaine des bois, se dirigeant vers le sud, de manière à regagner la rive gauche du fleuve par le plus court, disparut dans l'épaisse forêt.

-\\:ïï

LA FAMILLE GARRAL

Le village d'Iquitos est situé près de la rive gauche de l'Amazone, à peu près sur le soixante-quatorzième méridien, dans cette partie du grand ileuve qui porte encore le nom de Marânon, et dont le lit sépare le Pérou de la République de l'Equateur, à cinquante-cinq lieues vers l'ouest de la frontière brésilienne.

Iquitos a été fondé par les missionnaires, comme toutes ces agglomérations de cases, hameaux ou bourgades, qui se rencontrent dans le bassin de l'Amazone* Jusqu'à la dix-septième année de ce 3ième siècle, les Indiens Iquitos, qui en formèrent un moment Tunique population, s'étaient reportés à l'intérieur de la province, assez loin du fleuve. Mais, un jour, les sources de leur territoire se tarissent sous

iT'in. i

3 2 ' ; LA JAI^GADa'.

1 influence tPu'rtô érdptïon ViïicaiïiqueV ei ils sont dans la riëbefesi-
fé de venir se fixer sur la gauche' du M&rârion. La raclé s^ltera ftïènfôt
par suite nés alliân-' ces qui Furent cb'tttrâctées avec' les Indiens rive-
rains, Ticunas 5 ou Omaguas, et, aujourd'hui, Iqmtos ne 1 compte plus
qu'une population mélangée, a laquelle il cōttiwh't décrite* Quelques Es-
pagnols et cfeux ou trois iaittülës 1 de rrietis.

Utile qu'àrantàirie.dehuttée, assez misérables j' que' leur toit de
chaume rend a peihe dignes du nom de chaumières; voilà tbiit le Vil-
lage, très piïtôrësquement groupé, d'ailleurs, sur une esplanade domine
d'une soixantaine de pieds les rives du fleuve. Un escalier^ fait de
trons transversaux, y accède, et il se dérobe aux yeux du voyageur, tant
que celui-ci n'a pas gravi cet escalier, car le recul lui manque.. Mais une
fois sur la hauteur, on se trouve devant , une enceinte peu défensive d
arbustes variés et de plantes arborescentes, rattachées par des cordons
de lianes, que dépassent ça et là des têtes de bana- , niers et de palmiers
de la plus élégante espèce . .

A cette époque, — et sans doute la mode tardera longtemps à 'modi-
fier leur costume primitif, — lçs. Indiens d Iquitos allaient a peu près
nus. Seuls les ; Espagnols et les mëtis, fort '(dédaigneux envers leurs co-
citadins îridigènes s habillaient dune simple

LA KAMILLF, GARRAL 33

chemise, d'un léger pantalon de cotonnade, et se coiffaient d'un cha-
peau de paille. Tous vivaient assez misérablement dans ce vijlage,
d'ailleurs, fravant peu ensemble^ et, s'ils se réunissaient parfois, ce
n'était qu'aux heures où la cloche de la Mission les appelait à la case dé-
labrée qui servait d'église.

Mais, si l'existence» était à l'état presque rudimentaire au village
d'Iquitos comme dans la plupart des hameaux du Haut-Amazone, il
n'aurait pas fallu faire une lieue, en descendant le fleuve, pour rencon-
trer sur la même rive un riche établissement où se trouvaient réunis
tous les éléments d'une vie confortable.

C'était la ferme de Joam Garral, vers laquelle rêvenaierтт les deux jeunes gens, après leur rencontre

- rj-IUL-n : jw; : Iih.' :■! v >■ • ■*■■■■■ .-■■ ■

avec le capitaine des bois.

La. sur un coude du fleuve, au confluent du rio Nanay î large de cinq cents pieds, s'était fondée, il y a bien des années , cette ferme, cette mé-tairie, ou. pour employer l'expression du pays, cette « fazenda», alors en pleine prospérité. Au nord, le Nanav

i i j i'P'-iL'"' '^f-y^ ',' ; '.v f ■'■ "■' "■ ■ ;:: -- , - , i , ; ,.

la bordait de sa rive droite sur un espace d un petit mille, et c était sur une longueur égale, a l'est, qu'elle se faisait riveraine du grand fleuve. A L'ouest,, de petits cours d'eau, tributaires du Nanay, et quelques lagunes de médiocre étendue la séparaient de

la savane et des canipines, réservées au pacage des bestiaux.

C'était là que Joam Garral, en 1836, — vingt-six ans avant l'époque à laquelle commence cette histoire, - fut accueilli parle propriétaire de la fazenda.

Ce Portugais, nommé Magalhaës, n'avait d'autre industrie que celle d'exploiter les bois du pays, et son établissement, récemment fondé, n'occupait alors qu'un demi-mille sur la rive du fleuve.

Là, Magalhaës, hospitalier comme tous ces Portugais de vieille race, vivait avec sa fille Yaqûitaj ' qui, depuis la mort de sa mère, avait pris la direction du ménage. Magalhaës était un bon travailleur, dura la fa-tigue, mais l'instruction lui faisait défaut. S'il s'entendait à conduire les quelques esclaves qu'il possédait et la douzaine d'Indiens dont il louait les services, il se montrait moins apte aux diverses opérations exté-rieures de son commerce. Aussi, faute de savoir, l'établissement d'Iqui-tos né prospérait-il pas, et les affaires du négociant portugais étaien-telles quelque peu embarrassées. "

Ce fut dans ces circonstances que Joam Garral, qui avait alors vingt-deux ans, se trouva un jour en présence de Magalhaës. Il était arrivé dans le pays à bout de forces et de ressources. Magalhaës l'avait trouvé à demi mort de faim et détreint dans la

LA FAMILLE GARRAL

forêt voisine. C'était un brave cœur, ce Portugais. Il ne demanda pas à cet inconnu d'où il venait, mais ce dont il avait besoin. La mine noble et fière de Joam Carrai, malgré son épuisement, l'avait touché. Il le recueillit, le remit sur pied et lui offrit, pour quelques jours d'abord, une hospitalité qui devait durer sa vie entière.

Voilà donc dans quelles conditions Joam Garral fut introduit à la ferme d'Iquitos

Brésilien de naissance, Joam Garral était sans famille, sans fortune, Des chagrins, disait-il, l'avaient forcé à s'expatrier, en abandonnant tout esprit de retour. Il demanda à son hôte la permission de ne pas s'expliquer sur ses malheurs passés, — malheurs aussi graves qu'immérités. Ce qu'il cherchait, ce qu'il voulait, c'était une vie nouvelle, une vie de travail. Il allait un peu à l'aventure, avec la pensée de se fixer dans quelque fazenda de l'intérieur. Il était instruit, intelligent. Il y avait dans toute sa prestance cet on ne sait quoi qui annonce l'homme sincère, dont l'esprit est net et rectiligne. Magalhaës, tout à fait séduit, lui offrit de rester à la ferme, où il était en mesure d'apporter ce qui manquait au digne /fermier.

Joam Garral accepta sans hésiter. Son intention, avait été d'entrer tout d'abord dans un « seringal »,

exploitation de caoutchouc, où un bon ouvrier gagnait, à cette époque, cinq ou six piastres par jour, et pouvait espérer devenir, -patron, pour peu que la chance le favorisât; mais Magalhaës lui fit juste-

ment observer que, si la, paye était forte, on ne trouvait de, travail dans les seringaïs qu'au moment de la récolte, c'est-à-dire pendant quelques mois seulement, ce r . .qui ne pouvait constituer une position stable, telle que le jeune homme; devait la désirer. t r , Le Portugais avait raison. Joam Garra le comprit, et il eut résolument, au service de la ; fazenda, décidé à lui consacrer toutes ses forces. ' ,

,Magalhães,n'eut pas à se repentir de sa bonne action. Ses : affaires se rétablirent. Son commerce de bois, qui , par l'Amazonie » s'étendait jusqu'au Para, prit bientôt, sous l'impulsion de Joam, Garra, une ' extension considérable > La fazenda ne, tarda pas à grappiller à proportion et se développait, sur la rive du fleuve jusqu'à l'embouchure de Nana^, De réhabitation, on fit une. demeure charmante, élevée d'un étage; entourée, d'une véranda, à demi cachée sous de , beaux arbres, des mimosas, des fougères-succubines, des baobabs, des papayers, dont le tronc disposait; si finit,,»ous ! un réseau de grilles, de,

1 . Et y j reçu 30000\$ (Il paye 100\$ s'il le faut l'autrefois à 100 francs..

LA FAMILLE GARRA. 31

brûlées fleurs écarlates et de lianes capricieuses. > ■

Au loin, derrière des buissons géants, sous des massifs 'fê plantés arborescentes, se cachait tout l'ensemble des constructions où demeuraient le père et la mère, la fazenda, les communs, les cases des noirs, les cabanes des indiens . De la rive du fleuve , bordée de roseaux et de végétaux aquatiques; on ne voyait donc que les forêts.

't une vaste campagne, laborieusement défrichée le long des lagunes, offrit d'excellents 'pâturages. Les bestiaux y abondèrent. Ce fut une nouvelle source de gros bénéfices dans ces riches contrées, ou un troupeau: double en quatre ans, tout en donnant dix pour cent d'intérêt, rien que par la vente de la chair et des peaux des bêtes abattues pour la consommation des éleveurs! « les plantations

dè/rrianioc il 1 de café' furent fondes sur dès parties de bois mises en coupe. Des champs de cannes a sucre exigèrent bientôt la construction d'un moulin pour 1 écrasement des tiges sacenanferes, destinées à 1a fâbncàiph de la' meïfissé, dû' tafia et dit rhum . Bref, dix ans après l*arrivée dé Jôaiti Garrala la ferme d'iquftos, iafazendâ était devenue Tiïh des pïus'riches établissements du Haut-Amazone. Grâce à la bonne direction imprimée par le jeune commis aux travaux

38 h \ JANGADA -,

du dedans et aux affaires du dehprs, sa prospérité s'accroissait de jour en jour. ,,,,;

Lé Portugais n'avait pas attendu^ longtemps pour reconnaître ce qu'il. devait à Joan> Gardai. .4fin.de. J e récompenser suivant r son mé-riLe, il l'avaU , «l'abord intéressé dans les bénéfices de son exploitation ; puis, quatre ans après son arrivée, il eu avait fait son associé au même titre que lui-même et à .parties égaies eni#e eux deux, ;? .. =

Mais il rêvait mieux encore. Yaquita, sa fdle, avait su' comme; lui reconnaître dans ce jeune; (homme silencieux, doux aux autres, dur a lui-même^ de Sérieuses qua-îtés de cœur et d'esprit* Elle l'armait ; mais, bien que de son côté Joam ne fût pas resté insensible «aux mérites et à la beauté de cette vaillanterfille, soit fierté, soit réserve, il ne semblait pas songen àla demander en mariage,;

Un grave incident hâta la, solution* ; i; ,. ..., f ,j 1 f rMâgalhaës, un jour, en dirigeant une coupe,, { fut mortellement blessé par la chute d'un arbre. Rapporté presque sans mouvement à la ferme ef* se sentant perdue il releva Yaquita qui pleurait Ji? son Côté,' il kàprit la imn*. il la mit dans celles de Joam Garral eh lui faisant ijurer de la prena>e;:/pqur femmes .; .■-<-.; M ■,- :;■.; .;. ., , • ■.. , , , ,

« Tu as refait ma fortune, .dit-il, et je ne mqurrai

LA FAMÎLLK GARKAL. 3g

tranquille que si, par cette union, je sens l'avenir de ma fille assuré !

—Je puis rester son serviteur dévoué, son frère, son protecteur, sans être son époux, avait-il d'abord répondu Joam Garral. Je vous dois tout, Magalhaës, je ne l'oublierai jamais, et le prix dont vous voulez payer mes efforts dépasse leur mérite ! »

Le vieillard avait insisté. La mort ne lui permettait pas d'attendre, il exigea une promesse, qui lui fut faite.

Yaquita avait vingt-deux ans alors, Joam en avait vingt-six. Tous deux s'aimaient, et ils se marièrent quelques heures avant la mort de Magalhaës, qui eut encore la force de bénir leur union.

Ge fut par suite de ces circonstances qu'en 1830 Joam Garral devint le nouveau fazendeiro d'Iquitos, à l'extrême satisfaction de tous ceux qui composaient le personnel de la ferme.

! Là 'prospérité de rétablissement ne pouvait que croître de ces deux intelligences réunies en un seul cœur.

Un an après son mariage, Yaquita donna un fils à son mari, et deux ans après, une fille. Benito et IMinha, les petits-enfants du vieux Portugais, devaient être dignes de leur grand-père, les enfants, d'ailleurs, de Joam et Yaquita.

<j«! ;,V) il)' "(1 *f (M] !!">■• lJ!f "JlMll'Id! l ■(I" 1 !(l)fñ"

lion quell^..^^jd^^^^ ..{\$ firent. ^u 1 ^^ ^itnÇ^^tfi.ftPR^n^ de
plu^aj^ un cou^n^e ^unftq/OMj^^fe^^ ^^ } aur^f^elle^rqif^^ n^ T1

leurs .e^nip^s ffy?(tovM s : Mft,jKW l «ft.iP* iv # s .^\$fl!V ^Mtfk-
Wn.ffiW W s ^^i e PWMPte d 3icf\teiHent| fprjn^lpin^e
^^fii^n^R^w?^?,^ la^e^in^

lourde n'importe quelle situation à venir. >!, f,,,. <Q}i*anjt ,i\ .ften-
Ko^ pe, ffu^ autue^Uqse,, Spa^jre

soj;^ et ja^i conjpl^ç^u/on Ja^doppai^iflprs^^!

n^va^. jy.efl à ^.^eiMpo^r.^pn ; \$s« ^epiJ,Q pps^,

un.e, ^)^lljge^e. ; YiYe ?J cles,fluaU(.çs d^c^ur, égalée celles de son
esprit. A l'âge ^e,f(puze,a^, il fnt.en,^

éducation^ qu^ .deyaïtep, , faire, ; pjus, (,ard f u^Qirçpie, di^ingu,^,
ftjep <fôo\$l<\$ lèpres* pi t clan s leji sciences,, ni dans les arts, ne lui fut
étranger. Il s'instruisit

LA FAMILLE GAHIML. 4i

comme si la fortune de son père ne lui eût pas permis de 1 rester oi-
sif, ïl n'était pas de ceux qui s'imaginent que la richesse dispense du tra-
vail, mais tTéèès 1 vaillants esprits 1 ; férhies et droits, qui croient que
nuTne doit se soûstr'arrc' à cette oblrgritio'n natiireñë,^il veut b4re
digne du 'nom d'homme.

Peridarit les premières années de son séjour a Bélem. feehîto avait
fait la corinaissailée de Ma'nnel Vhlàez. Ûé feurtè homme, fds d'un né-
gociant du Iteii 1 faisait 1 ses 1 études dans la même 'institution qué ,f
&énUo. La conformité de lem's caractères, dé léttrts éôMs, ne tarda pas a
les unir d'une étroite aoiitié, et ils devinrent deux inséparables
compagnons.

Mimélin, né en 1832, était d'un an Tainé de Beniln. Il avait plus que sa mère, qui vivait de la modeste fôrtbhe que lui avait laissée son mari. Aussi Miiti bely lorsque ses premières études furent achevéesV suivit-il dès éou'r*»' de médecine. H avait un

gdà't^assibfmé pour cette noble profession, et son iitéhii'cm' était d'entrer dan ê le service militaire vers lënîieHĩ ke- salait atti^fe.

If !4 J ĩ*€\$o J qud oit Pon vient de le rencontrer avec son anW i 3feh J ĩtb; n ĩriHnder taĩdéz avilĩt déjà 'obtenu son prè ĩ rh1e , r , gWi: , db r , ĩ ĩl. il ĩĩ ai t'vẽnu prendre quelques mois (léVtāl&g a -ĩrf fa^eiida/ W il avaiĩ l'habitude de 1

passer ses vacances. Ce jeune honinie de ,bonnc mine, à la physionomie distinguée, dune .certaine fierté native qui lui seyait bien, c'était un fUs de plus que Joam et Yaquita comptaient dans la maison. Mais, si cette qualité de fils en faisait le frère de Benito, ce titre lui eũt paru insuffisant près de Minha, et bientôt il devait s'attachera la jeun%|ijie par un lien plus étroit que celui qui unit un frère à une sœur. ! ;

En Tannée 1852, -r- dont quatre mois étaient déjà écoulés au début de cette) histoire, — Joam Garçal était âgé de quarante-huit ans. Sous un climat dévorant qui use si vite, il avait su, par sa sobriété, la réserve de ses goûts, la convenance de sa vie, toute de travail, résister là où d'autres se courbent avant l'heure. Ses cheveux qu'il portait courts, ;sa barbe qu'il portait entière, grisonnaient déjà et lui donnaient l'aspect d'un puritain. L'honnêteté prqverbiale des négociants et des fazenderâ brésiliens était peinte sur sa physionomie, dont la droiture était le caractère saillant* Bien que de tempérament calme, on sentait en lui comme un feu intérieur qqe la volonté savait dominer. La netteté de son regard indiquait une force vivace, h laquelle il ne devait jamais s'adresser en vain, lorsqu'il s ? agissaitj de payer dé sa personne.

Et cependant, chez cet homme calme, à circuit l'un fritte 5, l'autre tout semblait avoir réussi dans la vie, d'ici pouvait remarquer comme un fond de tristesse. que la tendresse même de Yaquita n'avait pu vaincre

■ ■ "Pourquoi ce juste, respecté de tous, placé dans toutes, les conditions qui doivent assurer le bonheur, n'en avait-il pas l'expansion rayonnante? Pourquoi semblait-il ne pouvoir être heureux que par lui-même attiré non par lui-même? Fallait-il attribuer cette disposition à quelque secrète douleur? (Vêtait là un motif de constante préoccupation pour sa femme

Yaquita avait alors quarante-quatre ans. Dans ce pays tropical, où ses pareilles sont déjà vieilles à trente, elle aussi avait su résister aux dissolvantes influences du climat, Ses traits, un peu durcis mais beaux -encore -conservaient ce fier idéal du type portugais» dans lequel la noblesse du visage s'unissait naturellement à la dignité de l'âme.

' - Benito et Minha répondaient par une affection sans bornes et de toutes les heures à l'amour que leurs parents* avaient pour eux, l'un jeune de vingt, et un ans alors, vif, courageux, sympathique tout en dehors, contrastait en elle avec son ami timide, plus sérieux, plus réfléchi C'avait été une grande joie pour Benito, après

o^4 ■ ■ ■ : ' ' !XiA ' JWMSilDA. ■'

toute tUne. année passée à Bêlerrt T si loin, de la fazenda, d'êt re i re-
venu avec son jeune ami. dms la maison paternelle ; dfavoïé revu soni
père, sa mère , sa rsceur ; de islêtre» (retrouvé, ichasseur déterminé
<iurlt et ai ti; au» (milieu de ces forêts superbe si du iBaût- Amazone*
dontl I^mme^ ipendant de? lowgs siècles encore, ta e .pénètrera pa»
tous: les secretëi . • > - 1 : 1 ! i .' .

- Minha avait alors vmgiansv C'était une; charmante jeune fille^;
brune' aveté Ue. grands jyieux > bleus; ! de e&s yeux -qui Jskwitfrent'
sur l'Âriity De taille^ imoyeflne, bien faite^ une grâce >vfvanV jelle^
'rappelait le beau types ; de' i Yaquitai Un h j>qu plu\$î sérieuse' quY
sdn irêrd, ibonney] chariÊablev! bienveillarity' elle tétait mm\$e de
tous. A ce iu|jefc r : on pouvait f interroger sans érainte les plu & infime,
s serviteurs* de la fa&efcida. Pdr (exemple, il n'eût pas fallu' demander
à- fc'ami éb son ; frère; à Manoel _> Valdez» « comment il la trouvait !;
» ' Il ! était * trop intéressé 4ans la question s *et n'aurait pasir^pondu
sans quelque partialité; ; if

H Le dessin de las famille Garral ne serait pas achevé, À l j lui man-
querait quelques < traïtsy s/il pétait parlç du nombreux personne^ dei-
la fàzenda. : .euou

) A}U premier rang, iLconvient de nommei\ une vieille

ilégresseide aoixanteansi GybèL»--i libre iparfeMoléuté

de son maître, esclave par son! action* «pour hu<ei

les &iensvet-quiiavajt été Ja nourrice ide-Yaqui tau Elle

LA FAMILLE OARRAL. 4D

fétctifc delà famille. Elle lutovait la fille et la mère. nTouie la- me ; de
cette bonne créature s'étai t passée ,dahsrcees champs, au milieu de ces
forêts, sur celte

^iueida lleuve<,qui bornaient d'horizon de la ferme.

Merfue. enfant à Iquitos, à l'époque où la traite des rïitâuîfc se. fai-
sait! encore, elle n'avait jamais quitté Ce

village, elle s'y -était- mariée, et T veuve de bonne ^liautîep ayant
perdu son unique fils, elle étaîfc. restée tm s&ryjce i< de Magalhaës . De
l'Amazone, elle ne

eaanai&sait ^ue ce qui en coulait devant ses yeux. uB'AfvQC filles et
plus spécialement attachée au service rfië 34iaqhay.il y avait; ûne^ jolie
et rieuse mulâtresse, JCleKI'àge dfô la! jeune fille, et qui lui était tout*
icfeciulée. Elle/se nommai Lina. C'était une de ces .g^MU^Ss ci'éattures,
«un peu* gâtées, auxquelles on #as:\$j3fûine grande familiarité, mais
qui, en revanche, «itoient leurs* maîtresses* Vive, remii an te f cares-
sante j Jeâlino*; Itout lui était permis dans la maison. QuamV'atax ser-
viteurs^ on en comptait de deux soudsi; 4es Indiens; au nombre d'une
centaine, em- 'filayiédiàigagos pourles travaux de la fazenda, et les
noirs, en nombre- double, qui n'étaient paslibres eh" core^ n mais >
dont fos \ enfants ne naissaient plu s efeelàveskîJoam Gàfral; avait pré-
cédé dans cette voie le feouvennfenaenttbrésilien. <*, / liiiEniïiépays;
bailleurs*, plus qu'en tout autre; les

nègres venus du Benguela. du Congo, de la Côte d'Or, ont toujours
été traités avec douceur, et ce n'était pas à la fazenda d'Iquitos qu'il eût
fallu chercher ces tristes exemples de cruauté . si fréquents sur les plan-
tations étrangères.

,;|im

■ ' ■-:■ ■ -il ',-:i i i,-' :-- ■. . ,:....-i.n '•{;''

■ ') ■ i ; i : 'i- 1 ')iï }

i : ii t'• ... i i •.) j î 'i : î

if 1 ;-;

Manoel aimait, la sœur de son ami Benito, et la jeune fille répondait
à son affection. Tous deux avaient pu s'apprécier : ils étaient vraiment

dignes l'un de l'autre.

Lorsqu'il ne lui fut plus permis de se tromper aux sentiments qu'il éprouvait pour Minha, Manoel s'en était tout d'abord ouvert à Benito.

« Ami Manoel, avait aussitôt répondu l'enthousiaste jeune homme, tu as joliment raison de vouloir épouser ma sœur! Laisse-moi agir! Je vais commencer par en parler à notre mère, et je crois pouvoir te promettre que son consentement ne se fera pas attendre! »

Une demi-heure après, c'était fait. Benito n'avait rien eu à apprendre à sa mère : la bonne Yaquita

48 "£k ! MK<jÂÉ/A.

avait \ii avant eux dan^Iè^e&ur desdetrk jeunes '^ens. Dix : mi-riutes après; Benito était en face ddMiftila.

- U faut en 'convenir, il n'eut pas là non 1 pîu*j> à ' teèHle grands-frais d'éloquence; ; Aux ^yrerrtie'rfe kfitbli', ISeI 1 fête de ! Fafmabie enfant èe pencha 7 sur l'ëfiàtilé fi de' son frère, et cet aveu "?"] U Qtie j^'suisconteWtèKv'était

> sorti de ! Sôirceeir. ; " i; .-« .!■;:-:f. - <h;i" i -

'La réponse' précédait presque la qUestie-ir Vi\\e était bïaiW Bmm Wenf 'dëiriànda 1 paS ! dtitftfltagfc' ' 1 Quant atf cônsefttetften^de Wàb^arràl^l^he = pouvait être^rôbjbt-d ? un douté.' •Mais , , n éfi ! Yà^(flim r, et 'UH\$ ertfrtrits'ne luiparlèVént pà's 1 aussitôt de dépôtet d'union, -tf est qu'avec Taffaire; du 'mariage; ità feulaient traiter en même ' temps urie ' Question ! ^ju | pouvait bien être plus difficile à résoudre' : C'était celle de ;r<?ndmlt où Ce biailaglé sëraiti célébré J- ■"" En eiïet, bu se fëraft-il t Dans "cette rtioâeste tihau - ■ mièredu villagëy qui servait d'église ?Pourqu i oi l ps? '■ 'puisque là, Joam et Yarfûità-av^eiit^ë^ù'îa bénédiction nuptiale du padre^ ^jui était 'élùW- le curé de la paroisse d 1 lquitos. A cette ép^Ue) ébftnW 1 - a l'époque actuelle, au 'Brésil, l'acW civil se corifondaitavée ràete religieaxy et lès registres f

db : la Mission suffisaient à constater la régularité é ? WM ~6iluhlibn
qu ? aueun officier de Tétat^ civil h'aVâfô été chargé d'établir; •'^.■^>-\
[■/., M.< ■■'-. n. .. ri ;,hL,

?l t(, Ce sentit ,lrès .proii^hUtraent le désir de Joani
,\$axpal (que le mariage se lit au village triquitLos, en
^ande cérémonie, avec le concours de tout leper-
:i ;s,©njiel ide-ia fazenda; mais, si telle était sa pensée,
f^il a||ait subir ;une. vigoureuse attaque à ce sujet.
ljj:i i« M«aiioe|j; avait dit J& jeune fille à son fiancé,
si j'étais consultée, ee ne serait pas ici, c'est au
,<£#?&,. <\$ue i; nous[nous .marierions. Madame Valdez
est^spviffi'ante^elle ,n,c peut se transpç- ter à Iquitos,
'»/Ptjje uns. coudrais pas devenir sa fille sans être
i^corm^e xi\\$\\&\\$y sans la connaître. Ma mère pense
;_ t pommpp .moi; sur tout cela. Aussi voudrions-nous
-i^é^ider, mon père à nous conduire à Bélem, près
jde celle dqnt la maison doit être bientôt la mienne ï
; -tyo^s approuvez-vous? »

A Gf#f,e iproposij-ionj Jtfanoel avait répondu en
-iMPWfl* 1 ilajjiain de Minha. C'était, à lui aussi; son
..plpsoç^rjdqsiivque sa mère assistât a la cérémonie
, . d#) ê 9# ' , !W^M\$ * Penijto a va it a p p r o u v é ce proj e t
...[s^an^fpésprye, et il ne s'agissait plus, que de décider

-MnlBfe^^ Çp,< jour-là, les deux jeunes gens étaient >. ?Még[çJias-
sesU dans la i forêt, c'était afin de laisse.! i Y a^uMâ m\\\$ j^vec son ;
mar i , , ■■.

6i:t T,QMs fiepx, f dftri\$ l'après-midi, se trouvaient donc d:ms la
grande salle de Habitations ^

5o LA JANGADA.

' Joani Garral, qui venait de rentrer, était' à 4emi étendu sur un di-
van de bambous finement, tressés, lorsque Yaquita, un peu émue, vint
\$e placer ^près de lui. ' : ■■■■'■■ ■ ' ■ - if'

Apprendre à Joam quels étaient les sentiments de Manoei pour sa
fille, ce n'était pas ce qu'il préoccupait. Le bonheur 4e ^inha ne pouvait
Qu'être tassuré par ce mariage, et Joam serait heureux d'ouvrir ses bras
à ce nouveau fils, dont il,çonnaissait et- «appréciait les sérieuses quali-
tés. Alais décider son ihari à quitter la fazenda,Yaq!U;Ua sentait bien
que cela allait être une grosse question, i(i

En effet, depuis que Joam Garral, jeune encore,

était arrivé dans ce pays, il ne s'en était jamais

absenté, pas même un jour. Bien que la jvue de

l'Amazone, avec ses eaux doucement entraînées

: Vers fest, invitât à suivre son cours, bien que? Joam

envoyât chaque année des trains de boas à JWanao,

à Bélem, au littoral du Para, bien qu'il eût vïM (tous

les ans, Benito partir, après les vacances.) pour

""■ retournera ses études, jamais la pensée ne? semblait

M lui être ! venue dé \ ? accompagner.

- ' L'es 1 produits de la 1 fermer ceux deslfdfêts^&ussi

" bien que ceux d'êça eampine, le fazender* leslivrait

: "surplace: ' 1 ■' ■"■■■ : "■ :!,: <- ' ■■■ ■ ■■' < ? "<iU' -.U

1 "On 'eût dit que ThOrizon qui bornait cet Édén

! dans lequel se -concentrait sa vie, il ne voulait le ■franchir ni de la pensée ni du regard.

' II suivait de là que si, depuis vingt-cinq ans, Joam

Garra! n'avait point passé la frontière brésilienne, -sa femme et sa fille en étaient encore à met Ire le -pied sur le sol brésilien. Et pourtant, l'envie de f Connaître quelque peu ce beau pays, dont lieiulo •leur parlait souvent, ne leur manquait pas! Deux ^ou trois fois, Yaquita avait pressenti son mari à cet - ; - égard. Mais elle avait vu que la pensée de quitter 1 < îa fazênda, ne fut-ce que pour quelques semaines,

amenait sur son front un redoublement de tristesse.

Ses vœux se voilaient alors, et, d'un ton de doux

' u reproche :

' (.Pourquoi quitter notre maison? Ne sommes-nous

' 'pas heureux Ici? » répondait-il.

"">< Et iYaquita, devant cet homme dont la bonté "active, dont l'inaltérable tendresse la rendaient si v,! ' heureuse; n'osait pas insister.

" ,f f Cette fois, cependant, il y avait une raison ■Sérieuse à faire valoir, Le mariage de Minha était une occasion toute, naturelle de conduire la jeune i t fille i!Bélem, oit elle devait résideravec son mari. "iLà^ elleverrait elle- apprendrait à, aimer la mère de Manoel Valdez. Comment Joam Garra! pourrait-il '^Hésiter devant. nn :! désir i si légitime? Comment,

jij-.i

d'autre part, n'eut -«il «pas compris ..son désir, à.-clla; "iisf j,, /le ;
pop^it^j^Uçjfl.Uf; ;aj]^t; être, -la ,^\$o de ; mère /Je r son. en^anV,, et
j consent ne ,1e ipariagelvî

Yaquita avait pris la main çl# iswi mari^ elt de*: cette voix cares-
sante, qui aya^fétjé ttOufe la musique de^a^^a.ce^u^e^pavaiij^urj; ,,:
{. lM ,,,,i. -oit »

1; <t. Joani, 4M T ^V JA Vie ; ns ; te ;i par}or-ii'unj p^o^jet/ dont
Jip,us s désjrons ^ .^r^erninen^^ai réaJisaUouv-j eti< qui te rendra
aussi heureux ^q^ftpupilfc soitiritàs, ?v

nos i e|iftintsetmpir 1 - . .nt^l iil/i^q-V! ...,ii;n —

— P? quoi s,'agit T iJ,. .Yaqui^?M.Qnnan4;a;loiairi. : -'^-

— Manuel aime t nO|t.re fille> il es\$. ainjjé d',ele v .ejt i dans cette
union ils trouveront le bonheurû.^i»i! < = ?!

.jVux, premiers ; mots, de ^qpjlp^ i Jonni Narrai s'était levé, sans
avoir pu niaîtrM^jç^fea^squeirhoyvem e,n ^ Ses \$\$ ux.sfé taiçut l^a i
s\$£ s e nsjuâ [\$ t \$\$,i 1 ,%mtbl.a^tjYQujqic éviter ,1e regard: \$e. sa
femme . . ; ; - ; \

^iQu^s-UjJoam?: demanda- tfôileji! ;,; ..,= i

— Minha?... se marier?... murmuraitliJôam.; m; > ^.îlôn .arni, repi-
fit Xaquïïav-le, çœuc aerré*; ;asRu

doue r qu r elqu.e.pbjtejGtjpf t ^ faire i & ceimaria;gei? r DepU!Si i

longtejp&s Mîhi P'wifrrfu pas remarqué; des ? séiitif <■

me,nts\$e^\$noeI J pour notre fille? > /i .*. (. (j ■» !

^P^ij^fiiEt^puis.un.ain!^;-»! -m-..-j! ■ i ■■■■.>■-. ■m-"i<; -■'>

l}ujs,. ; 40<jm;,s}était, rassis sans achever/ sa [pensées i

irrfsrXffcİN's. 5 3

l'ar'un effort' de sa volonté, il était redevenu maître deHui-même. L'inexplicable impression qui s'était faite *ein lui Jetait dissipée. Poli à peu, ses yeux revinrent chercher les yeux de Yaquila, et il resta pensif en la regardant.

Y^uf&ita lui prit la main.

« Mou Joam, dit-elle; me serais-je donc trompée? N'ayais-tu pas la pensée que ee mariage se ferait uh.jour, ,i ei ! qu*il i assu ! reriait à notre fille tbtttes les conditions du bonheutt?

— Oui... répondit Joam... toutes!... ÀssurémenUwCèpëndamV Yaquita, ce mariage...; ré mariage d'ans notre idée à tous... quand se ferart-îl ?.. , Prochainement^

^11 se ferait à l*époque que tu choisirais, Joam.

u- .Et'îl ^accomplirait 1 ici . . . à in;uitos

€&ttei demande ' allait amener Yaquita à traiter la seconde question qui' lui tenait au cœur. Elle ne le fit pas, cependant, sans une hésitation bien compréhensible. 1

i«i Joany, dit- elle j après un instant de silenCc, écouteniëfrhjeft tVxi} mvsujot de la célébration de ce mariage, à tē ifaire iirw t proposition que tu approuveras, j e l'espère. Deux ou trois fbis'défà depuis i t^t ans, je l'ai proposé de nous conduire, ma fille et moi, jtrsV|ue dansées provinces du r»as-Àmañione et du Para, que

nous n'avons jamais Visitées. Les soins de la iazenda, les travaux qui réclamaient ta présence ici ne .t'ont pas permis de satisfaire notre désir. T'absenter, ne fût-ce que quelques jours; cela pouvait alors nuire à tes affaires. Mais maintenant, elles ont réussi. au delà de tous nos rêves, et si l'heure du repos n'est pas encore venue pour toi, tu pourrais du moins

maintenant distraire quelques semaines de tes travaux ! ■■ » '■-'" - ■.
.,,.,, : ,

Joam Garral ne répondit pas; mais Yaquîta sentît sa main frémir dans la sienne, comme sous le choc d'une impression douloureuse. Toutefois, un demisourire se dessina sur les lèvres de son mari: c'était comme une invitation muette à sa femme d'achever ce qu'elle avait à dire. ;

« Joam, reprit-elle, voici une occasion; qui ne se représentera plus dans toute notre existence. J'Viinha va se marier au loin, elle, va nous quitter! C'est le premier chagrin que notre fille nous aura causé, et mon cœur se serre, quand je songe à cette séparation si prochaine! Eh bien, je serais contente de pouvoir raccompagner jusqu'à Bélem ! Ne te paraît-il pas convenable, d'ailleurs, que nous, connaissions, la mère de son mari, celle qui, va me remplacer auprès d'elle, celle à qui nous allons la confier? J'ajoute que Minha ne voudrait pas causer à madame Valdez

HKSTTATIONS. 3 3

ce chagrin de se marier loin d'elle, A l'époque de notre union, mon Joam, si ta mère avait vécu, n'aurais-tu pas aimé à te marier sous ses yeux ! »

Joam Garral, à ces paroles de Yaquita, fit encore un mouvement qu'il ne put réprimer.

« Mon ami, reprit Yaquita, avec Minîia, avec nos deux fils. Benito et Manoel, avec toi, ah! que j'aimerais "à voir notre Brésil, à descendre ce beau fleuve, jusqu'à ces dernières provinces du littoral qu'il traverse! Il me semble que là-bas la séparation serait ensuite moins cruelle ! Au retour, par la pensée, je pourrais revoir ma fille dans l'habitation où l'attend sa seconde mère! Je ne la chercherais pas dans Tinconnu! Je me croirais moins étrangère aux actes de sa vie! »

Cette fois. Joam avait les yeux fixés sur sa femme, et il la regarda longuement, sans rien répondre encore.

Que se passait-il en lui? Pourquoi cette hésitation à satisfaire une demande si juste en elle-même, à dire un « oui » qui paraissait devoir faire un si vif plaisir à tous les siens? Le soin de ses affaires ne pouvait plus être une raison suffisante! Quelques semaines d'absence ne les compromettraient en aucune façon! Son intendant saurait, en effet, sans dommage, le remplacer à la fazendu ! Il hésitait toujours !

Yaquita, avait pris dans ses deux mains la main

de son mari, et elle la serrait plus tendrement. . . « Mon Joam, dit-elle, ce n'est pas, à un caprice que te te prie de céder. Non! J'ai longtemps réfléchi à la proposition que, je viens de te faire, et si tu consens, ce sera la réalisation de mon plus cher désir. Nos enfants connaissent la démarche que je fais près de toi en, ce moment. Minha, Benito, Manpe

te demandent ce bonheur, que nous les accompagnions tous les deux! J'ajoute que nous aimerions à célébrer ce mariage à Bélem plutôt qu'à Iquî : tos. Cela serait utile à notre fille, à son éducation, à la situation qu'elle doit prendre à Belem. qu'on la vît arriver avec les siens, et un elfe paraîtrait moins étrangère dans cette ville où doit s'écouler la plus grande partie de son existence ! »

Joam Carrai s'était accoudé. Il cacha un instant son visage, dans ses mains, comme un homme qui

sente le besoin de se recueillir avant de répondre, Il Y avait évidemment en lui une hésitation contre

laquelle il voulait réagir, un trouble même, que sa

femme sentait bien, mais qu'elle ne pouvait s'expliquer. Un combat secret se livrait sous ce front pensif. Yaquita, inquiète, se reprochait presque d'avoir touché cette question. En tout cas, elle se résignerait à ce que Joam déciderait. Si ce départ lui cou-

HKSITATIONS. ? 7

tait trop, elle ferait taire ses désirs; elle ne parlerait plus 'jamais de quitter la fazenda; jamais eilVne 'demanderait la raison de ce relus inexplicable.

.Quelques minutes s'écoulèrent. Joam ilarral s'était levé, il était allé, sans se retourner, jusqu'à la porte. Là, il, semblait jeter un dernier regard sur cette belle nature» sur ce coin du monde, où, tout le bonheur de sa vie, il avait su renfermer depuis vhiitf

?t\i)\ l'Uni- -'ffi;l , : M . ;; . ' :.■,..■...:*

ans..

Puis, il revint à pas lents vers sa femme. Sa phvsionomie avait pris une nouvelle expression, celle

.UI'jl:-" >; 'i ii»!s ■■*■: '■<,■> / ■*....■

d'un, homme qui vient de s'arrêter à une décision suprême, et dont les irrésolutions ont cessé.

u Tuas raison! dit-il d'une voix ferme à Yaquïla. Ce voyage est nécessaire! Quand veux- tu que nous partions ?

.. — An! Joam. mon Joam! s'écria Yaquita, toute h sa joie, merci pour moi!... Merci pour eux ! »

Et des larmes d'attendrissement lui vinrent aux yeux, pendant que son mari la pressait sur son cœur. ..JbQ ce moment, des voix ioveuses se firent entendre au dehors, à la porte de l'habitation.

Manoel et ! Èenito. un instant après, apparaissaient sur le seuil, presque en même temps que Minha, qui venait de quitter sa chambre.

58 LA JANQADA

« Votre père consent, mes enfants ! s'écria Yaquita. Nous partirons tous pour Bélem ! »

Joam Garral, le visage grave, sans prononcer une parole, reçut les caresses de son fils, les baisers de sa fille.

« Et à quelle date, mon père, demanda Benito, voulez-vous que se célèbre le mariage?

— La date?... répondit Joam... la date ?... Nous verrons !... Nous la fixerons à Bélem!

— Que je suis contente! que je suis contente! répétait Minha, comme au jour où elle avait connu la demande de Manoel. Nous allons donc voir l'Amazonie dans toute sa gloire, sur tout son parcours à travers les provinces brésiliennes! Ah 1 père, merci! »

Et la jeune enthousiaste, dont l'imagination prenait déjà son vol, s'adressait à son frère et à Manoël : ■*

« Allons à la bibliothèque, dit-elle ! Pr'ehbris tous les livres, toutes les cartes qui peuvent nous faire connaître ce bassin magnifique! Il ne s'agit (pas de voyager eh aveugles ! Je veux tout voir et tout savoir de ce roi des fleuves de la terre! »

L'AMAZONK. 2Q

L'AMAZONE

« Le plus grand fleuve du monde entier ' ! » disait le lendemain Benito à Manoel Valdez.

Et à ce moment, tous deux, assis sur la berge, h ila, limite méridionale de la fazenda, regardaient passer lentement ces molécules liquides qui, parties de l'extrême : chaîne des Andes, allaient se perdre à. huit cents lieues de là, dans l'océan Atlantique. ..«Et le fleuve qui débite à la mer le volume de l'eau plus considérable ! répondit Manoel.

1. L'affirmation de Benito, vraie à cette époque, où de nouvelles découvertes n'avaient pas été faites encore, ne peut plus être tenue pour exacte aujourd'hui. Le Nil et le Missouri-Mississippi, d'après les derniers

relèvements, paraissent avoir un cours supérieur en étendue à celui de l'Amazone.

— fëltbmehi cotisîcfëtäblë, ajouta Étéhïlo, qù*i 4 l là" :) dessale à une grande distance de son embouchure', et, a' cfiîàfre -vingts' lieues 1 delà CÔtë, fait!' encore

— ^fri tieûve idoiît: leTàrge cours se dévelbppe sur ' plus de trente degrés en latitude! ' '

— Et clans' un bassin qui, du sudaù'ndrcî, ne comjprerïtt 'pWs <! mõiîià l 'dè , A'ingC-crh ; c(J degrés! - I;!f !,! - i

^ lin n^êrn ! s^èrm'Bentto? Mais "est-c^'donc'^ un^likssîn ! ' q(ie ; ' cëiïe ! va^të ! pïalne à travée taquëlfë^ 7 courte ^a{ohe; ;, certë t!! savy^ p; s'èlèncî *à ,: ^erlfc Ioè de Vui, sans u fie 1 colline pour en nVàintènr la àecïïvi të , ! sfihs iinë mônf agile pour en' idéfuni ièt "îîrâf-' rizon! . [

— Et sur toute son étendue, reprit Éànoeï, comnïë les mille tentacules ûê quelque gigantesque poulie, *' deux cents affluents, venant du nord ou du sud, nourris eux-mêmes par des sous-affluents sans nom-

, : -j-j'id ul iv;|_ ^ >■.-' /'.j'.' ■«"■'- :-';b.g -jfiî-q '^ i^J'ij .tijn.f: -i: nre, et près desauels les grands neuves de l'Europe

ne sont, que de simples ruisseaux !

-7 Lt un cours ou cinq cent soixante îles, sans compter les îlots, fixes ou en dérive, forment une sorte a archipel et font a elles seules la monnaie uun royaume I , . . .

— Bit sur ses lianes, des canaux, des lagunes, des lagons, des lacs, comme on n en rencontrerait pas

i.'àmaïonk. 6 1

dans «toute la. Sm^se, la Lombardie, l'Ecosse et le

Caaa(|a f{ réunis!

— Un fleuve qui, grossi de ses mille tributaires, ne jette pas dans l'océan Atlantique moins de deux cent, cinquante, millions de mètres cubes d'eau à l'heure! ,

— - Uri fleuve dont le cours sert do frontière à deux républiques,, et, traverse majestueusement le plus grand^ royaume ; d^r Sud-Amérique, comme si, en vérité, c'était l'océan Pacifique lui-même qui, par

' .t:i : ji!pù •- ■' ii. ■ ■' '•'. -'.■■ * ■■:■■■ '

son (canal, se déversait tout entier dans l'Atlantique!

^t, EÇt par quelle embouchure! Un bras de mer

dauslequel uneîle, Marajp, présente un périmètre

de plus de cinq cents lieues de tour!...

— Et dont l'Océan ne parvient à refouler les eaux qu'en, soûle vant, dans une lutte , phénoménale, un ras, de niarée, une « pororoca », près desquels les reflux, les barres, les mascarets des autres fleuves

ne sont que de petites rides soulevées par la brise :

:>q<:*-iu"2h -t- -■: '■■-. -,- - : .■■. l' ■ - > . :

— ' Un fleuve que trois noms suffisent à peine à dénommer, et que les navires de fort tonnaee peuvent remonter jusqu'à cinq mille kilomètres de son .estuaire, .sans rien sacrifier de leur cargaison !

— Un fleuve qui, soit par lui-même, soit par ses affluents et sous-affluents, ouvre une voie commer cialeet fluviale à travers tout le nord de l'Amérique,

passant de la Magdalena à l : Qrtequaza, de TOrter quaza au Caqueta, du Caqueta au Putumayo, du Putumayo à l'Amazoné! Quatre mille milles/ de routes fluviales, qui ne nécessiteraient que quelques canaux,, pour que le réseau navigable fût, complet!

—^ Enfin le plus admirable et le plus vaste système hydrographique qui soit au monde 1 » .

Ils en parlaient avec une sorte de furie^ ces deux jpunes gensj de l'incomparable fleuve ! Ils étaient bien les enfants de cet Amazone, dont les affluents, digues de lui-même, formant des chemins << qui marchent » à travers la Bolivie, le , Pérou, l'Écjuaieur, la Nouvelle-Grenade, le Venezuela, les quatre Guyanes, anglaise, française, hollandaise et, br#si^ ienne! ,, : ,_,

Que de peuples, que de race^., dont! 'origine se perd dans les lointains du temps! Eh bien ^ilen est ainsi des grands fleuves du globe ! Leur source véritable échappe encore aux investigations. Nombres d États réclament l'honneur de leur donner naissance ! L'Amazone ne pouvait échapper à cette loi. Le Pérou ,. l'Equateur , la Colombie se sont longtemps disputé cette glorieuse paternité. ? /,

Aujourd'hui, cependant, il paraît hors de doute que l'Amazone naît au Pérou, dans le district d'Huaraco, intendance de Tanna, et qu'il sort du lac

l'amazone. 63

Lauricocha, à peu près situé outre les onzième et douzième degrés] de latitude sud.

■ A ceux qui voudraient le faire sourdre on Bolivie et tomber des montagnes de Titicaea, incomberait l'obligation de prouver que le véritable Amazone est l'Ucayali, qui se forme de la jonction du Paro et de Papurimac; mais cette opinion doit être désormais repoussée.

A sa sortie du lac Lauricocha, le fleuve naissant s'élève vers le nord-est sur un parcours de cinq cent soixante milles, et il ne se dirige franchement vers l'est qu'après avoir reçu un important tributaire, }e Pante. Il s'appelle Maranon sur les territoires colombien et péruvien, jusqu'à la frontière brésilienne, ou plutôt Maranhao, car Maranon nest autre chose que le nom portugais francisé. De la frontière du Brésil à Manao,

où le superbe rio Negro vient s'absorber en lui, il prend le nom de Solimaes ou Solimoens, du nom de la tribu indienne Solimao, dont on retrouve encore quelques débris dans les provinces riveraines. Et enfin, de Manao à la mer» c'est l ? Amasenas ou fleuve des Amazones, nom dû aux Espagnols, à ces descendants de l'aventureux Orellana, dont les récits, douteux mais enthousiastes," donnèrent à penser qu'il existait une tribu de femmes guerrières , établies sur le rio Nha-

.. ,64 ,I r A J.Y>fGADA.

inuua"i, i'un des aÇfluentsmoyens du grand, iletivc, . Dès.le principe, pn peut déjà prévoir que l'Amazone, , deviepdra un magnifique , cours d'eau. , Pas, de , ,|>ar,rages ni d'obstacles d'aueune^sorte dçptyjs, sa 7i Épuree ; jusqu'à l'endroit, .pu; son./ pour s, : un peu ...,, rçt réçi, se développe eiil,re deux pi M presque ebaî noa^s jnégaux. Les chutes, np commencent à briser son courant qu'au point où. il /Oblique vers Test,, #en~ ;i i, dan t. qu'il traverse} le, ehaînpn mtermédiaire des f M , ,^ndes T ^|i- ^i^t^nt; quelques , .sauts i sans lesquels i i ^M^.^fW 1 ^ W;(!\$f) b !p. -depuis, son m emt}ou-

,çliur^j^ t -, l'aj^ait .observer HurnboUty, U est libre sur les, pinq sixièmesdp son parcours. , ; i l .

Et, dès le début, les tributaires, nourris, eiu^mê-

mes, ,par i un graufi, nonibra de leurs, sous-affluents,

..ne ^ijna.nq^çntpas. C'est, le Gbinçlupé^^e^Uîdu

.juor^e^t, ^^gauclje. A droite,, c'est le, Çfeacfta-

.puyas, venu^lu sud-esti C'est, à, gauche, rie M^pona

., i ejt te ; R^sttypa,, et le? Guailaga, à droite, qui , s'y, perd

i près, «de, la Missjpn de la Laguna, De gauche içnepre

; t.ar^yQnt le^banihyraet leiTigré qu'envoie r Je nG,i'd-

. li;i çsii£sfl6 ^Qjite-, le,i :H f ual|^g^ lj: qui s'y, jeMe àf ; a>ux
 ,, Mïïi&kutyiÇGntfii .miHeSide ^tlanti^we^ et (Joules
 : , ba^ux, peuyen L encore, -reniprtfer. Je, : «cours ; su&u ne
 i longueur d> plus, de, deux, cent* n>iHe\$ pour s'enf pn-
 l'aviazônk. 65

■*" cèt^;j iV^rjii^Li' ccï*n T r dît 1 T Pt^*rbit . H. droite enfin, pics
 des Ji ^fissions dp Shh- r i^ftrîïïTL-fi*Oiri t i^Tiris/ api^s avoir !|
 ^!*ôrnè j rte ^liiàjéstiicti^ment ses èairô i\, travers les ? - p'arfrphs dé 1
 Sac'ràhvenlo, apparaît ie magnifique

— Tcayali, f à f: Tendroit ! bir se termine le bas'sfri sn'pé- ' ; * nèûr !:
 <\$6 PAïïi^zonë/ grande altère grossie de nom- "■ , "b! , èiix ; ""èOùì^ :
 "d*ëaa i qu'épanché le lac Chucnito

- ! 'dhri^ïe ! rVôyti-ëstd'Anea. ;; t: l' ; : '

'■"b Tels 1 S briffes principaux ' affilient s aii-dessn's du
 : ^fHà^è^d'friTiitôs. En aval, Tes tributaires deviennent
 ~ îK #\ f 'e'onsMeniMés j que des lits deji fleuves européens
 'iscWtiént 1 -tferfaï"rtdment trop étroits pour les contenir.
 \ n &îa^ cè £ s affluents-là', Joam Gàrralet les siens allaient
 en reconnaître les embouchures pendant leur des-
 ^c'eMë dé i'Ama^ohe. :

■ tn " Âti^ beautés î! dô ce fleuve sans 'rival, qui arrose le
 ' !i plWibeâtip'âys ! dh g!dbe,en se teriarit presque cous-
 " m (alnnîeri^ à 'quelques degrés au-dessous dé la ligne
 • {i écfiïittirifilè; l il-cônvienl d'ajouter encore une qua"

!1 ité<què ; tie po'ss'èdent ni le Nil, ni le Mrssis5ipi, ni le
 'LîVing^tbhe, eéi ancien Congo-Zaire-IWialaba. C'est
 - 1 'fjlie;îf[uol qu*ailônt pu kl ire des voyageurs évidemment
 ^ j Aal f irtfôrniêVs; PAmasJsnlè colde à travers toute une
 — pâYïïë UtiliMë deTAmérique méridionale. Son bassin
 1 es^t Incéfesamnient bàïayé parles vents généraux de
 • 1 '6'ûestv 1 Ce' n'est point une Vallée encaissée dans de

hautes montagnes qui contient son cours, mais une large plaine, mesurant trois cent cinquante lieues du nord au sud, à peine tuméfiée de quelques collines, et que les courants atmosphériques peuvent librement parcourir.

Le professeur Agassiz s'élève avec raison contre cette prétendue insalubrité du climat d\m pays dès-^{tiné}, sans doute, à devenir le centre le plus actif- de production commerciale. Suivant lui, « un soufflé léger et doux se fait constamment sentir et produit une évaporation, grâce à laquelle la température['] baisse et îe sol ne s'échauffe pas indéfiniment. La constance de ce souffle rafraîchissant rend le climat du fleuve des Amazones agréable et même des plus délicieux. »

Aussi l'abbé Durand, ancien missionnaire au Brésil, a-t-il pu constater que, si la température ne s'abaisse pas au-dessous de vingt-cinq degrés centigrades, elle ne s'élève presque jamais au-dessW dé trente-trois, — ce qui donne, pour toute l'amiéc, une moyenne de vingt-huit['] à vingt-neuf, avec un écart de huit degrés seulement.

Après de telles constatations, il est donc permis d'affirmer que le bassin de l'Amazon Va rîeri dèè chaleurs torrides dès contrées de l'Asie et de l'Afrique, traversées par les mêmes parallèles. ' l

La vaste plaine qui lui sort de vallée est tout entière accessible aux larges brises que lui envoie l'océan Atlantique.

Aussi les provinces auxquelles le fleuve a donné son nom ont-elles l'incontestable droit de se dire les plus salubres d'un pays qui est déjà l'un des plus beaux de la terre.

Et qu'on ne croie pas que le système hydrographique de l'Amazone ne soit pas connu !

Dès le xvi^e siècle, Orcllana, lieutenant de l'un des frères Pizarre, descendait le rio Negro, débouchait dans le grand fleuve en 15-iO, s'aventurait sans guide à travers ces régions, et, après dix-huit mois d'une navigation dont il a fait un récit merveilleux, il atteignait son embouchure.

En, 1636 et 1637, le Portugais Pedro Texeira remontait. l'Amazone jusqu'au Napo avec une flottille de quarante-sept pirogues.

En 1743, La Condamine, après avoir mesuré l'arc du méridien à l'équateur, se séparait de ses compagnons, Bouguer et Godin des Odonais, s'embarquait sur le Chincipé, le descendait jusqu'à son confluent avec le Marañon, atteignait l'embouchure du Napo, le 31 juillet, à temps pour observer une éclipse du premier satellite de Jupiter, — ce qui permit à ce « Humboldt du xviii^e siècle » de fixer exactement in

68 "iA^J.İSG^DA.

" ïongHtKTe V ; tfâ ' iâtitudede ce pbirif, -j- visitait les villages des deux rives, 'et, 1 'le 6 septembre', Virrivnit devant Té 'fôvt dé Para; Cet immense' vdyàge 1 ! devait avV)ïr des* réchâtâfs considérables i riâi sêulenîcHt le cours dé l^nlâtoWè ^taît établi dHinéi façon' ^éfrn- ! ' f iflipe,* niais' paraissait presque certain -qu'il* '-cbni- ! ^nÂi^aîîâVéc/i'O^ridqtîë: J ■ ri : ,! ,J i[' "

Cinquante-cinq ans plus tard, Iluiboldt et Bon-

' ' dartJine 1 eti iëvant la carte dù ; Mïirilnôh jtisqu'aii'rio

rr '^6: ntlîî ■ ' ' ' ' ■ • ; i" , " ,J ■■■■'■ ■ :i - „t! ' l! ' Éli biëri, depuis cette époque, Mmazônë n'ît pas cessé 1 tf'etre visité eh lùì-tàéhïc et 'da-tifs J lotisses prmcïpaux affluents: "'-■' ""^

En 1857 Lister-Mâw^ch'ltoiet IB3o l'Anglais J Srnfytk , en \"%M ië ' lieutenant 'français cõtnïïîândant :! fa 'Bouùhhaïsê^ Brésilien Taïdfe en 1 g i^lé Fonçais Paul Marcoy de iWt* 'i ri l8fed;- lé : trb^-fèilVraiYFsto ' peintre BiàVd e?n 1&&9, îè professeur Àgassiz 1 d^ 1 865 |! a f8<^; î Vh , 'fòè1r ,! l , iïigéffiënt' brésilien Frariz / iKê 1 lJer- Linzenger, et enfin èh : 1879 le doctèû 1 Cr'eVaàx'^ont ' J exploré' iè' cours "du fleu^yeh-Vonté'divèrs'tfe ses afflùènis et récotihû îa : navigabilité des' principaux tributaires. ' ' ' ' ' ' ' ' ; ' ' ' ' „J '- ■ ■■■■'■ ■^f'" i:!' ^Mais le'ut le "plus considérable l k A'hônrieufc'du ' gôuvïme'mêWt brésilien êsteelui-ci :

L AMAZQN'K. O9

„ Le 31 juillet 1857, après de nombreuses contes- , lations de fron-tière en'rc la France et le Brésil sur ; la limjUe de Guyane, le cours de l'Amazone, déclaré

„,? jibr^tfut ouvert à tous les pavillons, et, afin de , jne-tt^e la pra-tique au niveau de la théorie, !e Brésil

. .traita, avec les pays limitrophes pour l'exploitation de toutes les voies fluviales dans le bassin de l'Ama-

_ n ., } Ai^jpiirçlhui, des lignes de bateaux à vapeur, con-

, ^fqrUblement installés, qui correspondent directement avec Liver-pool, desservent le fleuve depuis

„ (Sqit.embouchure jusqu'à Manao ; d'autres remontent

; , jusqu'à Iqujtos; d'autres enfin, par le Tapajoz, le Madeira, le rio Negro, le Punis, pénètrent jusqu'au

. çceuyr du ; Pérou et de la Bolivie

i , ! j ; , Qn (s. , imagine aisément l'essor que prendra un jour

_ M , l eCommerce .dans tout cet iiinnense'ct riche bassin,

, j 4m, jejSjt. sans, rival . au , monde.

; -jj., | 5/\$%.^ cette, médaille de l'avenir, il y a. un revers.

„J^5] progrès ne s'accomplissent pas sans que ce soit

, , au ^létriment des races indigènes.

<,-, \$uj,,surle Haut-A.mazone, bien des races d'Indiens

/i(f)n|,\$éj& disparu, entre autres les Curicicums et les Sorimaos. Sur
le Putumayo, si Ton rencontre encore

1 1 \ ïqijejqufis Yuris, les , Yaluias l'ont abandonné pou r se réfugier
vers des affluents lointains, et les Maoos

ont quitté ses rives pour errer maintenant, en petit nombre, dans les
forêts du Japura!

Oui, la rivière des Tunantins est à peu près dépeuplée, et il n'y a plus
que quelques i'amill os nomades d'Indiens à l'embouchure du Jurua. Le
Teffé est presque délaissé, et il ne reste plus que des débris de la grande
nation Umaûa, près des sources du Japura. Le Coari. déserté. Peu d'In-
diens Muras sur les rives du Purus. Des anciens Manaos, on ne compte
que des familles nomades. Sur les bords du rio Negro, on ne cite guère
que des métis de Portugais et d'indigènes, là où Ton a dénombré jusqu'à
vingt-quatre nations différentes.

C'est la loi du progrès. Les Indiens disparaîtront.

Devant la race anglo-saxonne, Australiens et Tasmaniens se sont
évanouis. Devant les conquérants du Far- West s'effacent les Indiens du
Nord-Amérique. Un jour, peut-être, les Arabes se seront anéantis de-
vant la colonisation française.

Mais il faut revenir à cette date de 1852. Alors les moyens de communication, si multipliés aujourd'hui, n'existaient pas, et le voyage de Joam Garral ne devait pas exiger moins de quatre mois, surtout dans les conditions où il allait se faire.

De là, cette réflexion de Benito, pendant que les

L AMAZONE. J

deux amis regardaient ieseaux du fleuve couler lentement à leurs pieds :

« Ami Manoel, puisque notre arrivée à Bélem ne précédera que de peu le moment de notre séparation, cela te paraîtra bien court !

— Oui, Benito, répondit Manoel. mais bien long aussi, puisque Minha ne doit être ma femme qu'au terme du voyage ! »

La famille de Joam Garral était donc en joie. Ce magnifique trajet sur l'Amazone allait s'accomplir dans des conditions charmantes. Non seulement le fazender et les siens partaient pour un voyage de quelques mois, mais, ainsi qu'on le verra, ils devaient être accompagnés d'une partie du personnel de la ferme.

Sans doute en voyant tout le monde heureux autour de lui, Joam Garral oublia les préoccupations qui semblaient troubler sa vie. À partir de ce jour, sa résolution étant fermement arrêtée, il fut un autre homme, et, lorsqu'il eut à s'occuper des préparatifs du voyage, il reprit son activité d'autrefois. Ce fut une vive satisfaction pour les siens de le

TOUTE UNE FORÊT PAR TERRE. j3

revoir à l'œuvre. L'être moral réagit contre l'être physique, et Joara Garral redevint ce qu'il était dans ses premières années, vigoureux, solide. Use retrouva l'homme qui a toujours vécu au grand air, en cette vivifiante atmosphère des forêts, des champs, des eaux courantes.

Au surplus, les quelques semaines qui devaient précéder le départ allaient être bien remplies.

Ainsi qu'il a été dit plus haut, à cette époque le cours de l'Amazone n'était pas encore sillonné par ces nombreux bateaux à vapeur que des compagnies songeaient déjà à lancer sur le fleuve et sur ses principaux affluents. Le service fluvial ne se faisait que par les particuliers, pour leur compte, et, le plus souvent, les embarcations ne s'employaient qu'au service des établissements littoraux.

Ces embarcations étaient des « ubas », sorte de pirogues, faites d'un tronc creusé au feu et à la hache, pointues et légères de l'avant, lourdes et arrondies de l'arrière, pouvant porter de un à douze rameurs, et prendre jusqu'à trois ou quatre tonneaux de marchandises ; des « égariteas », grossièrement construites, largement façonnées, recouvertes en paille dans leur milieu d'un toit de feuillage, qui laisse libre ; en, abord une coursive sur laquelle se placent les passagers ; des « jangadas », sorte de îlots

radeaux informes, actionnés par une voile triangulaire et supportant la cabane de paille, qui sert de maison flottante à l'indien et à sa famille.

Ces trois espèces d'embarcations constituent la petite flottille de l'Amazone, et elles ne peuvent servir qu'à un médiocre transport de gens et d'objets de commerce.

Il en existe bien qui sont plus grandes, des « vigilingas », jaugeant huit à dix tonneaux, surmontées de trois mâts, grées de voiles rouges, et que poussent, en temps calme, quatre longues pagaies, lourdes à manœuvrer contre le courant ; des « cobertas », mesurant jusqu'à vingt tonneaux de jauge, sorte de jonques avec un rouf à l'arrière, une cabine intérieure, deux mâts à voiles carrées et inégales, et suppléant au vent insuffisant ou contraire par l'emploi de dix longs avirons que les Indiens manient du haut d'un gaillard d'avant.

Mais ces divers véhicules ne pouvaient convenir à Joam Garral. Du moment qu'il s'était résolu à descendre l'Amazone, il avait songé utiliser ce voyage pour le transport d'un énorme convoi de marchandises qu'il devait livrer au Para. A ce point de vue, peu importait que la descente du fleuve s'opérât dans un bref délai. Voici donc le parti auquel il s'arrêta, — parti qui devait rallier tous les suffrages,

sauf peut-être celui de Manocl. Le jeune homme eût préféré sans doute quelque rapide steam-bout, et pour cause.

Mais, si rudimentaire, si primitif que dut être le moyen de transport imaginé par Joam Garral, il allait permettre d'emmener un nombreux personnel. et de s'abandonner au courant du fleuve dans d'exceptionnelles conditions de confort et de sécurité.

Ce serait, en vérité, comme une partie de la fazenda d'Iquitos qui se détacherait de la rive et descendrait l'Amazone, avec tout ce qui constitue une famille de fazenders, maîtres et serviteurs, dans leurs habitations, dans leurs carbets, dans leurs cases.

L'établissement d'Iquitos comprenait, sur l'ensemble de son exploitation, quelques-unes de ces magnifiques forêts, qui sont, pour ainsi dire, inépuisables dans cette partie centrale du Sud-Amérique.

Joam Garral s'entendait parfaitement à l'aménagement de ces bois, riches des essences les plus précieuses et les plus variées, très propres aux ouvrages de menuiserie, d'ébénisterie, de charpente, et il en tirait annuellement des bénéfices considérables.

En effet, le fleuve n'était-il pas là pour convoier les produits des forêts amazoniennes, plus sûrement

j6 LA JANGADA.

et plus économiquement que ne l'eût pu faire un railway? Aussi, chaque année, Joam Carral, jetant à terre quelques centaines d'arbres de sa réserve, formait-il un de ces immenses trains de bois flotté, fait de

madriers, poutrelles, troncs à peine équarris, qui se rendait au Para sous la conduite d'habiles pilotes, connaissant bien le brassiage du fleuve et ; la direction des courants.

En cette année, Joam Garral allait donc agir comme il l'avait fait les années précédentes. Seulement, le ., train de bois établi, il comptait laisser à Benito tout le détail de cette grosse affaire commerciale. Mais il n'y avait pas de temps à perdre. En effet, Je commencement de juin était l'époque favorable pour > le départ, puisque les eaux, surélevées par les .crue;* du haut bassin, allaient baisser peu à peu jusqu'au mois d'octobre.

Les premiers travaux devaient donc être entrepris,, sans retard, car le train de bois allait prendre .de\$ n; proportions inusitées. Il s'agissait, cettefois,, d'abattre # un demi-mille carré de forêt, située au confluent-du Nanay et de l'Amazone, c'est-à-dire tout un angle du littoral de la fazenda, d'en former un énqrme train, — tel que serait une de ces jangadas ou radeaux du fleuve, à laquelle on donnerait les- dimensions d'un îlot.

'Or, c'était sur cette jangada, plus sûre qu'aucune autre embarcation du nnvs. ni us vaste nue rent égariteas ou vigîlindas accouplées, que Joani Garral se proposait de s'embarquer avec sa famille, son personnel et sa cargaison.

'd'Excellente idée! s'était écriée Minha. en battant des mains, lorsqu'elle avait connu le projet de son père.

.— Oui! répondit Yaquita,et, dans ces conditions, nous atteindrons Bélem sans danger ni fatigue!

-^ Et, pendant les haltes, nous pourrons chasser dans les forêts de la rive, ajouta Benito.

— Ce sera peut-être un peu long! fit observer Manoêl.etne conviendrait-il pas de choisir quelque mode de locomotion plus rapide pour descendre l'Amazone? »

Ce serait long, évidemment; mais la réclamation intéressée du jeune médecin ne fut admise par personne.

Jôam Garral fit venir alors un Indien, qui était le principal intendant de la fazenda.

« Dans un mois, lui dit-il, il faut que la jangada soiten état et prête à dériver.

— Aujourd'hui même, monsieur Garral, nous serons à l'ouvrage, » répondit l'intendant.

Ce fut une rude besogne. Ils étaient là une cen-

taine d'Indiens et de noirs, qui, pendant cette première quinzaine du mois de mai, firent véritablement merveille. Peut-être quelques braves gens, peu habitués à ces grands massacres d'arbres, eussent-ils gémi en voyant des géants, qui comptaient plusieurs siècles d'existence, tomber, en deux ou trois heures, sous le fer des bûcherons; mais il y en avait tant et tant, sur les bords du fleuve, en amont, sur les îles, en aval, jusqu'aux limites les plus reculées de l'horizon des deux rives, que l'abatage de ce demi-mille de forêt ne devait pas même laisser un vide appréciable.

L'intendant et ses hommes, après avoir reçu les instructions de Joam Garral, avaient d'abord nettové le sol des lianes, des broussailles, des herbes, des plantes arborescentes qui l'obstruaient. Avant de prendre la scie et la hache, ils s'étaient armés du sabre d'abatis, cet indispensable outil de quiconque veut s'en foncer dans les forêts amazoniennes : ce sont de grandes lames, un peu courbes, larges et plates, longues de deux à trois pieds, solidement emmanchées dans des fusées, et que les indigènes manœuvrent avec une remarquable adresse. En peu d'heures, le sabre aidant, ils ont essarté le sol, abattu les sous-bois et ouvert de larges "trouées au plus profond des futaies.

TOUTE UNE KO «ET PAR t KRRK ,<)

Ainsi fut-il fait. Le sol se nettoya devant le bûcherons de la ferme. Les vieux troncs dépouillèrent leur vêtement de lianes, de cactus, de fougères, de mousses, de bromélias. Leur écorce se montra à nu, en attendant qu'ils fussent écorchés vifs à leur tour.

Puis, toute cette bande de travailleurs, devant lesquels fuyaient d'innombrables légions de singes qui ne les surpassaient pas en agilité, se hissa dans les branchages supérieurs, sciant les fortes fourches, dégageant la haute ramure qui devait être consommée sur place. Bientôt, il ne resta plus de la forêt condamnée que de longs stipes chenus, découronnés à leur cime, et avec l'air, le soleil pénétra à flots jusqu'à ce sol humide qu'il n'avait peut-être jamais caressé.

Il n'était pas un de ces arbres qui ne pût être employé à quelque ouvrage de force, charpente ou grosse menuiserie. Là poussaient, comme des colonnes d'ivoire cerclées de brun, quelques-uns de ces palmiers à cire, hauts de cent vingt pieds, larges de quatre à leur base, et qui donnent un bois inaltérable; là, des châtaigniers à aubier résistant, qui produisent des noix tricornes; là, des « murichis », recherchés pour le bâtiment, des « barrigudos », mesurant deux toises à leur renflement qui s'ac-

centue à quelques pieds au-dessus du sol, arbres à écorce roussâtre et luisante, boutonnée de tubercules gris, dont le fuseau aigu supporte un parasol horizontal; là, des bombax au tronc blanc, lisse et droit, de taille superbe. Près de ces magnifiques échantillons de la flore amazonienne tombaient aussi des « quatibos », dont le dôme rose dominait tous les arbres voisins, qui donnent des fruits semblables à de petits vases, où sont disposées des rangées de châtaignes, et dont le bois, d'un violet clair, est spécialement demandé pour les constructions navales. C'étaient encore des bois de fer, et plus particulièrement F« ibiriratea », d'une chair presque noire, si serrée de grain que les Indiens en fabriquent leurs haches de combat; des « jacarandas », plus précieux que l'acajou; des « cœsalpinas », dont on ne retrouve l'espèce qu'au fond de ces vieilles forêts qui ont échappé au bras des bûcherons; des « sapu-

caias », hauts de cent cinquante pieds, arc-boutés d'arceaux naturels, qui, sortis d'eux à trois mètres de leur base, se rejoignent à une hauteur de trente pieds, s'enroulent autour de leur tronc comme les filetures d'une colonne torse, et dont la fête s'épanouit en un bouquet d'artifices végétaux, que les plantes parasites colorent de jaune, de pourpre et de blanc neigeux.

Trois semaines après le commencement des travaux, de ces arbres qui hérissaient l'angle du Nanay et de l'Amazone,, il ne restait pas un seul debout. L'abatage avait été complet. Joam Garral n'avait pas même eu à se préoccuper de l'aménagenu'it d'une forêt que vingt ou trente ans auraient suffi à refaire. Pas un baliveau de jeune ou de vieille écorce ne fut épargné pour établir les jalons d'une coupe future, pas un de ces corniers qui marquent la limite du déboisement; c'était une « coupe blanche», tous les troncs ayant été recépés au ras du sol, en attendant !e jour où seraient extraites leurs racines, sur lesquelles le printemps prochain étendrait encore ses verdo vantes broutilles.

Non, ce mille carré, baigné à sa lisière par les eaux du fleuve et de son affluent, était destiné à être défriché, labouré, planté, ensemencé, et, l'année suivante, des champs de manioc, de caféiers, d'inhamç, de cannes à sucre, d'arrow-root, de maïs, d'arachides, couvriraient le sol qu'ombrageait jusqu'alors la riche plantation forestière.

La dernière semaine du mois de mai n'était pas arrivée;, que tous les troncs, séparés suivant leur nature. ; et leur degré de flottabilité, avaler t été rangés symétriquement sur la rive de l'Amazone. C'était là que devait être construite l'immense

jangada qui, avec les diverses habitations nécessaires au logement des équipes de manœuvre, deviendrait un véritable village flottant. Puis, à l'heure dite, les eaux du fleuve, gonflées par la crue, viendraient la soulever et l'emporteraient pendant des centaines de lieues jusqu'au littoral de l'Atlantique.

Pendant toute la durée de ces travaux,, joam Garraï s'y était entièrement adonné. Il les avait dirigés lui-même, d'abord sur le lieu de défrichement, ensuite à la lisière de la fazenda, formée d'une large grève, sur laquelle furent disposées les pièces du radeau.

Yaquita, elle, s'occupait avec Cybèle de tous les préparatifs de départ, bien que la vieille négresse ne comprît pas qu'on voulût s'en aller de là où l'on se trouvait si bien.

« Mais tu verras des choses que tu n'as jamais vues! lui répétait sans cesse Yaquita.

— Vaudront -elles celles que nous sommes habituées à voir? » répondait invariablement Gybèle.

De leur côté, Minha et sa favorite songeaient à ce qui les concernait plus particulièrement. Il ne s'agissait pas pour elles d'un simple voyage : c'était un départ définitif, c'étaient les mille détails d'une installation dans un autre pays, où la jeune mulà-

tresse devait continuer à vivre près de celle à laquelle elle était si tendrement attachée. Minha avait bien le cœur un peu gros, mais la joyeuse Lina ne prenait pas, autrement souci d'abandonner Iquitos. Avec Minha Valdez, elle serait ce qu'elle était avec Minha Garral. Pour enrayer son rire, il aurait fallu la séparer de sa maîtresse, ce dont il n'avait jamais été question.

Benito, lui, avait activement secondé son père dans les travaux qui venaient de s'accomplir. Il faisait ainsi l'apprentissage de ce métier de fazender, qui serait peut-être le sien un jour, comme il allait faire celui de négociant en descendant le fleuve.

Quant à Manoel, il se partageait autant que possible, entre l'habitation, où Yaquita et sa fille ne perdaient pas une heure, et le théâtre du défrichement, sur lequel Benito voulait l'entraîner plus qu'il ne lui convenait. Mais, en somme, le partage fut très inégal et cela se comprend.

Un dimanche, cependant, le 26 mai, les jeunes gens résolurent de prendre quelque distraction. Le temps était superbe, l'atmosphère s'imprégnait des fraîches brises venues de la Cordillère, qui adoucissaient la température. Tout invitait à faire une excursion dans la campagne; . . .

Jenito et Manoel offrirent donc à la jeune fille de les accompagner à travers les grands bois qui bordaient la rive droite de l'Amazone, à l'opposé de la fazenda*, -)

C'était une façon de prendre congé des environs d'Iquitos, qui sont charmants. Les deux jeunes gens { iraient; en chasseurs, mais en chasseurs qui ne fuient - ■" ■ tenaient pas leurs compagnes pour courir après le gibier, on pouvait là-dessus s'en rapporter à Manoél,

— et les jeunes filles, car Lina ne pouvait se séparer de sa maîtresse, iraient en simples promeneuses, qu'une excursion de deux à trois lieues n'était pas pour effrayer.

Ni Joam Garra! ni Yaquita n'avaient le temps de se joindre à eux. D'une part, le plan de la jangada n'était pas encore achevé, et il ne fallait pas que sa construction subît le moindre retard. De l'autre, Yaquita et Cybèle, bien que secondées par tout le personnel féminin de la fazenda, n'avaient pas une heure à perdre.

João accepta l'offre avec grand plaisir. Aussi ce jour-là, vers onze heures, après le déjeuner, les deux jeunes gens et les deux jeunes filles se rendirent sur la berge, à l'angle du confluent des deux cours d'eau. Un des noirs les accompagnait. Tous s'embarquèrent dans une des pirogues destinées au service de la maison, et, après avoir passé entre les îles Icmjtuq et Parianta, ils atteignirent la rive droite de l'Amazone.

L'embarcation accosta un berceau de superbes fougères, arborescentes, qui se couronnaient, à une hauteur de trente pieds, d'une sorte d'auréole, faite de branches de velours vert aux feuilles festonnées, d'une fine dentelle végétale.

«S'ÉtuitMintenaut, Manoel, dit la jeune fille, c'est

g 6 LA JANGADA.

à moi de vous faire les honneurs de la forêt, vous qui n'êtes qu'un étranger dans ces régions du Haut- Amazone! Nous sommes ici chez nous, et vous me laisserez remplir mes devoirs de maîtresse de maison !

— Chère Minha, répondit le jeune homme, vous ne serez pas moins maîtresse de maison dans notre ville de Bélem qu'à la fazenda d'Iquitos, et, là-bas comme ici...

— Ah çà ! Manoel, et toi, ma sœur, s'écria Benito, vous n'êtes pas venus pour échanger de tendres propos, j'imagine!... Oubliez pour quelques heures que vous êtes fiancés!...

— Pas une heure! pas un instant! répliqua Manoel.

— Cependant, si Minha te l'ordonne!

— Minha ne me l'ordonnera pas 1

— Qui sait ? dit Lina en riant.

— Lina a raison! répondit Minha, qui tendit la main à Manoel. Essayons d'oublier!... Oublions!... Mon frère l'exige!... Tout est rompu, tout! Tant que durera cette promenade, nous ne sommes pas fiancés 1 Je ne suis plus la sœur de Benito ! Vous n'êtes plus son ami !...

— Par exemple ! s'écria Benito.

— Bravo! bravo! Il n'y a plus que des étrangers ici! répliqua la jeune mulâtresse en battant des mains.

— Des étrangers qui se voient pour la première fois, ajouta la jeune fille, qui se rencontrent, se saluent...

— Mademoiselle... dit Manoel en s'inclinant devant

Minha.

— A qui ai-je l'honneur de parler, monsieur ? demanda ta jeune fille du plus grand sérieux.

— A Manoel Valdez, qui serait heureux que monsieur votre frère voulût bien le présenter...

— Ah! au diable ces maudites façons! s'écria Benito. Mauvaise idée que j'ai eue là!... Soyez fiancés, mes amis! Soyez-le tant qu'il vous plaira ! Soyez-le toujours !

— Toujours ! » dit Minha, à qui ce mot échappa si naturellement que les éclats de rire de Lina redoublèrent.

Un regard reconnaissait de Manoel récompensa la jeune fille de l'imprudence de sa langue.

« Si nous marchions, nous parlerions moins ! En route! » cria Benito, pour tirer sa sœur d'embarras.

Mais Minha n'était pas pressée.

«Un instant, frère! dit-elle, tu l'as vu! j'allais t* obéir! Tu voulais nous obliger à nous oublier, Manoel et moi, pour ne pas gâter ta promenade ! Eh bien, j'ai à mon tour un sacrifice à te demander pour ne pas gâter la mienne! Tu vas, s'il le plaît.

et même si cela ne te plaît pas, me promettre, toi, Benito, en personne, d'oublier...

— D'oublier?...

— D'oublier que tu es chasseur, monsieur mon frère !

— Quoi ! tu rae défends?...

-- Je te défends de tirer tous ces charmants oiseaux, ces perroquets, ces perruches, ces caciques, ces couroucous, qui volent si joyeusement à travers la forêt! Même interdiction pour le menu gibier, dont nous

n'avons que faire aujourd'hui ! Si quelque onça, jaguar ou autre nous approche de trop près,, soit!

— Ma's... fit Benito.

— Sinon, je prends le bras de Manoel, et nous nous sauverons, nous nous perdrons, et tu seras obligé de courir après nous !

— Hein! as-tu bonne envie que je refuse ? s'écria Ijenito, en regardant son ami Manoel. .. ,

— Je le crois bien ! répondit le jeune homme.

— Eh bien, non ! s'écria Benito. Je ne refuse pas! J'obéirai pour que tu enrages ! En route ! », ,,

Et les voilà tous les quatre, suivis du noir, qui s'enfoncent sous ces beaux arbres, dont l'épais feuillage empêchait les rayons du soleil d'arriver jusqu'au sol.

Kîcn de plus magnifique que cette partie de la rive droite de l'Amazone. Là, dans une confusion pittoresque, s'élevaient tant d'arbres divers que, sur l'espace d'un quart de lieue carré, on a pu compter jusqu'à cent variétés de ces merveilles végétales. En outre, un forestier eût aisément reconnu que jamais bûcheron n'y avait promené sa cognée ou sa hache. Même après plusieurs siècles de défrichement, la blessure aurait encore été visible. Les nouveaux arbres eussent-ils eu cent ans d'existence, que ^ l'aspect général n'aurait plus été celui des premiers jours, grâce à cette singularité, surtout, que l'espèce des lianes et autres plantes parasites se serait modifiée. C'est là un symptôme curieux, auquel un indigène n'aurait pu se méprendre.

Lk joyeuse bande se glissait donc dans les hautes herbes, à travers îes fourrés, sous les taillis, causant et riant. En avant, le nègre, manœuvrant son sabre d'abatis, faisait le chemin, lorsque les broussailles étaient trop épaisses, et il mettait en fuite des milliers d'oiseaux.

Minha avait eu raison d'intercéder pour tout ce petit moriide ailé qui papillonnait dans le haut feuillage. Là se montraient les plus beaux représentants de l'ornithologie tropicale. Les perroquets verts, les peruches criardes semblaient être les fruits naturels

de ces gigantesques essences. Les colibris et toutes leurs variétés, barbes-bleues, rubis-topaze, « tisauros » à longues queues en ciseau, étaient comme autant de fleurs détachées que le vent emportait d'une branche à l'autre. Des merles au plumage orangé, bordé d'un liséré brun, des becfignes dorés sur tranche, des « sabias » noirs comme des corbeaux, se réunissaient dans un assourdissant concert de sifflements. Le long bec du toucan' déchiquetait les grappes d'or des « guiriris ». Les pique-arbres ou piverts du Brésil secouaient leur petite tête mouchetée de points pourpres. C'était l'enchantement des yeux.

Mais tout ce monde se taisait, se cachait, lorsque, dans la cime des arbres, grinçait la girouette rouillée de l' « aima de gato », l'âme du chat, sorte d'épervier fauve clair. S'il planait fièrement en déployant les longues plumes blanches de sa queue, il s'enfuyait lâchement, à son tour, au moment où apparaissait dans les zones supérieures le « gaviaô », grand aigle à tête de neige, l'effroi de toute la gent ailée des forêts.

Minha faisait admirer à Manoel ces merveilles naturelles qu'il n'eût pas retrouvées dans leur simplicité primitive au milieu des provinces plus civilisées de Test. Manoel écoutait la jeune fille plus des

EN SUIVANT UNE LIANK. Cjl

yeux que de l'oreille. D'ailleurs les cris, les chants de ces milliers d'oiseaux, étaient si pénétrants parfois, qu'il n'eut pu l'entendre. Seul, le rire éclatant de Lina avait assez d'acuité pour dominer de sa joyeuse note les gloussements, pépiements, hullulements, sifflements, roucoulements de toute espèce.

Au bout d'une heure, on n'avait pas franchi plus d'un petit mille. En s'éloignant des rives, les arbres prenaient un autre aspect. La vie ani-

male ne se manifestait plus au ras du sol, mais à soixante ou quatre-vingts pieds au-dessus, par le passage de bandes de singes, qui se poursuivaient à travers les hautes branches. Ça et là, quelques cônes de rayons solaires perçaient jusqu'au sous-bois. En vérité, la lumière, dans ces forêts tropicales, ne semble plus être un agent indispensable à leur existence. L'air suffit au développement de ces végétaux, grands ou petits, arbres ou plantes, et toute la chaleur nécessaire à l'expansion de leur sève, ils la puisent, non dans l'atmosphère ambiante, mais au sein même du sol, où elle s'emmagasine comme dans un énorme calorifère.

Etala surface des bromélias, des serpentines, des orchidées, des cactus, de tous ces parasites enfin qui formaient une petite forêt sous la grande, que de merveilleux insectes on était tenté de cueillir

g 2 LA Jangada.

comme s'ils eussent été de véritables fleurs, nestors aux ailes bleues, faites d'une moire chatoyante; papillons « leilus » à reflets d'or, zébrés de franges vertes, phalènes agrippines, longues de dix pouces, avec des feuilles pour ailes; abeilles « maribundas » sorte d'émeraudes vivantes, serties dans une armature d'or; puis des légions de coléoptères lampyres ou pyriphores, des valagumes au corselet de bronze, aux élytrés vertes, projetant une lumière jaunâtre par Imirs yeux, et qui, la nuit venue, devaient illuminer la forêt de leurs scintillements multicolores! « Que de merveilles! répétait l'enthousiaste jeune s fille.

— Tu es chez toi, Minha, ou du moins tu l'as dit, s'écria Benito, et voilà comment tu parles de tes richesses !

— Raille, petit frère! répondit Minha. Il m'est bien permis de louer tant de belles choses, n'est-ce pas, Manoel? Elles sont de la main de Dieu et appartiennent à tout le monde !

— Laissons rire Benito! dit Manoel. Il s'en cache, mais il est poète à ses heures, et il admire autant que nous toutes ces beautés naturelles ! Seulement, lorsqu'il a un fusil sous le bras, adieu la poésie !

— Sois donc poète, frère ! répondit la jeune fille.

EN SUIVANT UNK LIANK. Q 3

— Je suis poète ! répliqua Benito. nature enchanteresse, etc. »

Il faut bien convenir, cependant, que Minha, en interdisant à son frère l'usage de son fusil de chasseur, -lui avait imposé une véritable privation. Le gibier ne manquait pas dans la forêt, et il eut sérieusement lieu de regretter quelques beaux coups.

En effet, dans les parties moins boisées, où s'ouvraient d'assez larges clairières, apparaissaient quelques couples d'autruches, de l'espèce des « naudus », hautes de quatre à cinq pieds. Elles allaient accompagnées de leurs inséparables « seriemas », sorte de dindons infiniment meilleurs, au point de vue comestible, que les grands volatiles qu'ils escortent.

« Voilà ce que me coûte ma maudite promesse ! s'écria Benito en remettant sous son bras, à un geste de sa sœur, le fusil qu'il venait instinctivement d'épauler.

— 11 faut respecter ces seriemas, répondit Manocl, car ce sont de grands destructeurs de serpents.

— Gomme il faut respecter les serpents, répliqua Benito, parce qu'ils mangent les insectes nuisibles, et ceux-ci parce qu'ils vivent de puces, plus nuisibles encore ! A ce compte-là, il faudrait tout respecter ! »

Mais l'instinct du jeune chasseur allait être mis' à

une' plus rude épreuve. La forêt devenait tout à fait giboyeuse. Des cerfs rapides, d'élégants chevreuils détalait sous bois, et, certainement, une balle bien ajustée les eût arrêtés dans leur fuite. Puis, ça et là, apparaissaient des dindons au pelage café au lait, des pécaris, sorte de cochons sauvages, très appréciés des amateurs de venaison, des agoutis, qui sont les similaires des lapins et des lièvres dans l'Amérique méridio-

nale, des tatous à test écailleux dessiné en mosaïque, qui appartiennent à l'ordre des édentés.

Et vraiment Benito ne montrait-il pas plus que de la vertu, un véritable héroïsme, lorsqu'il entrevoyait quelque tapir, de ceux qui sont appelés a antas » au Brésil, ces diminutifs d'éléphants, déjà presque introuvables sur les bords du Haut-Amazone et de ses affluents, pachydermes si recherchés des chasseurs pour leur rareté, si appréciés des gourmets pour leur chair, supérieure à celle du bœuf, et surtout pour la protubérance de leur nuque, qui est un morceau de roi !

Oui ! son fusil lui brûlait les doigts, à ce jeu il y avait homme ; mais, fidèle à son serment, il le laissait au repos.

Ah ! par exemple, — et il en prévint sa sœur, — le coup partirait malgré lui s'il se trouvait à bonne

portée d'un « tamandùn assa », sorte de grand fourmilier très curieux, qui peut être considéré comme un coup de maître dans les annales cynégétiques.

Mais, heureusement, le grand fourmilier ne se montra pas, non plus que ces panthères, léopards, jaguars, guépards, couguars, indifféremment désignés sous le nom (Fonças dans l'Amérique du Sud, et qu'il ne faut pas laisser approcher de trop près.

« Enfin, dit Benito qui s'arrêta un instant, se promener c'est très bien, mais se promener sans but.,.

— Sans but ! s'écria la jeune fille ; mais notre but, c'est devoir, c'est d'admirer, c'est de visiter une dernière fois ces forêts de l'Amérique centrale, que nous ne retrouverons plus au Para, c'est de leur dire un dernier adieu !

— Ah ! une idée ! »

C'était Lina qui parlait ainsi, ■ ce Une idée de Lina ne peut être qu'une idée folle ! répondit Benito en secouant la tête.

— C'est mal, mon frère, dit la jeune fille, de te moquer de Lina, quand elle cherche précisément à donner à notre promenade le but que tu regrettes qu'elle n'ait pas 1

— D'autant plus, monsieur Benito, que mon idée vous plaira, j'en suis sûre, répondit la jeune mulâtresse.

— Quelle est ton idée ? demanda Minha.

— Vous voyez bien cette liane ?» • ■■ Et Lina montrait une de ces lianes de l'espèce

des a cipo», enroulée à un gigantesque mimosasensitive, dont les feuilles, légères comme des plumes, se referment au moindre bruit.

« Eh bien ? dit Benito.

— Je propose, répondit Lina, de nous mettre tous à suivre cette liane jusqu'à son extrémité!...

— C'est une idée, c'est un but, en effet ! s'écria Benito. Suivre cette liane, quels que soient les obstacles, fourrés, taillis, rochers, ruisseaux, torrents, ne se laisser arrêter par rien, passer quand même...

— Décidément, tu avais bien raison, frère I dit en riant Minha. Lina est un peu folle !

— Allons, bon! lui répondit son frère, tu dis que Lina est folle, pour ne pas dire que Benito est fou, puisqu'il l'approuve!

—Au fait, soyons fous , si cela vous amuse ! répondit Minha. Suivons la liane!

— Vous ne craignez pas... fit observer Manoel.

— Encore des objections! s'écria Benito, Ah!

Manoel , tu ne parlerais pas ainsi et tu serais déjà en route, si Minha t'attendait au bout !

— Je me tais, répondit Manoel. Je ne dis plus rien, j'obéis! Suivons la liane! »

EN SUIVANT UNK LĪANK. 97

Et les voilà partis, joyeux comme des enfants en vacances !

Il pouvait les mener loin, ce filament végétal, s'ils s'entêtaient à le suivre jusqu'à son extrémité comme un fil d'Ariane, — à cela près que le fil de l'héritière de Minos aidait à sortir du labyrinthe, et que celui-ci ne pouvait qu'y entraîner plus profondément.

C'était, en effet, une liane de la famille des salses. un de ces cips connus sous le nom de « japicanga » rouge, et dont la longueur mesure quelquefois plusieurs lieues. Mais, après tout, l'honneur n'était pas engagé dans l'affaire.

Le cipo passait d'un arbre à l'autre, sans solution de continuité, tantôt enroulé aux troncs, tantôt enguirlandé aux branches, ici sautant d'un dragonnier à un palissandre, là d'un gigantesque châtaignier, le « bertholletia excelsa », à quelques-uns de ces palmiers à vin, ces « baccabas », dont les branches ont été justement comparées par Agassiz à de longues baguettes de corail mouchetées de vert. Puis, c'étaient des « tucumas », de ces ficus, capricieusement contournés comme des oliviers centenaires, et dont on ne compte pas moins de quarante trois variétés au Brésil; c'étaient de ces sortes d'euphorbiacées qui forment le caoutchouc, des « gualtes », beaux palmiers au, tronc lisse, fin, élé-

g 8 LA JANGADA.

gant, des cacaotiers qui croissent spontanément sur les rives de l'Amazone et de ses affluents, des mélastomes variés, les uns à fleurs roses, les autres agrémentés de panicules de baies blanchâtres.

Mais que de haltes, que de cris de déception, lorsque la joyeuse bande croyait avoir perdu le fil conducteur! Il fallait alors le retrouver, le débrouiller, dans le peloton des plantes parasites. , u

« Là! là! disait Lina, je l'aperçois! . . ; ;! ; ,

— Tu te trompes, répondait Minha, ce n'est plus lui. c'est une liane d'une autre espace! , ?

— Mais non ! Lina a raison, disait Benitp.

— Non ! Lina a tort, » répondait naturellement Manoel. ^

Delà, discussions très sérieuses, très soutenues, dans lesquelles personne ne voulait céder. ^ v

Alors, le noir d'un côté, Benito de l'autre, s'élançaient sur les arbres, grimpaient aux branches enlacées par le cipo, a fin d'en relever lavéritabledirectipn t

Or, rien de moins aisé, à coup sûr, dans cetemmêlement de touffes, entre lesquelles serpentait; la liane, au milieu des bromelias « karatas », armées de leurs piquants aigus, des orchidées à fleurs.roses et labelles violettes, larges comme un, gant, des (f oncidiums » plus embrouillés qu'un éc^eye^u s de laine entre les pattes d'un jeune chat! f r . _..... {i ; .

Et puis, lorsque la liane redescendait vers le sol. Quelle difficulté pour la reprendre sous les massifs des lycopodes. des heliconias à grandes feuilles, des caliiandras à houppes roses, des rhipsales qui l'entôufàient comme l'armature d'un fil de bobine électrique, entre les nœuds des grandes ipomées blanches, sous les tiges charnues des vanilles, au milieu de tout ce qui était grenadille, brindille, vigne folle et sarments !

r) Êt <jûand on avait retrouvé le cipo, quels cris de joie, et comme on reprenait la promenade un instant interrompue !

Depuis une heure déjà, jeunes gens et jeunes filles allaient ainsi, et rien ne faisait prévoir qu'ils fussent près d'atteindre leur fameux but. On secouait vigoureusement la liane, mais elle ne céda pas, et les oiseaux s'envolaient par centaines, et les singes s'enfuyaient d'un arbre à l'autre, comme pour montrer le chemin.

~ tf ri fourré barrait-il la route, le sabre d'abatis faisait une trouée, et toute la bande s'y introduisait. Ou bien, c'était une haute roche, tapissée de verdure, siut 'laquelle la liane se déroulait comme un serpent. On se hissait alors, et l'on passait la roche.

Ifne large clairière s'ouvrit bientôt. La, dans cet air plus libre, qui lui est nécessaire comme la lumière

IOO ,,, LA JANGADA.

du soleil, Tai-breides tropiques par exqeHence, celui nui, suivant, l'observation de H.umboldt, « a accpm pa^gné jphonune dansTenfance de sa civilisation », le- 'grand, npurrîsseur dej J'^^ant ,des zones tpr-rides, un bananier, se montrait isolénient.Lploiig feston du çipo, enroulé dans, ses , hautes franches, se raccordait ainsi d'une r extrémité ; à l'autre de ,1a clairière et se glissait de nouveau dans la forô^ r i: « Nous arrêtonsrnous enfin? demanda. Manoel.

— ;Nx>n, f mille fois non! s'écria Benito, Pas avant d'avoir atteint le bout de }a liane! 7 - , , v

; — Cependant, fit. observer Minha, il serait bientôt temps de songer au retour ! , , , - , ^

— Oh! chère maîtresse, encore! encore ! réppndit

f jLma.. , ;■ ,,, ' -. -:!.,■- .. /1; .; J; ;;; ; J V ^

— Touj ours toujours i .». ajout^ Benito. ; h f ,,, j , -... Et les étourdis de s'enfoncer plus profondément dans, la forêt, qui, plus dégagée alprs^ Içij^ permettait d'avancer, plus, facilement.. : , r-ï

, Ep. outre, le cipo obliquait vers le nord et tendait à revenir vers le fleuve, Il y avait donc mqîns , ^inconvenient à le suivre, puisqu'on sera-Dropjiait de la, rive droite,, rqfil ., serait, aisé de remonter en-

: SUite., wîr. ■' ■■:-,;, .- .--i .-A,i r .., t . , v -, ^,,r; ' r - , r

!; lin, s quart d'heure plus tar^}, au fond ^ ici'un ravin, devant un pe-
tit affluent de l'Amazon, tout le monde

^y^krr&tait; Mais un pont de- lianes j fait do « beju-cos » ^eîiîés 1
entre eux par un lacs de branchages, traversât ce fuisseaii. Le cipo, se
divisant en deux fila- ^mentsjlùi servait de garde-fou et passait ainsi
d'une ^ 'berge à l'autre. .

"" 9I ÈSenitb, toujours en aVant, s'était déjà élançé sur is îè tablier
Vacillant de cette passerelle végétale. Manbeï voulut retenir la jeune
fille.

1 «Restez, 1 restez/ Mirihaî dit-il. Benito ira plus ic lbi"n, si cela' lui
plaît, mais nous l'attendrons ici!

^ Non! Venez^ venez, chère maîtresse, venez!

l °s^é'cnaîjiha. N'ayez pas peur! La liane s'amincit! Nous aurons rai-
son d'elle, et nous découvrirons son !l exwêmitè! » i

Et sans hésiter, la jeune mulâtresse s'aventurait hardimerif arrière
Benito.

* 'v^Gé sont dés enfants! répondît' M inhâ. Venez, * 9 ffi!3ïï* enfer'
Mànoelî 11 faut bien les suivre i »

Et les voilà tous ' franchissant le pont, qui se Dâlân^ait àû-dëssus du
ravin comme une escarpo- " iélté^et s'èiifonçant de nouveau sous le
dôme des arbres. -■-').■■■■■!■■■■■■■■■.

mislish'avaiént pâ^ marché depuis dix minutes,

ensuivant l'interminable cipo dans la direction du

;t ^iSeuvyillué'ious s'arrfe&iéht*, èt, : cette fois* nôri sans

, « Est-ce que nous sommes enfin au bout de cette liane? demanda la
jeune fille. '

— Non, répondit Benito, mais nous ferons bien de n'avancer qu'avec prudence ! Voyez ! . é ;»

Et Benito montrait le cipo qui, perdu dans les branches d'un: haut ficus, était agité par de vio- ; lentes secousses. K

« Qui donc produit cela? demanda ManôL

— Peut-être quelque animal, dont il convient de n'approcher qu'avec circonspection I » • M

Et Béni f o, armant son fusil, -, fit signe de le laisser' ! aller, et se porta à dix pas en avant. ^ ^

Manoel, les deux jeunes filles et le noirnétaieht restés immobiles à la même place.

Soudain, un cri fut poussé par Benito^ et on put ! ' le voir s'élancer vers un arbre. Tous se précipitèrentdeçe.côté. ., ■ ■■■: . 'ar-n/; -^ -

Spectacle inattendu et peu fait pour récréer les :

Un homme, pendu par le cou, se débattait au bout de cette liane, souple comme une corde, à laquelle il avait fait un-nœud coulant^ et les secoussesvenaient des soubresauts qui l'agitaient encore dans les dernières convulsions de l'agonies r> ! fT I

Mais Benito s'était jeté sur le malheureux, et d'un coup de son couteau de chasse ilava 1 ' t tranché le ci jk>.

,(Le pendu glissa sur le .sol. Manoel se pencha sur lui afin de lui donner des soins et le rappeler à la vie, s'il n'était pas trop tard.

« Le pauvre homme ! murmurait Minha. -T- Monsieur Manoel, monsieur Manoel. s'écria Lina, il respire encore! Son cœur bat! Il faut le sauver!

— C'est ma foi vrai, répondit Manoel, mais je crjéMsqu^l était temps d'arriver! »

Le pendu était un homme d'une trentaine d'années, un jeune homme, assez mal vêtu, très amaigri, et qui paraissait avoir beaucoup souffert.

À ses pieds étaient une gourde vide, jetée à terre, et un bilboquet en bois de palmier, auquel la boule, faite d'une tête de tortue, se rattachait par une fibre, Ti

« Se pendre, se pendre, répétait Lina, et jeune en pleure | Qu'est-ce qui a pu le pousser à cela ! »

Mais les soins de Manoel ne tardèrent pas à ramener à la vie ; vielle pauvre diable, qui ouvrit les yeux et poussa, un ■.■.■. < hum ! » vigoureux, si inattendu, que Lina > ; ejfi , ayéey répondit à son cri par un autre.

< fj i Qm v êtes-vous ? mon ami, lui demanda Benito.

— Un ex-pendu, à ce que je vois !

^ ij fais, votre nom ? . ^ .

— attendez ; un peu que je me rappelle, dit-il en

se passant la main sur le front : " À h i j j e : i i i e n W m e Frago pour vous servir, si j'en suis ; encore capâb Te ^ pour vous coiffer, vous raser / vous aèddninitldêrtvui 1 vant toutes les règles de mon art ! Je suis uhtiarbier, ou, pour s mieux dire il plus désespéré des Figaro ! : : . — Et comment avez-vous mi songer ? .. -- Eh J que , voulez vous, mon brave monsieur i répondit en souriant Frago ^ Un mbeitt de ' tléses- Doir, que j'aurais bien regretté, si les regret g ' & 5 rit de Tautre monde ! Mais huit cents lieues de pays a : r encor rt at - ' nae , in A Ttatannp. a Ia > î > oone.

évidem

" ■ " ^ ^ '[■ > : - ! ; ■ : . r ;) ! .. ; . vii ' n M J . il - v ; . : i < \ j ± J ; : * j UV ^ i

i, Ce ^ rago avait, en somme, une bonne et agréable figure. A mesure qu'Hise' remettait j on voyait cfiie son caractère devait être gai. C'était un dêtisbarbiers nomades qui courent les rives du Haut-Amazone, allant

de village en village! m métfeïit'les ressources de leur métier au service des nègres, négresses, Indiens, Indiennes, qui les apprécient fort.

Mais le pauvre Figaro, bien abandonné, bien misérable, n'ayant pas mangé depuis quarante heures, égaré dans cette iorêt, avait un instant perdu la tête.. , et on sait le reste.

« Mon ami, lui dit Benito, vous allez revenir avec nous à la fazenda d'Iquitos.

^ r;tTn , Comment donc, mais avec plaisir! répondit JErggpsq. Vous m'avez dépendu, je vous appartiens! IJ^laïlaU ,pas me dépendre !

^rwHein! chère maîtresse, avons-nous bien fait de coij^uer; notre promenade 1 dit Lina.

— Je le crois bien I répondit la jeune fille. , w7T r .N'importe, dit Benito/ je n'aurais jamais cru nue nous finirions par trouver un homme au bout

- — Et surtout un barbier dans rembarras, en train de" se pendre ! » répondit Fragoso.

.. hr< Le pauvre /diable, redevenu alerte, fut mis au courant de ce qui s'était passé. 11 remercia chaudement Lina de la bonne idée qu'elle avait eue

.,fie suivre cette liane, eitous reprirent le chemin de laiàze^aa/où^ragoso lut accueilli de manière à , n'avoir plus ni l'envie ni le besoin de recommencer f .sa triste besogne!

ii!i

a '-in rïfti'î

asTjrjji y.ï, r ;i; , s;:.f i

uu; .?!.-! ?.m- j ' m: v

'3y^fi-"I;fj;-y;Vl S >■♦j';'?.:

ICO LA JANGADA.

Le demi-mille carré de forêt était abattu. Aux charpentiers revenait maintenant le soin de disposer sous forme de radeau les arbres plusieurs fois séculaires Qui gisaient sûr la grève

Facile besogne, en vérité! Sous la direction de Jbam Garrâl, les Indiens attachés à la fazenda allaient déployer leur adresse, qui est incomparable. Qu'il s'agisse de bâtisse ou de construction maritime, ces indigènes sont, sans contredit* d'étonnants ouvriers, lis n'ont qu'une hache et une scie, ils opèrent sur des bois tellement durs que le tranchant de leur outil s'y ébrèche, et pourtant, troncs qu'il ofeut équarrir; poutrelles à dégager de ces énormes stîpés, planchés et madriers à débiter sans l'aide d'une scierie mécanique, tout cela s'accomplit aisément

LA JANGADA. IOJ

sous leur main adroite, patiente, douée d'une prodigieuse habileté naturelle.

Les cadavres d'arbres n'avaient pas été tout d'abord lancés dans le lit de l'Amazone. Joam Garni 1 avait l'habitude de procéder autrement. Aussi, tout cet amas de troncs avait-il été symétriquement rangé sur une large grève plate, qu'il avait fait encore surbaïsser, au confluent du Nanay et du grand fleuve. C'était là que la jangada allait être construite; c'était là que l'Amazone se chargerait de la mettre à flot, lorsque le moment serait venu de la conduire à destination.

t Un mot explicatif sur la disposition géographique de cet immense cours d'eau, qui est unique entre tous, et à propos d'un singulier phénomène, que les riverains avaient pu constater de visu,

- Les deux fleuves, qui sont peut-être plus étendus que la grande artère brésilienne, le Nil et le MissourirMississi pi, coulent, l'un du sud au nord sur le continent africain, l'autre du nord au sud à travers l'Amérique septentrionale. Ils traversent donc des territoires très variés en

latitude, et conséquemment ils ; sont soumis à des climats très différents.

,*k'Aniazone f au contraire, est compris tout enf.iier, aw^oinside-puisse le point pu il oblique franchement &;l'est sur la frontière de l'Equateur et du Pérou,

conditions cïimatêriques dans toute l'étendue de :

ruyri. ?>;.<

son parcours.

De là, deux saisons distinctes, pendant lesquelles les pluies tombent avec un écart de six mois. Au,* nord du Brésil, c'est 1 eh septembre que se produit, la période pluvieuse. Au sud, au contraire Ç.est,, en 'mars. B'oû cette conséquence que les affluents de droite ef lés affluents de gauche ne voient grossir leurs eaux qu'à une demi-année d'intervalle. Il résulte ,

donc de cette alternance que le niveau de l'Amazone.

..,-,: . tfv ..-i*-. y-- ,:-:;, ,--; M -« ..-v ..-■.■- ' i;: .V'i-> iiif n Miln

après avoir atteint son maximum d'élévation, en juin, décroît successivement jusqu'en octobre.

C'est "ce que Jôam Garral savait par expérience. . et c'est de ce phénomène qu'il entendait profiter pour la misé à l'eau de la jangada, après l'avoir commodément construite sur la rive du fleuve. En

.ihî'.i'.V "-.j 'm^

effet, au-dessoûs et au-dessus dû niveau moyen de l' Amazone, le maximum peut monter jusqu'à quarante pieds, et le minimum descendre jusqu'à, trente; Un tel écart donnait donc au fazender toute facilité pour agir.

L'édredouillage fut commencée sans retard. Sur la vaste grève les troncs vinrent prendre place par rang de grosseur, sans paner de leur degré de flot-

:[j,"ii iif">\:" "/l'iU '-; " : ':.' ' ; . ' ' ;!(' ■ :!>" » f':...â " " ■' ■ , ' ■ ':', >"i\ : '\
yiiiil

LA JANGIDA. I 09

tabiii(ë. dont il fallait tenir compte. En effet, parmi ces 1 bois lourds et durs, il s'en trouvait dont la densité spécifique égale, à peu de chose près, la densité de Peau.

^foûte cette première assise ne devait pas être faite de troncs juxtaposés. Un petit intervalle avait été laissé entre eux, et ils furent reliés par des poutrelles traversières qui assuraient la solidité del'enseiibré. t)es câbles de « piaçaba » les rattachaient l'un '.% l'autre, et avec autant de solidité qu'un câble de chanvre. Cette matière, qui est faite des rami-cuies a"un certain palmier, très abondant sur les rives du fleuve, est universellement employée dans le pays. Le piaçaba flotte, résiste à l'immersion, se fabrique a bon marché» toutes raisons qui en ont fait un article pVécieux, entré déjà dans le commerce du vieux monde.

Sûr ce double rang de troncs et de poutrelles vinrent se placer les madriers et les planches qui devaient former '3 parquet de la jangada, surélevé de trente pouces au-dessus de la flottaison. 11 y en avait là pour une somme considérable, et on l'admettra sans peine, si l'on tient compte de ce que ce train de bols mesurait mille pieds de long sur soixante dé large, soit une superficie de soixante mille pieds carrés. En réalité, c'était une foret tout 1. 7

itÔ LA'JÀNGADA.

entière qtii allait se livrer/ au courant de l'Amazone* Gestravaux de construction s'étaient plus spécial, lement accomplis sous Ja; direction de JoaniiiGarra;. Màisv lorsqu'ils furent terminés r la(ûestionjderamé-

nagement, mise à l'ordre du jour j fuit somniise< à ïa discussion de tous, à laquelle on convkimême

co brave* Fragoso. -v -:'■...■ a :■•>?■'■ :: « ■ » m î :-

: Un mot seulement pour -dire quelle était i devenu© ^nouvelle situation j à, la fazendaf. ! « n r ^omir/b « Bu jour où il avait' été recueilli par ^hospitalière famille, le barbier n^avait^ jamais été si iheuretixi Joam Gamdki avait offert de le conduire au Paa?a\$ vers lequel il ée dirigeait ! lorsque cette liane s l'avait saisi par ■; le cou, disaib-JL et. arrêté i net 1 ;» iEragôsb avait accepté, 4 remercié de tout son cœur, et, depuis lors, par reconnaissance, il cherchait à se Cendré utile de mille > façons. ; G- était, d'aHléursy <uix garçon très intelligent, :ce qu'on, pouvait /appeler! mr, « \i\mii tier dès i deiix mains » ,i o'est-àfdire qu'il i était apte à/tout^aire et atout faire ^bien. Aussi gai;que;Lina> I ôujotirs chantant^ iféçond en i reparties j oyeuses * ; i l n^avait?pasHardé^à être aimé deitous^mjd b r >mw\\ - ifMais c'était! envers la jeune, mulâtresse jqii'iL-, prér tendait avoir contracté t la ;plus%rôsse;dptteib !:

« Une fameuse idée que vous avez eue/ made> moisèlle Lina^ répétait-il sans cesse j de jc-uen àf la

«MbmïeiéohduCtrice! » Ah h vraiment, c'est un joli jGÀy&jcn u|uev certainement, on ne trouve pas toujours un pauvre diable de barbier au; bou t ! a. kn'C'est i lei hasard, monsieur Fragoso, répondait Limuen riant, et je vous assure que vous ne me deveZ'rien! <■ ■ •>

— Comment! rien, mais je vous dois? la vie. et j«i demande k la prolonger pendant une centaine d'années encore, pour que ma reconnaissance dure plùieilëngtenlpsîJVôyez-vous, ce n'était pas ma vocatrôadeie pendre! Si j'ai essayé de le faire, c'était par^ïieessité ! Mais, tout bien examiné, j'aimais iiaieux cela que de mourir de faim et de servir, avant d'êtemort ;tout à fait, de pâture à des bêtes ! Aussi cet-ti©! liane,' c'est * un lien entre nous, et vous aurez bdaa*dire../. s» : e-i? - •

* n - l fca conversation; en général, se continuait sur' un fenbplai-
santv àîi (fond, Fragoso était très reconnaissant &LŸVjéune mulâtresse
d'avoir eu l'initiative de son sauvetage; et Lina n'était point insensible
aux témoignages de ce, brave garçon, très ouvert, très franc, de bonne
mine, tout comme elle.; Leur amitié neKjaissait [pas .? d'amener
quelques plaisàrī ts « Ah ī Ōh ! » de lu jiarť de Sen'Ho, de la vieille Gy-
bèle et de hifenj'd'au:tres^:7j; c ^-^ -.^\\> .-;■' &\\ Bôncyppur en revenir
à; la jangada, après discus-

|*I T 2 ÉÂ^J^NŪADÂ.

ig&fiptf fût'teîdé'qa^ éoiī ' instflťlià tioīī ^ séHâi t âU^ii

complète et aussi confortable que possibleVpfôfêq&e fc s >voyâ^<iê-
vaft dūrêV ptiMGťfrs^ itľbiôľ 1 lia » fitiīiīľe Garrăľcom^ ^

] Bēhi^Wméiē\\^\\m leurs séfviteurâ, %i>elē°^t Lmâ^qui deVaiēnt^
oc&ipeī* une !h&Blť&títťťfâ\$*te f A ce ^ÉiPmdndē 11 allait' ajoute*
"quītranľie īfidfēnīī, quarante' ■ noirs * -Fragbso [ēī le pilote * ftűqueī (
Yér^H ^di^ēelk f dirēétfôhMé î*jartpdâv' °- ']ľfi? M * afif) ; j Wp&ori-
hēTâuWnô^ ^ ^pouY ľe'serVīe^dù'bbrd/ Ihv^īietīľ^atīssâit'^b riâvī-
ga'er i 'à , u milieu j détournante du fleuve; d ěnīre ěēs'cěkâīnēs d'īles et
d'īľots' tp l'ēnēoirībftľt. Sī'īe couidnimel'A^ ^

primait pas la direction. De là, ces cent°ēďft&Hfe teàs j īīē*fēàsâirēs
â là mah^ctVīē M tenpēs^afes, dē^inēc^Wain^

distance des deux rives. J

° } TôiitOTboraVW

ciē maître* -W T\$řřfitē fi dĲ i la ^àngâďk/EU^ImFamfettâ\$# de l
māniēM &ľťēmr 'cl^'c^âmľi^s^uhb

īoam 1 icaftM- ^y «îetoīft^u^fiifi^â^ntféi^

Cybèle, ^i&'tēWB mītr : ěssēs^ ^nī f ěrBēīeM r a

LA^ANGAp^ . T I 3

ipaj\$, .ifliM^nc/, serait: #as-la nqpins confortablement

^IJI^tftte^bilatipnpviacipaïe fut -soigneusement fai te s
^fpl^eSf;imJ>^iquQes, J>ïen imprégnées de résine i]^ouiïlaH|e ; ç^
«qui ^ievail' Jqs rendre imperméables e t ^arftifQmeritjétanches!! Des
^fenêtres latérales et dos f f#njêfiïes fl ^-;faQad.e5)Ké9lairajent 'gaie-
ment. Sur le j^ ^y^ n^iSî^yraiMla porte .d'entrée, donnant accès dans la
salle commune^ f Un.e légère, vérapda^qui en jffiQ\fy\$aifa^])fiyt\e,
^antérieiire .contpe. l'action ; ci i- ,j}ec^e^u çaypns ; isolah|es ^repo-
sait sur de syejt^s ^a^bo^s* -, . J,ç ; j touj ; é|ai t peint d'une fraîche
couf }p\\$? ^^cre, M qui réverbérait la chaleur 'au Jieu de J^bsp
r^e^ej, ,asçu rai t à r l< in ^térijeur, une température

jg^Bl 8 »^^ fJ? gros, oeuvre >>; comme pn dit, eut ^^l^véi §ur^s
ïpfans f de Joani Çarr,a], , }l\ nîia, jn leiv vint. . ii . l i i :] , :l _.. /r: . i .. :f
.; . îi ; fi

no\$J?8 r ë> 4it-Tpne, ; m,aintenant que nous, sommes, clos -^rfiïï u
^ ^IPF .tes ^o4ris, : tu* nous permettras d'ar- ?MW £\$Mn\$? l WW?
■ ■&\$*\$ fantaisie. Le dehors t'appartient, mais le dedans est à nous.
Ma ni èrp et

iF^fflftfflryÇ^}^?^ 8 ^?^ 8 ^^?^^ 1 ? si notre, maison

iPW^^f?W^^ ue fe^>Si pas quitjté Iquitqs ! ^ , /

TI

ÉÂ: ' JÀtfÔADÂ.

'bh'soïïftaïït de ce triste sourire qui 1 lui revenait quèl L

fï's-;" .;i i ,iï ' li ' ,;i: '

- M -^ Ce sera charmant î •" '■ ■" '■ l '- [: ' i: -' i - iv

' ^ Je m'en rapporte a ton bon goft-ti mai chêne élléi- J ■'■'■'» - i;
^ - ■ ; ; < ; : ' - ' ^vV^ - j ^ifi

' ^i- Et cela ! noû's j! ffera ! honneur, père! répondit Miriïia 1 . il le fi-
nît pb^è^béaU^j-s^qtae nous allons ■ traversa, ce £àys tfui'eât le-
nôlre, et dans-lequel^u 'Va^rètftre âprèsnarit données d'absence!
^nuhb 91

- ^ ;otiH ! Mihy^ou^ ^

J tih ! ^eW J comme 1s inoi|s revenions^ d-efciUs*'itfMfci#K.il

volbritairel' Fais j donc de ton-mieux^m^ mte4^;#-

' 'prouve d'a^aridë toufc ce que -.1>u<jforaSiLi» xurA i>->iq

1 ; k } kk jèutië: fiLléV^ Lina, -auxquelles -devaiflnJhis.c

\ joindre 1 J Vblohf fers> -Manoél • dto-ne * {part,; * J&agofTQ.: de

l'iuiiré/ revenait île ^soin dtonerj il 1 habitations .à Hin-

teneur l %ve'c ii ni peu d'iimagination &U de: sens m\k-

ii'qu'èVïls' devaient arrivera tfair&très ibieni \m chos es.

Au dedans, d'abord^lesiniéubles les plus jblis^fci

fâkèfnW trouvèrent naturellement leur p!aee,,i®ft! en

élevait < tjûiWe 1 pour liés -renvoyer,, après Uapùyée^au

^àra^ ^rî^tieftpéj i^viteû<&&iï<&rt\azonëb: i dMM,

tautëtiil^ ^de mnïbdus^oanapfé&i de i cannes ^ étages

^è a bois J sfeurp^é 1 , f toW> be ^rii .» constitue^ ^aÇ^^"

"bilier d'une babitation 'd^ianisonen trOpibatle^ijjfut

y disposé' avec i gbû i t dans' la ^maison 'flottaeiïP a ;éen-

miit.biëii qu'en dehors de la collaboration dos deux jeunes gens, des mains de femmes présidaient à cet arrangement. Qu'on ne s' imagine pas que la planche : des murs fût restée à nu! Non I les parois disparaissaient sous des tentures du plus agréable tt&peqt>; Seulement ces: tentures, faites de précieuses ; écorces d'arbres, c'étaient des « tuturis », iC|inVse relevaient en gros plis comme le brocart et le damas des plus souples et déplus riches étoffes 1de 3rimeublement moderne. Sur le parquet des ibhanîbres, des peaux de jaguar, remarquablement ~\$\$èè&; d'épaisses fourrures de singe, offraient au pied leurs moelleuses toisons. Quelques légers 'rideaux de cette soie roussâtre, que produit le -&sum^uma^J), pendaient aux fenêtres. Quant aux lits, enveloppes ^ de leurs moustiquaires, oreillers, *ni&tela\$v coussins, ils étaient remplis de cette élastique > et <i fraîche subs tance que donne le ; bombax '\$aris<l&hàut bassin de l'Amazone.

« •> Puis; partout; sur les -étagères, sur. les consoles, '^eoèsîjolis riens, rapportés de Rio r Janeiro ou de vBé&th, d'autanti plus; précieux, pour la Jeune J}}\ç, r '(fUïiIsiïui>venaientl de Manoel. Quoi ,de plus agréable -«atf&jyeûx ^uejces; bibc4ots, dons d'une niain amie, !%iv|lar- lèritî6ans!rienjdiro! r /;i ï (, ; :

1 ïmE« Quelques jours, cet y intérieur fut en tièerejnept

ï |6 LA JANGADA.

y&s&>ikMA

d\$)a fa^a. P* \$m eût^s ^J^d^utre^^^ demeure, sédentaire, ; spus \ quelque, beau,, hququek djarbres, ,au ,bor4 d'un icouifant d |eau rî yi^ve. ,\$çncja\$ p qu'eUe^escendrait entre le^dye^&f ^f^i^Wh eJle ue ((ippaxer^it pasjles ^ite^pittore^ues, <jui ,^ 7 déplaceraient latérale- ment ^.elte.,^,^ .![r(ri r^ iW

En effet, à l'extérieur, les jeunes eens avaient riva- f lise de goût et d'imagination. ", , , ,

La maison était littéralement enfeuillagée du sou-

bassement jusqu'aux dernières arabesques de, la
toiture. C'était un fouillis d'orchidées, debromélias,.
de plantes grimpantes, toutes en fleur, que nourris-
saient des caisses de bonne terre végétale, enfouies
sous des massifs de verdure.. Le tronc d'un .mimosa
.i:-£Uüüfi .iinaoqof'ï &syi(.ru\ ?s*h i m.) — • ou d'un ficus n'eut pas ,,
été habillé d'une parure

plus « tropicalement «.éclatante! Que de capri-
.q y'uifirtny a ttuuu:.) turrîîîiTfnoiivinrr.) ;>o <i>q
sarments enchevêtrés . sur les corbeaux supportant
le bout du faîtage, sur les arçons de la toiture, sur.
le sommier des portes! Il avait suffi de prendre à
' T/noff of ijnp f ;;>?>.* ^oïmfjï rïiifiO'j'W .^Vnsiîir, U -■-■-
pleines mains dans les forêts voisines de la fazenda.

LA JANGADÀ. I *7

Une liane gigantesque reliait entre eux tous ces rmM*^ Amm\i u U
\$M les aïgleV clic 7

.ç«„Miiafiîî ! àtBiîièy 'I<S M faillies V ! eüè ! sebifitr- 1 qà#, n ilk * -
fouïfèit | ^'e'jeiàit a tort W s à travers seS 7 AîftatoëB fôhüicellésy
«tà'W lapait plus rien vâfr'HS l'Ïïâfâalî^ ^ ^ ^ êenikàltl étfê enmtiie éoùs
un énorme buisson-'élt > nëiiK f,, ' ,!J, - , ' !,v,,;i l ""-'-' il 'i" l:

9 &tffâiMB I ttiJli8ifé J et dont W^onttaî^raaîsériènt
Vïixmr^mkàmWê de'^cèdiib àiltti'^ôpdfaoliïifÏïTa ■ fenêtre même
delà jeune mulâtresse. On eût dit'tt'tirî bouquet de fleurs toujours
fraîches que ce long bras lui tendait a travers la persienne.

Eif somme, loût cela était charmant. Si Yaqutta,
sa fille et Lina furent contentes, il est mutile ci y
insister.

« Pour peu que vous le vouliez, dit Benito, nous asiupl/i?) f Giiioii'jT
.oTi'jj oxinjyi *ji-, i:->---- v « :■ > ■: ■ >!.> .}m->! implanterons des
arbres sur lajangaqa .

— "oi! cfes arbres f répondît" Minha.

Pourquoi pas? reprit Manoeï. Transportes avec

.iua .9'ujioj J>J 'ir> K.ms'm; *'H 'iijêl ,^;;m.ï.; if m mou -^

le même parallèle!

D ailleurs, répondit Benito, est-ce que le fleuve

./ibtiiixiA id oh i'jni^ioviîinol rfi)l ^ui;iwms n? ionuhi

a Tj 8 ^/i:.fLA« rANGACArî

ne charrie pas chaque jour des îlots de verdure, arrachés aux berges
des îles et du fleuve ? Ne passent-ils pas avec leurs arbres, leurs bos-
quets, leurs buissons., leurs rochers, leurs prairies, pour aller, à huit
cents lieues d'ici, se perdre dans l'Atlantique? Pourquoi donc notre
jang#da ne se transformeraitelle pas en un jardin flottant?

— Vouslez-vous une forêt, mademoiselle Lina ? dit Fragoso, qui ne
doutait de rien, . t . ^ ^

— Oui! une forêt! s'écria la jeune mulâtresse, une forêt avec ses oi-
seaux, ses singes!...

— Ses serpents, ses jaguars I... répliqua Benito. ,-.
^SesJndieri&fsesitFibu^

?; ^illti^toesesf anthropophages Ij ■> ■■-. \wv\\.\ ma A , v) i-
BMAâs: où alJeztvous âqiigj Frago so2is ? écria Minha, enivoyantsl'a-
lerte barbier: remonter tlajbergé 1 . . ^khřiu

— Chercher la forêt! répfiadifcEragoso/.ii!) .înoùilk ■ ÂytHrdyasA
im bile tmofa* ami, répondit Minha tepisimriaatqManoelim^ offert ma
bouquet et^mfëï cent tente %»M Ilieti tffaH ajôutaitrelleHeamontra-
ritJil'Tabip taHonr enfouie; spu\$île£ ta rs\$î i\\ estë vraisqu 'il ia icaehé
ftotre maison! sians, son bouquet îjdë t fiançailles ! *ml)

ninh'.i'> irtO \i A ?.otv, c^\'iii} oci^Vi îr' n amth oupïïot ar>q

mus iirj .îffo'ftfco 3fk» ,hu% jîh ' . ■ 'i!;"fiôfnA , rftiTfib /.Mij/
'•■^iKii; Uwa^kkh'/jfq hn;l ii f f."| » ,>-; '*Idi>îfti <ul*| 8ob-

LE SOIR DU 5, JUIN. MQ

K .iMU

^OUïitv.n- '■/.'

■Vwvj-a-, ;:-.-, : ■ i. IX

Uu V sîi'î! . I ' : i

OfiiJ t :Jr:<Oï U-l)\

! Ji in. ,u

LE SOIR DU t) JUIN

JsPendanfi que se; construisait la maison de maître, Joam Garral
s'était occupé aussi de l'aménagement desn«leommuns » r qui compre-

naient la cuisine et les offices, dans lesquels les provisions de toutes sortes allaient être emmagasinées. '

a&ufprethiër rang,: il y avait un important 'stock des racines de cet arbrisseau; haut de six à dix pieds, quif.>\$ifotiuit le manioc, dont les habitants des contrées intèr tropicales font leir principale nourriture. Cette racine^ semblable à un long radis noir^ vient par touffes, comme les pommes de terre. Si elle n'est pastoxique dans les régions africaines, il est certain que, dans l'Amérique du Sud, elle contient un suc des plus nuisibles, qu'il faut préalablement chasser

]20 ^ n LX i \$AtfGfAÏ>\ï i

- Jïiar ilajipessiOn^Gè'li , éS«Hàti*t>btéTitri Cil^édUit tes

i açoms même ïsous i&ifdrmej aeiapiodà-p sui\fet!lé' 'ëa-

,^rrce;tesiM^hesi< ^ î'»»T obcf-iy h suit n;oq

-rr^lAUBsi* à bord dfe la5iatga^à]<ès;ï^a^i;^ un 1 Vérïtole

I silo deb cette» iUMle ^ôdùëttori, <^iii 3 èttiit Mèrjfhê à

ralimenlation générale. . a-moi

? /-Quant^ok ednserves de fi viaftizôl ^äi^feltbiiértout

un trouÿjiBWJ fawktàëià n6mt&' Mi^àntë^MBle

ispécïaley' bàfe à^vâtt^ëHës tfôttsis&iéM totoôt en

: TinélcertainéiquatitM dë*«fe^jdHibÔûs y i? frWuMS »

^d^aysjnqUiï^ont r f'(iîê«éfel]jéttte ^tialit'ëfWa'is bn

^epmpfalti aussi' sur le fii^il >deë Jèuftes 1 g&is^ët'^e

quelques Indiens; bons ehasâelïrSi auxquels lè'^fBièr

he manquerait pas» *** et qui *rte ; ie ! nïân^uèr'aTéilt 1 jiàs

iiorĩ phis *#-;sur -<les< ìlë^bti'darisUééifôreté riveraines

ideĩMmazoneni n nĩ> BèimttwJ] io fefj'iu^«o-iq ^aĩJĩuotĩ

crinsctomatoie quotidienne :^pe^ëftès, rI ^tfëfi aurait , lei droit
dfàppeleréerevisses p « tarhbagùWw -',oi'è 'riiêil- ~\$eur poisson de>
tout5ceibassm['d'un^gô^^3W(jiie

le saumon, auquel on Ta quelquefois compta; m tpiraVruGUs** y
^écajttesĩ frotoj*è3 , ^r&ds^ofmme -dejs «stogeons, qâ£^*oïia^fbHl-
tô a^gâlâiSbià^é^ëfdiént ^jquniinés idonsB^rablêê dsnS'tfdfôltë B'-
rêsf; i <ceândirus ^ > dangereux^ pfari#ë| ! bôn^à'Marigfer

L£>:SOÎR /DU/ 5 JUIN. (- 12 [

goi* JfliF#WHfcS otijQUjippi^spQS^ia.bieSĩimyésufle ibandes m 6 -
r %\$\$\$ ftfa i jpn\$s ^iĩtreiitej .posées ;àov tues grande? ^ fi
9^l^ti^q^ii(ge. ; comptent tpar. millierfl'et entrent pour une si
grande part dansniViltocieitation des f) ^\$g<yies, ^usiies prpduitSfdu
flouve -devaient' figu- \$ ge^^pjuç àrtourig-uf latu^l^ de^ maĩtres et
des serviteurs. , ; i.^\\ ;j ,... 1t -. = ■;■■:■':■

juo)M9#£h &lW8£ feWù; s]ilse pouvait* chasse; e Ij ;pèche I
glja^en^ gtçe f ^ractjqujécs d-ua# façon régulière . : m jj Q jg^^auxifil-
feerses JjpjssQnSj il !y avait: une 'bonne « Ĩ\$M£\$W ^fi^g^Ie^-pays»
pfloduiâaifcde ; meilleur : tiâ ëft^ 1 ?^ ft v> 9£ #> n^aiehachcraf ^dull-
nut et d u Bas- (,^i|iazf|pe^ liquide agréable, de saveuinacidulée^que
^s^jlle, 3^ t raoine bouillie; de manioe doux ; « beiju » ■ zÈ i
\$lMk%9Kfà\$&^fëfi'W natorialôj'i«(Qhica£» du a^fi^i^i^J^i WQi^lft-
jft hdi©>r?Utiayalĩ ijcîrée des ; fruits bouillis, pressurés et fermentes
du bananiev r/« IguaiT^FM^H^k^4^^i^^' avec «la double» amande
jjjifog MMHJfli&rtëQtâffis: »*:une > vraie taMe&e d& cho- -fiũjftt jĩ-
pur-I#:.qGUl8ur» que- l'on -réduit ent fihepouðrë,
^9t)^^ir4^i9nftép[4':eauv.4onne: un breuvage;excel-

■o rn SbS^Bfr^ftj 1 - P^titouk <U; y-a*dajas çes<contréesiune »^^ t
^ (yJftiV^^ fon^l qui se. ĩfarçe .duosuevdes pâl- ♦ çfcigçg

<via^sftiS(!Vi|j ^fdantlk&(Brésiliênsj|apfpréoicht fy\$\ 1]\$£çf}J (,Mf>pi\$)\qm r âussijs^ni trouvai t4il) guhord

İ22 /:: EA'JANGADAv

un ; 11091 br e respectable de frasqu es \ qui seraient t ^dep; ; san? dpu te, reiv a ^ivant. au Para. ^ >; ,^1 i s ,D^en outre,; le, -cellier, spécial delajangada fai-4 sait honneur à Benito, qui iim était constitué ' l'o»dpnnafceuren chef. Quelques centaines; de bouteilles de Xérès, de Sétubal, de Porto, rappelaient des- inoms chersiaux premiers conquérants dcirAniériqiïiedUj \$uçl> J)epluSj le jeune sommelier avait enca- vés ce r-> taines dames-jeannes* remplies de cetie^cellent tafia; > qiii est uneea^de-vie de sucre* unpeu plus accentuée augoût quele beiju na- jlipnaLi i^ , !m 'b<iu;* vQuaiife.autabao, ce n'était point cette plante igros.^ sière 1 do^t se contentent le plus . habituellement lés I indigènes du bassin de M Amazone. Il venait en droite li.gne (; fie YUla r BeIla da Imperatri2; c'est-à-dire 1 de .t

la. -contrée oii se [récolte le tabac le plus estimé de î toute T Amé- rique centrale. r ; n; n p.

- Ainsi était, donc, disposée à Carrière de lajangada 1 *ba|)it#tipn , prin cipale i Etyeci ses ^annexes > > v cuisme, > ! offices, celliers,; le tpüt, formant; une parfe réseryée à la famille Garral et à leurs servi teups personnels^ j

, Afers lapartie centrale 1 en abord, avaient ét&çonsM ■ tmitf , les^aflaquenients destinés jauilpgememtides; ■

1. La frasque portugaise contient 1 environ 2' litres. K 7AV ' mî 2,s ^contenance 4e la damçrçanne. varie fle 15 ; à ;25 rifles.

LE SOIR I>U 5 JUIN. İ

iii<ii«ns et des noirs. Ce personnel devait se trouver là dans les mêmes 1 conditions qu'à la ftizenda d'iquitm\ et de manière à pouvoir toujours manœuvrer sousia direction du pilote.

s >Mais; pour loger tout ce personnel, il fallait un certain nombre d'habitations, qui allaient donner à la jahgada l'aspect d'un petit village en dérive. Et, en vérité; 41 allait être plus bâti et plus habité que bien des^hameaux du Haut-Amazone, y^uxIndiens,; Joam Garral avait réservé de véritables carbets, sortes de cahutes sans parois, dont'lc toit de < feuillage était supporté par de légers baliveaux. LfaStf circulait librement: à travers ces constructions ouvertes et balançait les hamacs suspendus à TinténéurvLà ces indigènes, parmi lesquels on comptait trois i ou quatre familles au complet avec femmes et enfants, seraient logés comme ils le sont à terre. ;;Leswojrs\ eux, avaient retrouvé sur le train flottant leurs ajoupas habituels; Ils différaient des carbotsen cekju'ilr étaient hermétiquement fermés sur leurs quatre faces, dont une seule donnait accès à l'intérieur de-la case 4 . Les Indiens, accoutumés à vivre au grand air^ièn^lefine^mértéVn'àûràient pu s'habituera cette sorte d'emprisonnement de Tajoupa, qui convenait mieux à ia^Yie çles noirs., , Erifih, sur l'avant/ s'élevaient de véritables docks

]24fi.î.^ji^ÇAP^ncw :-ï,i

portât à» -^ ^P^^fn^g^JftP^i^^

tarifa jd&W\$\$8 ^ \$}\\$l SAfc ^^RMfPi^^P^MffiKoo mée dans la case d'un nayi^ T)Si . m / | ^ ^ni^^i» BW i

bUxxA* *<*** à y f u^^jftan^ .Ml^f aWSiÂW

zoiiep^dewénl Oftptop[h»te^<^>^toâ v ^Sfi flétiv^iaHt Ms9Sa<*igè%MT0? Wi« e Hî^â\$fc & j

tottfcfrtywttiracë- au JBr4sil js^f ^ '^ite^É?^

contre les Mb^uifesⁱbaUafcs â& pjanfe[^] Jjp[^]B[^]fttg

car[^]èstferértepsm^{^^}

detKfttf prééis^u 3eonîpiiiM#tot,]çe|t[^]

le sont bu : 5J JUIN. 12\$

défMfi[^]utaive Wfàcïè'dàm tès [^]tovMcesdti *Phià J rëui-èïfë r [^]tb-Mér[^]t-ôn[^] [^] le timbre des Indiens et des noirs embarqués eût été limité se U - !emM4 ! WifrÂxîgèkit îa- nïàtfteu%e de îa jatrgadal N'j[^]Mi-PiFp[^] îrëïi <Teh èrtimèner' un jolus yrand nomHfeî[^]eh[^]f ëvï[^]ron'd'u-hé[^]ttatJUé possible[^] des tribus riveraines de l'Àmazonë?- i1 ' ' j !

ti[^]uf été intifrle[^] cdà 1 ' indigènes -de V Amérique ce[^]raW[^]s[^]nt[^]obtâ re[^]outèis ËMës[^]mps sont bieW[^]naWges' \$ù 'Il fallait[^] i sèriëüsèitiënt î se)pt'Ômunir co[^]re[^]eÏïfs[^]pe's[^]ioYïi fcëtf inolië-nîs tes rive£ apparu tieimWà J o[^]

seSSnt retirée devant la Civilisation qui se propage pë&t[^]eu"ie 1 lbn'£ dù s fleuve et de ses< affluents. Des,nè[^]rëls' -déserteurs; des-échappés 1 <des coloniésspénir

ou[^]MaYr&nee? seraient 'seuls àpcraindrei[^]aisi ces i fu#tWi iie"è [ôrit[^]it'èn petit nombre; ilsin'errent que,,? prf[^]oupl[^]isàèsv travers les'-forêtsoute savanes* n et z if 'jaTTgad[^]eMt'eh Mesure' de' repousser touitej atta[^]àë f, dë l'ï iA pàrt'dé ces coureurs de bois i w n

°ÈS& [^]fëfn^{^^}-deWtiâbreux postes sur l'Àrtfasone;[^] dé[^] vlnWj mfm&gêâï des Mi&ibns en grandaiombre . > i Ce n'est plus un désert que traverse l'immense cours

jour. De cette sorte de danger il n?yi avait donc pas :

-1:2:6 LA JAWGADA.

ji îtenir :GOñjpte. Aucune agression .n'était à prévoir, r ivPouvoir achever de décrire la jangada, il ne reste plus à\ parler que de deux ou trois constructions de natoe M[^]différente* qui achevaient? de lui donner un

très pittoresque aspect* • ; ; i ■- ' < . ■ ! * ; - i - : iwl m * jAll'avants'élavait la casedu pilote. On dit à l'ayant, et non à l'arrière où se trouve <habii uetlement l&place du timonier. En 'eflet^dans 1 ces conditions^ dé navigation, il n'y avait pas à faire usage d'un l goùvèenail> >De longs iravi-roî&in' auraient» eu^âticutne tacfSon sur .un Xīmīx \ de ; cette i (longueur 4 • quand 1 hiēniei ils euMent été - man'oéuvi J és par? cent bras >^jgb;^euxv C'était ; lat o ifal emenfc v^au - moyen ? d e ? ton gués figaffés pu d'arcs- boutants, m appuyés sur le fonjd du lit; efu'on inaintenait là jangada. dans le courant 9 ou; qu'on; re* dressait sa» direction, dorsqu -elle s'en ^écartait; Par ieo nioyen, eliepouvait s'approclier > d'une ; >fci>eîtèur de l'autre ^ qtfaftdJ 11 s'agissait de fairei fôaMe; pourflun inotifiQqeleonqite.i'BîôisrOuqîJiatite ubas^depXîpîi|o u &ues avec? leur- èréeménti étaient à bord? et p'ermet* ta ient tdej eom riiunaqner ifaci lement avecr le s 1 ^berges i iLSeorôleidù npèote>< se ^bornait ddnç ïteeçonnaîMe^ tes prisses, duflauv e^es d éviâti on& du ipwu fiant?; les\$eni,o;uiS qsx% convenait d'éviter^ les ansea ^ îerj^esi-qtfi 'prén sen t ai en t u n! > mouillage ! fasvOîiâtfl e j et, poui? .,- Çfy tf a 1 ?& saiplacetétait'ef devait être à l'a^antb m oh ^/:]

LE SOIR DU 5 JUIN

* 'Hî 1^ pilote était le directeur matériel de cette arriiniense machine — ne peut-on j ustement employer cette expression ? -^ un autre personnage en allait ié&tele directeur spirituel ; c'était le padre Passanha, qui desservait la Mission d'Iquitos.

;hi{ym- famille aussi religieuse que la famille Joam Ckfa?â Savait dû saisir avec empressement cette occa - sion» d'emmener avec elle un vieux prêtre qu'elle wiévait ■■-■■ ■■;-;■■;■;■.

iioto.padre Passanha, âgé alors de soixante-dix ans, -étaitiinihomme de bien, tout empreint de la ferveur évanigélique, un être charitable et bon, cl, au milieu dâices contrées où les représentants de la religion ne

idonnent ^ pas toujours l'exemple des vertus, il apparaissait comme le type accompli de ces grands missionnaires, qui ont tant fait pour la civilisation au milieu des régions les ; plus sauvages du monde / ^ Depuis cinquante ans > le padre Passanha vivait à Iquitos; dans la Mission dont il était le chef. Il était aimé de tous ^ot méritait de Vêtre.- La famille Garral t'a^it en grande estime. C'était lui qui avait marié la fille l#d& ferm-i erfMagaUi aës et 1 e j eune comm i s reçu ei 111 a^i^^en f dâi (I lavait vu naître i leurs = enfantis y il le;? nVâitibiipitiâés, instruits, et il espérait bien leur donner '* r^ri/^èiiWMss^ la bénédiction 'nuptiale; ^ - L'âge du padre Passanha' ne lui permettait 'plus

I2S "" " IX JÀKOÀDÀ

t?s i .v.v)\. r "in >nua

d'exercer, son laborieux ministère. L heure de la.re-

ûtûiMeiti l { o-wpajju JniiJfji.jrîiii'il .y.) -nia noiJiiJjdml traite avait sonné pour lui. Il venait d être remplacé

oeiiûo siva/ici bê 'i^jjûwj v.i'; ,?niq_ uon ,sj>a Jiuvfî n

à Iquitos par un missionnaire plus jeune , et il se

^ r „ . ,BoHupf b

disposait à retourner au Para pour y finir ses jours

dans.un,ae r ces couvents qui sont réservés aux vieux serviteurs, de Dieu . /A . , „ ?

2rfDiiJîTi3dUO T, ?> HuoJîi.o soi irj'iqs'D , 'iu jjavaiuog *ji que de descendre le fleuve avec cette famille au; ^ , 'iwyinS ému Jifivnoq oa clpa .ou?o m sp

pfait rtunma la sifinnft? On le lui avait DrODOSe.ll

couple, Minha et Manoë. . . . ' ..,

iGîfQ .rviiioo s; .nou Oijnh" ;jip L juhij; tfiúiú , 'foijànf Mais, si le padre Passanha,, pendant le cours au

.♦iJi3 .bfiiip .nrwju no li/nfiiJ juifiol, Jio'4 -iv\ n'lj[> voyage, devait s'asseoir, à la table de la famille, Jqam

-ifcrT a iriohuiu* Ju;./i; [U ^jyr.nœys f/ju simili q «. M Garral avait voulu lui faire construire une habitation

eifjtiffif 'iiovi; r im,>, .iJiífUM n «ioçi ail anif/t.) aso Q3U1I.) à part, et Dieu sait avec quel soin Yaquita et sa plie

s étaient ingénérées IHgprendre confortable ! Lertes,

nos JĪJĪJd'ii — .Opj/CiA r>p 'J33uQ|f;^'|lt9fliJi.li JUfil il ,

le .bon vieux prêtre n'avait jamais ete aussi, bien loge

"ivup âjjpà'iol mjp- z/jfym sicnni Jîiîvov v a ■ — .mon dans son. modeste, presbytère. , , '

sjtjgo j'y ph ^u| ub, iViU- r fij'rfiJ otun.'w ya?.<JTiov esiîp Toutefois, le presbytère ne pouvait suffire, au padre,

~.r/r,ii -j(i if «iJv „■',»,*' t ■-> îtty\ f>i*&yuiili i j un. ^ : tou« « Pas-sanha. il lui fallait aussi la chapelle.

La chapelle avait donc, .été édiflée au centre même;

*tooo .otfiî jii;siîi! h 'i^unfii h /uwjjpîi ôi-ior» on de la jangada, et un petit clocher la surmontait. ,

Elle était bien étroite, sans doute, et n'eût pu côn-

tenir tout le personnel,du bord ; mais elle était riche-

;ri .jfmîl^ n! no tn'i;,L?ii((I J::'. 'UOf S'îiJî>i>.jĵlfi ^;mp)f} Of^n ment ornée, et, si (Joam Garral retrouvait sa propre

■'f^ .sru.un ...vj! JniM>JK>G .lu /hsvno e ; >7.»hH .uDiUiyyîn

LE SOIR DU 5 JUIN. (2Q

habitation sur, ce train. flottant, le pacire Passanna n'avait pas. non plus, à. y regrette* sa pauvre église d'Iquitos. .

Tel était donc ce merveilleux appareil, qui allait descendre tout le cours de l'Amazone. Il était là, surjet grève, attendant que le fleuve vînt lui même le soulever/ Or, d'après les calculs et observations de la crue, cela ne pouvait plus tarder.

Tout est prêt à la date du 5 juin.

Le pilote, arrive de la veille, était un homme de cinquante ans, très entendu aux choses de son métier, mais aimant quelque peu à boire. Quoi qu'il en soit, Joam Garral en faisait grand cas, et, a plusieurs reprises, il avait employé à conduire des trains de bois à Belem, sans avoir jamais

'Jl'Û fi?, jft f; jii.fpii.(/jii..^ i--i;<p ■)-; /i; !; i;,-. t; ;iU],-.,■, >],,,

eu à se repentir.

(«ûiXO^ ! Oi<Jfti'Iolfin V 'ViJMfVi ,U i. --,r;M .; ; i ; rr i: ! . i M.^ ,;

. Il faut d'ailleurs ajouter qu'Wraujo, — c'était son nom, — n'y voyait jamais mieux que lorsque quel-

')"< />.'!.'■ '-'!.'! .:■ ■.'>' OjM

ques verres de ce rude tafia, tiré du jus de la canne à sucre, lui égjaissent la vue. Aussi ne naviguait-il point sans une certaine dame-jeanne emplie de cette liqueur, à laquelle il faisait une cour assidue

-ÂOO Ĩ.H Jlj> fi !; î /JlUVk^lf^: .^Iji.'i.l'^lO'd U; ,^ .:;.,;

La crue du fleuve s'était manifestée sensiblement

V?X!on -i(rJoof.Hf ^i<fi.i :jj'io<i i.ijb,i'>iii'i ir .-if*fj :j! ion! -uè': déjà depuis plusieurs jours. D instant en instant, le

niveau du fleuve s'élevait, et. pendant les quarante-

huithéqres §m précédèrent fie i maxiniumy ^s r eaux seigonflèrent
suffisamment pour couvrir; la grève fdê; la fazenda,! mais- pas encore
assez pour soulever letraïnde bois; " ; . J -?•■; ■■':. i;--:..': ! .>,-•-. :-:*. l
i il ;■

Bien que le mouvement fût assuré, -qu'il; n'y- eût pas* d'erreur pos-
sible sûr la hauteur icfue laucrue devait atteindre au-dessus de l'étiage^
Kheurë psychologique tie serait; ^pas; sans donnerOuekgue émotion à
tous les intéressées^ En effet^que,' par wne, éause inexplicable^ le-
seauxide rAnhazone^neis^lerf vassent pas assefc pour déterminer la
flottaison de la jatigada,- et tout cet énorme travail! eût été à refaire^
>&tais^ comme la décroissance de la; crue, se serait rapidement pro-
noncée, il aurait sfalluide longs mois pour ' se iretroUver dans ? des
conditions identiques; -■■■■■'- . : -:^n. v \. \ -..u^ini-: --jh ïaùhu}

r Donc^le ^juiny vers :1e soirylési futurs rpâssâgers de la jangada
étaient réunis surum<îplateauYj*pï dominait la grève? d'tinë Centaine
denpièdspettthis attendaient l'heure avec un- sorte d'anxiétéi qbien

Compréhensible. ^- ■ : "" -■-' o'nrH.ï p:n- *v;,'f

'La se» trouvaient YaqUita, sa fiile,^ Mâïioel^aMe^/ lé père^Pas-
sanha; BenitOj Diiia; Fràgoso] %b quelques-uns des serviteurs
indiews^ouit^irside la

faz^ndn. ^ ■• ■^■n-^^^Yj m •.,;>■ -y., i^'l

! Fbagasonë pouvait tenir eu place; il âllaitf il Ve-

LE SOIR DU 5 JUIN. I 3l

naltp il descendait la berge, il remontait au plateau* it 'notait des
points de repère et poussait des hurrahs, M*squ& Feu gôrçfléfr venait
de les atteindre.

« Il flottera, il flottera, s'écria-il, le train qui doit nous emporter à Bélem ! Il flottera* quand toutes les cataractes du ciel devraient s'ouvrir pour gonfler l'iniazone t »

Il n'y avait que lui, ; était sur le radeau avec le pilote et une nombreuse équipe. A lui appartenait de prendre toutes les mesures nécessaires au moment de l'opération. La jangada, d'ailleurs, était bien amarrée à la rive avec de solides câbles, et elle ne pouvait être entraînée par le courant, quand elle viendrait à flotter.

Il y avait toute une tribu de cent cinquante à deux cents Indiens des environs d'Iquitos, sans compter la population du village, était venue assister à cet intéressant spectacle.

On regardait, et il se faisait un silence presque complet dans cette foule impressionnée.

Vers cinq heures du soir, l'eau avait atteint un niveau supérieur à celui de la veille, — plus d'un fief de grève ■ disparaissait, déjà tout entière* sous la nappe liquide,-

Un certain frémissement se propagea à travers les ajûs de l'énorme charpente, mais il s'en fallait

II LA JANGADA.

encore de quelques pouces qu'elle ne fût entièrement soulevée et détachée du fond.

Pendant une heure, ces frémissements s'accrurent. Les madriers craquaient de toutes parts. Un travail se faisait, qui arrachait peu à peu les troncs de leur lit de sable. ^

Vers six heures et demie, des cris de joie éclatèrent. La jangada flottait enfin, et le courant l'entraînait vers le large, à une vitesse moyenne ; mais, au rappel de ses amarres, elle vint tranquillement se ranger près de la rive, à l'instant où le padre Passanha la frôla.

^oW^ ^ëslinëéSMî^re 4 lis^a^ris^ MW îû â<yiiJOfi xis A jîhivjsû ni
k àaî^ ^n lup .îi<m* uo mîhnî

.r.'vyyiîîîî&ri ■ to* Auo) ')\n'f^o.fî tâbi.^m^ fîJ A\iUun i)b
jAnultilnd aoa 'i:»ioqq.<; sfjl oh i-ii'èUj, <JuJq îûi'îOé ii --
,uo !.u\îihay r;?. -ib noiHHoaaq. .îij';no"jq l'iuo/ufo te — -
-TtitJStîtit-Bft-ab ,o*îib /.uaitu 'îiJOq
.•fjîirri/. alolicf f > ^ .uno? j i i>:t*> îii'.îit>q ob inomom aJ
,/Kj;îjp'yi ob .!:>;■ >/>i !:■ , -;îi;'o;M û 'jsocq ■>* iiJtf
•îijîîî it'îi'jy-inb -^ t >. ■;*!! £*j rfojj'^noï a'-rwl ob sàumi
. ^nrjruîîM) ul'> /«jiJfi'îàqo'I -.îifilîîi)/

~ ÊTlQUITOS A PEVAS.

-ma^îî'c ^inMu^aaimo'îl ^v.-mm-')! 1 '■;>!*'■ ;
'fl'j' J£;£. îfiO-i f:J - f 3 .i^îî 1 .' î!:: i.î'î ■■ = !)!;>'. .:'--!, ■ .: -^" ,
D'IQUITOS, A PEVAS

.ieqqin m; ,rf.i/;cn : o/e^-h nu n-ss^it ■*'; -:-■■■ .:■'■■'■■ -•
*1o^fffi : l o3 JifVf.n'Jili;.rp!f;:-i Wi: ' ^ ? '> >■ i !■■ ■■■■'■ "■'■'
■'■'

ni ailmiîj'-.} ir-bfu\ VjI.j.v; ;;...a-îw ; ; "■.- : ■■■"■: l)r \\$ r ^ ndç-
main;; 6 juin,, ,Joam ; .Carrai et les siens

faisaient? leurs t adieux, à rintendant et au. personne)

indien ou noir, qui restait à la fazenda. A six heures

du matin, la jangada recevait tous ses passagers,

— il serait plus juste de les appeler ses habitants,

— et chacun prenait possession de sa cabine ou, pour mieux dire, de sa maison;

Le moment de partir était venu. Le pilote Araujo alla se placer à l'avant, et les gens de l'équipe, armés de leurs longues gaffes, se tinrent à leur poste de manœuvre.

Joam Garral, aidé de Benito et de Manoel, surveillait l'opération du démarrage.

Au commandement du pilote, les câbles furent ; largués., .les gaffes s'appuyèrent sur la berge pour

134 L A JANGADA,- ,

déborder la jangada, : le courant ne tarda ; pas i:à/ lé saisir, et, longeant la rive gauchie^du:, fleuve^ nellfel laissa sur.la drpite les îles Iquitos et.Parianta, !'

Le voyage était .cqinmencé. Où > (finum.t-iL? Kw Para,, à Bélem, à ; huit çeuts lieies de cesiïfetit village péruvien, si rien, ne ; jiTiodîfiait l'itinéraire; adopté ! Comment finirait : il % C'était le secret! de-

l'avenir. ■■: >. .. *, , . . . :: -, ■ r,,,:- i ^ l \ ,; «,,:■.>(;(•; fM::; 1 ' De -.ïffj / :-'!

^e te^ps était ^agnifique^n jppLVmpamperol»

tempérait l'ardeur du soleil Çfétait)\m de ;oes:Yjejnts: de, juj\$ jst ; de, jui((et, ; qui tiennent qde: la fCorctHIèré-/ à f quelques centaines de> lieues de Mk après avoir; gljssé \$ la surface de l'immense iplftlpe de Sacra* mento, ,Si 1^ janga^la eût été .poupvue tde mâtsetf de voiles^ elle eût ressenti leSjefetSjde, labrij\$ey:etisa v vitesse* sç. ffiL accélqrçe ; ; ma£ç fi £vftçj >le^t jsinuo&ités idui i fle^ye j , ,ses ; i?ru\$ques tournants ^ q uh s eussen|t obligeai prendre, toutes les, allures, i\-. fallait renoncer aux: bėjî£Ç|ees. p^un pareil mpteur^f ; ; i; n-] > ->^ a , f

Dans un bassin aussi plat, que celui de l'Ama? zon^j quiu'es^ à vrai, dire,, qu'une ; plajne ^ans fin, la.dpclivijt^u, lit du ; /fleuy^j^e ; fp(euto^trê queapeii iï açcus^^, .^ussi a-t-pn, } <^çul&que so en^^abatirigà y i à la fro^Uèrèbrés^enrie^fet^la souree deice pand > coeurs .jtj'eau, ^^iflÇeren^^ide \$iye#u ne dépasseras ' un décimètre parlieue. J\ n'est^pne > ipas Cautère:

d'iQÛitos a pevas. 1 3 5

ftâviaki au toôhdë ddht l'inclinaison soit aussi faibiëmen t= pfbnb-neë. -

Il suit'deità^ûe la; rapidité du courant de l'A ma zohe, c én eau moyenne, né doit pas être estimée à plus dé 1 deux lieues par vingt-quatre heures, et, quelquefois^cett<iï estime est moindre encore à l'époque des sécheresses: Cependant, dans îa période des crues, on l'avue se relever jusqu'à trenteetquarante kilomètres, v Heureusement, c'était dans ces conditions que laiïjangada -allait naviguer; mais, lourde à se déplacer^ elle ine pouvait avoir la Vitesse du courant quïse déga-geait plus vite qu'elle. Aussi, en tenant compté dés retards occasionnés par les coudes du (IjeuvÇ ! lesmonibreUses îles qui demandaient à être tournée^ lès hauts-fond s qu'il fallait éviter, les heures de^ halte c(ui se-raient nécessairement perdues, lorsque là nuit trop sombre île permet-trait pas dense diriger sûrement, ne devait-on pas estimer a plus de vingt-cinq kilomètres par Vingt-quatre heures^le chemin parcouru.

lia surface des eaux du fleuve est loin d'être parfaitement libre jd'âilleursv Arbres encore verts, débrisiide VégétaEtiony îlofis d'herbes, constamment aifrach^s des rives/ forment toute une flottille d'épaves, que le courant entraîne, et qui sont autant d'obstacles à une rapide navigation

??6 ^y&JWiiW*

avec son tapis de graminées roussâtres, rôts\$§ pajrcje

aux verdoyantes^{^^}.fie^{^l^i^n^^h} i- in \ n j^{^tf.}^^a.^{^a^e}, te\$a.\$#
à J£endr& IeJl^{^u} .courant eptroj^{^^Qm^reu^} ^tp;ttpr^{^sqii^s} ir jle^{^l}y
4ppt

mémoire en puisant à la danje^{^eanne^} <m,an\$fu>\$a

très h^{^m^KM^imM} ^jrtfe[^] »

^rdrç[^]

(leptfaque, çft^{^^u} p\$\$ 4ft^{^j^.}^h^h^^ifN[^] li^{^au}.ayeQ un^{^mQ^ye-}
ment^{^oinaîtiqug}; £ej\$^{rêtatt} curieux à voir. t m [^]\ ^ nft «[, j^{^b}

^^fâ?[^] s»» eLde

du déjeuner * \U)o(uMU\nrAi

tA ft^{^li88} x !i^{^^} ; ^^ftvWW> qfcàMistaW ils. se

plus agréal^{^^j^i^}-KQ^{^ger^}inrioq i;I sï> [™]tf

D 'nJÔf f #S ' A PfeVAS . r 3 7

Goa^{^ji^n^teôti^cïiër} eïifahÉ, rebondi* le piiVlrc Pas- M&m
C^{^ât^VéÉtàèiétf^iïi} voyager J avec(>ut sou

birnb Et 'éaii^{^^}aucutië j fatigue! ajouta 1 Manoel. On ferait ainsi des
Bèrttaf ries de milles ! ; i : " "" - îiouiXiis'siV dit 1 'Mirilia; v6ùs f 'iïë ;;
vons récent irez ' pas ^a^on^ J i)ffé visage Idrï nôtre 'compagnie!' : Né
vous i5 sëtïiMe-1^{^iï} u pys Vftfé hotië 1 sommes embarqués sur une île,
et que l'île, détachée du lit du flëtivë, avec ^pra^{rfeV^} à

«°4-i-SAft«étotfr;», répéta le padre fcissànlia. nïomTOtfeil^{^ifl/^a^},
c^{^esiïious} >fùl T avons laite ^^o^^ro^riés'mîtiïifs, 1 ëñë rio^{^iïe} Appar-
tient; et je la JjtfKK^{*fe}): à toiiïesl^{^s'aër}Ahiaïône! J'ai bien le droit
d'en être fière !

*>&-fc> Oui] nia ètère 'filië[^] répondit lé pâ cl fà ! Pas- \$&£!>£,< et
"j\$ t 'absous dé' loti senfirtiëni de fierté ! f WllIëür3^{^e} ! Wirïë- permet-
trais pas dé te gronder devant Manoel !

' : >-'*& Maté^/'atr ëo^rair^rré^ la

iWm^më^É fait^prëridré -àMâhoéV à] me ^roncier
«pffe#jj^'tennfirëryi IPësi beaucoup tfb^ iMuigéht ptfti^ttAi^ié
^ëhnë/tfûiia^iërf sësMe^uts. ' ^nx^Alefr^m^ëhërëMthha] dit Mnôël,
jetais profiter de la perinis'sion^pbur vbus ; râ|ipëlerV., ' ■

I 38 IÄ JANGADA.

— Quoi donc? , ;r .

r— Que vous avez été très assidue à la bibliothèque de la iazenda, et que vous m'aviez promis dé me rendre très savant en tout ce qui concerne votre Haut-Amazone. Nous ne le connaissons '(juc trëb imparfaitement au Para, et voici plusieürë îles que la jangada dépasse, sans* que vous songiez' à m'en dire le. nom ! ; , , ■r- ^ Et qui le pourrait ?s*éc-riajja jeune fille.

— Quilqui le pourrait? répéta IJenito après elle. Qui pourrait retenir les centaines de noms en idiôtne « tupi » dont sont affublées, toutes ces îles? C'est à ne pas s'y reconnaître! Les Américains, eux, 'l&nt plus pratiques pour les Iles de leur Mississipi, 'ils les numérotent...

— Gomme ils numérotent les avenues et les rues •de leurs villes,!, répondit Manoel. Franchement, je

. n'aime pas beaucoup ce système numérique ! Cela nexlitrienà rimagination, l'île soixante-o;uatré; ; rile soixante-cinq, pas plus que la sixième rùè r de la troisième .avenue! N'êtes- vous pas de mon avis, chère, flmba? ; if.'-/ — ifiui^iJiia^o^ quoi qu'en puisse perisèr !j mon frère, répondit la jeune fille. Mais, biëü'èjjië nous n'en connaissons; pas les noms, lès îles dé' notre

grand fleuve sont vraiment belles! Voyez-les se dé-

d'iquitos a pevas. i 39

velopper sous l'ombrage de ces gigantesques palmyers avec leurs
feuilles retombantes! Et cette ceinture de roseaux qui les entoure, au
milieu desquelles une étroite pirogue pourrait à peine se frayer

passage! Et ces mangliers, dont les racines fantasques viennent s'arc-
bouter sur les rives comme les pattes de quelques monstrueux crabes!
Oui, ces îles sont belles, mais, si belles qu'elles soient, elles ne peuvent
se déplacer ainsi que le fait la nôtre! — Ma petite ilinhá est un peu
enthousiaste aujourd'hui! fit observer le padre Passanha. — Ah!
padre, s'écria la jeune fille, je suis si heureuse de sentir tout le monde
heureux autour de moi; de moi!

En ce moment, on entendit la voix de Yaquita qui, comme j'appelai Minha
à l'intérieur de l'habitation. — La jeune fille s'en alla, courant et sou-
riant. « Vous aurez là, Manóel, une aimable compagne! — dit le
padre Passanha au jeune homme. C'est toute la joie de la famille
qui va s'enfuir avec vous, mon ami,

— Brave petite sœur! dit Benito. Nous la regretterions bien, et
le padre a raison! Au fait, si tu ne le fais pas maintenant!... il
est encore temps! Elle n'y restera pas!

— Elle, dit-elle; Elle y restera, Benito, répondit Manóel.

Fjo La. já! —

*3AtUi*il iMi i>-iJnfJOvni ^vin;*nffb! ^"mpkmi'i iru.;/'>b reUm-
ratous! »

Cette première journée se passa comme d'habitude.

à 38ff i feâSfrâPWii& ŸWiîfWiSéHè' Wfôie' lJ éfc am

ia confortable iazen^î^yi/ 1 ^ n:b ^-'^^ rendant ces vingt-quatre
Heures, les embouchures

.AUX' "îi'ro J'fj- 'Viiiî iib .Oi'iii^ -fcî f ""M' H fait -Ofihff'Xt^

des nos Bacaïi, Choéliio, Pucalppa, sur la gauciie du fleuve, celles des'rîos Itmicari. Tahiti, Bfôyoç) Tuyuca et lès îles de ce nom, sur la droite, Furent

dé^sflef&n^M

mi p* taMi&r touffe; wié^wTM-

deau glissa paisiblement à ltmtlâ ^Wn^tlmJ; lie lendemain, 7 juin, la janarada longea tes bere

if

ei ies aeux ou trois uDas a demi échouées sur ses

rives"" "■" l " t 'î ,: ' 1 ff"!""- 1 ' » 'XIO W.;; liiil-Va \t) ,MTi

lenaant 'toute la durée du 7 juin, la jangada

D IQU.ÏTOS. A PEVAS. 14!

wron in "r n Wī re . ! a riv P gauche du. fleuve, passant devant quelques tributaires inconnus sans importât, Un instant, r elle risqua.de s'accrocher à ht |Î°/^Ç ! a niont de l'île 'Sinicuro; mais le pilote, bien

se» maintint dans le fil du courant.

, Dans la soirée, on arriva le long d'une île plus ^endue H aDpelée île Napo, du nom du fleuve qui, ^,cat endroit, s'enfonce vers le nord-nord-ouest,

M'S"?* '\$\$:?? ^ e ^l? au ^ X c ffi\$, *?e: .,1'Apazone par une^ ^ embouchure .large ? de huit cents mètres environ, apr,ès avoir arrosé des territoires d'Indiens Cotos de la tribu des Orejones.

~ r) .£e (ut dans la matinée du 7 juin que la jangada se^ouva par le travers de la petite île Mango, qui SWJSe.le.Napo à. se diviser en deux bras avant de tomber .dans l'Amazonie.

o^IfÉiSSi 11 ^ 3 P- 1 ^ lard ^ un voyageur français, ?\$f}\$%9\$&\ a l
la f l ^ connaître la couleur des eaux wfê%.?\$y?\$h ^'^ com P are juste-
ment à cette ?^nof/^?^ in ^ e ' sp ^? ial ? aî '9P al ° vorte - En même 1?
ioÿP s î JM??^ ^Çtjper quelques-unes des mesures

!"\$^ ^m r em ^u 7

u ^ r du ,Napo était sensiblement élargie par la crue, et c'était avec
une certaine rapidité que son WV|f f sorti des pentes orientales du Co-
topaxi. venait

se mélanger en bouillonnant au cours jaunâtre de l'Amazone.

Quelques Indiens erraient à l'embouchure de ce cours i d'eau. Ils
avaient le corps robuste, la taille élevée, la chevelure flottante, ^ja fa-
rine transpercée, d'une baguette de palmier, le lobe de l'oreille allongé
jusqu'à l'épaule par le poids de lourdes rondelles de Do ^ précieux.
Quelques femmes les aecompar ? na !ent Aucun d'eux ne ^manifesta
^intention <de venir à bord. ..."

: P n : Prétend que ces indigènes pourraient bien-être antîlro JP,?I)
^ ^p es î ni ^is cela se dit de tant cje tribus riveraines du fleuve que, si le
fait était vrai, on, aurai i t i , de cef3 habitudes de. cannibalisme des,té-
moi-T gnages qui manquent encore aujourd'hui. 7 '

Quelques heures plus tard, le village de #eU,a-, Vi r%'^ ssif ? sui, ,,
une r Jve un peu basse., , mocitr'a ses bouquets de beaux arbres, <pi do-
minaient ,o;îieiq|es cases couvertes de caille, sur lesquelles ^s, bana-
niers de moyenne hauteur baissaient retomber Igjurs

iai F? K fw!J cs comme les eaux d'une yasque trop pleine.

î 1 U1S > , le ? P»pte, afin de suivre un meilleur courant qui devait
Técaçter des berges, dirigea le train vers la rive droije du fleuve, dont il
ne s'était pas encore ' ' approché, La manœuvre ne s'opéra pas sans' cev-

ïäiriës difficultés, qui furent' heureusement vaincues après un certain nombre d'accolades prodiguées à la' dâmè-jeànnèl

•^Cela permit d'apercevoir, en passant, quelquesûnèsilè ces nombreuses lagunes aux eaux noires, qui* sbht semées le long du cours de l'Amazone, ét i; ïï*brit souvent aucune communication avec le flMvèï L'une d'elles, qui porte le nom de lagune 3*orànV iétait d'assez médiocre étendue , ' et recevait les eaux par tin large pertuis. Au milieu au lit se dess'iriaïènt plusieurs îles et deux ou trois îlots, ctirièusement groupés, et, sur la rive opposée, fiehitH signala remplacement de cet ancien Oran, dont on ne voyait plus que d'incertains vestiges. Pendant deux jours, selon les exigences du couràhi;/ia jangàfla' alla tantôt sur la rive droite, tantôt siïr' là 1 'fivè ! gaùclie, sans que sa charpente subît le

"ifès* passagers étaient déjà faits à cette nouvelle exisïéucéV Joariï Garral^ laissant à son fils le soin dètbuï ce qui constituait le côté commercial de l'expédition, se tenait «le plus souvent dans sa cMh^reVmëm^Bt'èt emVànt. De ce qu'il écrivait ainsi; Srinie'disfàlt^Men'. 'païmèmè à Yaquita, et ce*pélfttuTt cela prenait déjà l'importance d'un véritable mèmbréJ : " :: !! 5 :

Benito, lui, Fœjl à tout, causait avec le pilote et relevait la direction. Yaquita, sa fille, Manoel formaient presque toujours un groupe à part, soit qu'ils s'entretenissent de projets d'avenir, soit qu'ils se promenassent comme ils l'eussent fait dans le parc de la fazenda. C'était véritablement la même existence. Il n'était pas jusqu'à Benito, qui ne trouvât encore l'occasion de se livrer au plaisir de la chasse, Si les forêts d'Iquitos lui manquaient avec leurs fauves, leurs agoutis, leurs pécaris, leurs cabiais, les oiseaux volaient par bandes sur les rives, et ne craignaient même pas de venir se poser sur la jangada. Lorsqu'ils pouvaient figurer avantageusement sur la table, en qualité de gibier. Benito les tirait, et, cette fois, sa sœur ne cherchait pas à s'y opposer, puisque c'était dans l'intérêt de tous; mais s'il s'agissait de ces hérons gris ou jaunes, de ces ibis roses ou blancs, qui hantent les berges, on les épargnait par amitié pour Ainha. Une seule espèce de grèbe, bien qu'elle ne fût point comestible, ne trou-

vait pas grâce aux yeux du jeune négociant : c'était ce « caiarara » , aussi habile à plonger qu'à nager ou voler, oiseau au cri, désagréable, mais dont le duvet a un grand prix sur les divers marchés du bassin de l'Amazone,

Enfin j après avoir dépassé le village \$Omaguas

D IQUITOS A PEVAS. I4D

et l'embouchure del'Ambiacu, la jangada arriva à Pevas, lé soir du U juin, et elle s'amarra à la rive.

Comme il restait encore quelques heures avant la nuit, Benito débarqua, emmenant avec lui le toujours prêt Fragoso, et les deux chasseurs allèrent battre les fourrés aux environs de la petite bourgade. Un agouti et un cabiai, sans parler d'une douzaine de perdrix, vinrent enrichir l'office à la suite de cette heureuse excursion.

A Pevas, où l'on compte une population de deux cent soixante habitants, Benito aurait peut-être pu faire quelques échanges avec les frères lais de la Mission, qui sont en même temps négociants en gros ; mais ceux-ci venaient d'expédier récemment des ballots de salsepareille et un certain nombre d'arobes de caoutchouc vers le Bas-Amazone, et leur magasin était vide.

La jangada repartit donc au lever du jour, et s'engagea dans ce petit archipel que forment les îles Iatio et Cochiquinas, après avoir laissé sur la droite le village de ce nom. Diverses embouchures dé minces affluents, innomés, furent relevées sur la droite du fleuve, à travers les intervalles qui séparent les îles .

Quelques indigènes à tête rasée, tatoués aux joues 1 9

et au front, portant, aux ailes du nez et au-dessous de la lèvre inférieure, des rondelles de métal, parurent un instant sur les rives. Ils

étaient armés de flèches et de sarbacanes, mais ils n'en firent point usage et n'essayèrent même pas d'entrer en communication avec la jangada.

DE PEVAS A LA FRONTIERE

Pendant les quelques jours qui suivirent, la navigation ne présenta aucun incident. Les nuits étaient si belles que le long train de bois se laissa aller au courant, sans même faire halte. Les deux rives pittoresques du fleuve semblaient se déplacer latéralement, comme ces panoramas de théâtre qui se déroulent d'une coulisse à l'autre. Par une sorte d'illusion d'optique, à laquelle se faisaient inconsciemment les yeux, il semblait que la jangada fût immobile entre les deux mouvants bas-côtés.

Benito ne put donc aller chasser sur les berges, puisqu'on ne fit aucune halte; mais le gibier fut très avantageusement remplacé par les produits de la pêche.

En effet, on prit une grande variété de poissons

excellents, des « paños », des « surubis », des « gamitanas » d'une chair exquise, et certaines de ces larges raies, appelées « duridaris », roses au ventre, noires au dos, qui sont armées de dards très venimeux. On recueillit aussi, par milliers, de ces « candirus », sortes de petits silures, dont quelques-uns sont microscopiques, et qui ont bientôt fait une pelote des mollets du baigneur, imprudemment aventuré dans leurs parages.

Les riches eaux de l'Amazone étaient aussi fréquentées par bien d'autres animaux aquatiques, qui escortaient la jangada sur les fleuves, pendant des heures entières.

C'étaient de gigantesques « pira-rucus », longs de dix à douze pieds, cuirassés de larges écailles à bordure écarlate, mais dont la chair n'est

vraiment appréciée que des indigènes. Aussi ne cherchait-on pas à s'en emparer, pas plus que des gracieux dauphins, qui venaient s'ébattre par centaines, frapper de leur queue les poutrelles du train de bois, se jouer à l'avant, à l'arrière, animant les eaux du fleuve de reflets colorés et de jets d'eau que la lumière réfractée changeait en autant d'arcs-en-ciel.

Le 16 juin, la jangada, après avoir heureusement paré certains hauts-fonds en s'approchant des berges arriva près de la grande île de San-Pablo, et, le len-

DE PEVAS A LA FRONTIERE

domaine soir, elle s'arrêtait au village de Moromoros, qui est situé sur la rive gauche de l'Amazone. Vingt-quatre heures après, dépassant les embouchures de l'Atacoari et du Cocha, puis le « furo », ou canal, qui communique avec le lac de Cabello-Cocha, sur la rive droite, elle faisait escale à la hauteur de la Mission de Cocha.

C'était là le pays des Indiens Marahuas, aux longs cheveux flottants, dont la bouche s'ouvre au milieu d'une sorte d'éventail d'épines de palmiers, longues de six pouces, ce qui leur donne une figure féline, et cela, — suivant l'observation de Paul Marcoy, — dans l'intention de ressembler au tigre, dont ils admirent par-dessus tout l'audace, la force et la ruse. Quelques femmes vinrent avec ces Marahuas en fumant des cigares, dont elles tenaient le bout allumé entre leurs dents. Tous, ainsi que le roi des forêts amazoniennes, allaient à peu près nus.

La Mission de Cocha était alors dirigée par un moine franciscain, qui voulut rendre visite au padre Passanha.

Joam Garral fit très bon accueil à ce religieux, et il lui offrit même de s'asseoir à la table de la famille.

Précisément il y avait ce jour-là un dîner, qui faisait honneur à la cuisinière indienne.

Bouillon traditionnel aux herbes aromatiques, pâté,

150 LA JANGADA.

destiné le pkts souvent à remplacer le pain au Brésil, qui se compose de farine de manioc bien imprégnée de jus de viande et d'un coulis de tomates, volaille au riz nageant dans une sauce piquante faite de vinaigre et de « malagueta », plat d'herbages pimentés, gâteau froid saupoudré de cannelle, c'était là de quoi tenter un pauvre moine, réduit au maigre ordinaire de la paroisse. On insista donc pour le retenir. Yaquita et sa fille firent tout ce qu'elles purent à ce propos. Mais le franciscain devait, le soir même, rendre visite à un Indien qui était malade à Cocha, Il remercia donc l'hospitalière famille et partit, non sans emporter quelques présents, qui devaient être bien reçus des néophytes de la Mission.

Pendant deux jours, le pilote Araujo eut fort à faire. Le lit du fleuve s'élargissait peu à peu; mais les îles y étaient plus nombreuses, et le courant, gêné par ces obstacles, s'accroissait aussi. Il fallut prendre de grandes précautions pour passer entre les Iles Caballo-Cocha, Tarapote, Cacao, faire des haltes fréquentes, et, plusieurs fois, on fut obligé de dégager la jangada, qui menaçait de s'engraver. Tout le monde mettait alors la main à la manœuvre; et ce fut dans ces conjonctions assez difficiles que, le 20 juin au soir, on eut connaissance de Nuestra- Senora-de-Loreto.

DE PEVAS A LA FRONTIERE. I 5 I

Loreto est la dernière ville péruvienne qui se trouve située sur la rive gauche du fleuve, avant d'arriver à la frontière du Brésil. Ce n'est guère

plus qu'un simple village, composé d'une vingtaine de maisons, groupées sur une berge légèrement accidentée, dont

les tumescences sont faites de terre d'ocre et d'aigle.

C'est en 1770 que cette Mission fut fondée par des missionnaires jésuites. Les Indiens Ticumas, qui habitent ces territoires au nord du fleuve, sont des indigènes à peau rougeâtre, aux cheveux épais, zébrés de dessins à la face comme la laque d'une table chinoise; ils sont simplement habillés, hommes et femmes, de bandelettes de coton qui leur serrent la poitrine et les reins. On n'en compte pas plus de deux cents, maintenant, sur les bords de l'Atacoari, reste infime d'une nation qui fut autrefois puissante sous la main de grands chefs.

A Loreto vivaient aussi quelques soldats péruviens, et deux ou trois négociants portugais, qui font le commerce des cotonnades, du poisson salé et de la salsepareille.

Benito débarqua, afin d'acheter, s'il était possible, quelques ballots de cette smilacée, qui est toujours fort demandée sur les marchés de l'Amazone. Joam Garra, toujours très occupé d'un travail qui absor-

bait tous ses instants, ne mit pas pied à terre. Yaquita et sa fille restèrent également à bord de la jangada avec Manoel.

C'est que les moustiques de Loreto ont une réputation bien, faite pour écarter les visiteurs, qui ne veulent »pas laisser quelque peu de leur sang à ces redoutables diptères.

Justement Manoel venait de dire quelques mots de ces Insectes, et ce n'était pas pour donner envie de braver leurs piqûres. ;

« On prétend, ajouta-t-il, que les neuf espèces, qui infestent les rives de l'Amazone, se sont donné rendez-vous au village de Loreto. Je veux le croire, sans vouloir le constater. Là, chère Minha, vous auriez le choix entre le moustique gris, le velu, à patte blanche, le nain, le sonneur de

fanfares, le petit fifre, l'urtiquis, "l'arlequin, le grand nègre, le roux des bois, ou plutôt, tous vous choisiraient pour cible et vous reviendriez ici méconnaissable! Je pense, en vérité, que ces acharnés diptères gardent mieux la frontière brésilienne que ces pauvres diables de soldats, hâves et maigres, que nous apercevons sur laberge'

■■■.— Mais si tout sert dans la nature, demanda la jeune fille, à quoi servent les moustiques?

ttt A faire le bonheur des entomologistes, répondit

DE PEVAS A LA FRONTIERE. I

Manoel, et je serais très embarrassé pour vous donner une meilleure explication ! »

Ce que disait Manoel des moustiques de Loreto n'était que trop vrai. Il s'ensuit donc que, ses achats terminés, lorsque Benito revint à bord, il avait la figure et les mains tatouées d'un millier de points rouges, sans parler des chiques, qui, malgré le cuir des chaussures, s'étaient introduites sous ses orteils. ; - « Partons, partons à l'instant même! s'écria BenitOj ou ces maudites légions d'insectes vont nous envahir, et la jangada deviendra absolument inhabitable!

, ~ Et. nous les importerions au Para, répondit Manoel, qui en a déjà trop pour sa propre consommation. »

^ Donc, pour ne pas passer la nuit sur ces rives, la jangada, détachée des berges, reprit le fil du cou-

■ 'A partir de Loreto, l'Amazone s'inclinait un peu vers le sud-est, entre les îles Arava, Guyari, Ĩrucûtea. La jangada glissait alors sur les eaux noires du Gajaru,' mêlées aux eaux blanches de l'Amazone. Après avoir dépassé cet affluent de la rive gauche, pendant la soirée du 23 juin, elle dérivait paisiblement le long de la grande île de Jahuma.

*'Le coucher du soleil sur un horizon pur de toutes

brumes annonçait une de ces belles nuits des tropiques que ne peuvent connaître les zones tempérées. Une légère brise rafraîchissait l'atmosphère. La lune allait bientôt se lever sur le fond constellé du ciel, et remplacer, pendant quelques heures, le crépuscule absent de ces basses latitudes. Mais, dans cette période obscure encore, les étoiles brillaient avec une pureté incomparable. L'immense plaine du bassin semblait se prolonger à l'infini, comme une mer, et, à l'extrémité de cet axe, qui mesure plus de deux cent mille milliards de lieues, apparaissaient, au nord, l'unique diamant de l'étoile polaire au sud, les quatre brillants de la Croix du Sud. Les arbres de la rive gauche et de nie Jahuma, à demi estompés, se détachaient en découpures noires. On ne pouvait plus les reconnaître qu'à leur indécise silhouette, ces troncs ou plutôt ces fuis de colonnes des copahus, qui s'épanouissaient en ombrelles, ces groupes de « sandis » dont on peut extraire un lait épais et sucré qui, dit-on, donne J'ivresse du vin, ces « vignaticos » hauts de quatre-vingts pieds, dont la cime tremblotait au passage des légers courants d'air. « Quel beau sermon que ces forêts de l'Amazonie 1 » a-t-on pu justement dire. Oui ! et Ton pourrait ajouter : « Quel hymne superbe que ces nuits des tropiques ! »

DE PEVAS A LA FRONTIERE. 155

Lesoiseaux donnaient leurs dernières notes du soir; « bentivis », qui suspendent leurs nids aux roseaux des rives; « niambus », sorte de perdrix, dont le chant se compose des quatre notes de l'accord parfait et que répétaient des imitateurs de la gent volatile; « kamichis », à la mélodie si plaintive ; martins-pêcheurs, dont le cri répond, comme un signal, aux derniers cris de leurs congénères; « canindés », au clairon sonore, et aras rouges, qui reployaient leurs ailes dans le feuillage des « jaquetibas », dont la nuit venait d'éteindre les splendides couleurs.

Sur la jangada, tout le personnel était à son poste, dans l'attitude du repos. Seul, le pilote, debout à Pavant, laissait voir sa haute stature, à

peine dessinée dans les premières ombres. La, bordée de quart, sa longue gaffe sur l'épaule, rappelait un campement de cavaliers tartares. Le pavillon brésilien pendait au bout de sa hampe, à l'avant du train, et la brise n'avait déjà plus la force d'en soulever l'étamine.

A huit heures, les trois premiers tintements de Y Angélus s'envolèrent du clocher de la petite chapelle. Les trois tintements du deuxième et du troisième verset sonnèrent à leur tour, et la salutation s'acheva dans la série des coups plus précipités de la petite cloche.

¶6 LA JANGADA.

; Cependant, toute la famille, après cette journée de juillet, était restée assise sous la véranda» afin de respirer l'air plus frais du dehors. Chaque soir il en était ainsi; et, tandis que Joanv Garral, toujours silencieux, se contentait d'écouter, les jeunes gens causaient gaiement jusqu'à l'heure du coucher.

« Ah! notre beau fleuve! notre magnifique Amazone! » s'écria la jeune fille, dont l'enthousiasme, pour ce grand cours d'eau américain ne se lassait jamais. '

— Fleuve incomparable, en vérité! répondit Mäïioel, et j'en comprends toutes les sublimes beautés ! Nous le descendons, maintenant, comme Orellanà, comme La Condamine l'ont fait, il y a des siècles, et je ne m'étonne plus qu'ils en*aient rapporté de si merveilleuses descriptions !

—■Un peu fabuleuses! répliqua Benito.

. '— Mon frère, reprit gravement la jeune fille, ne dis pas de mal de notre Amazone! -

-• Ce n'est point en dire du mal, petite sœur, que de rappeler qu'il a ses légendes ! -

■—» Oui, c'est vrai, il en a, et de merveilleuses! répondit Mihha. '■

— Quelles légendes? demanda Manoei. Je dois avouer qu'elles ne sont pas encore arrivées au Para ,

DE PEVAS A LA FRONTIERE. 157

ou du moins, pour mon compte, je ne les confiais pas I

s — Mais alors, que vous apprend-on donc dans les collèges de Bélem? répondit en riant la jeune fille.

— Je commence à m' apercevoir que l'on ne nous y apprend rien! répondit Manoel.

—Quoi! monsieur, reprit Minha avec un sérieux tout à fait plaisant, vous ignorez, entre autres fables, qu'un énorme reptile, nommé le Minhocao, vient quelquefois visiter l'Amazone, et que les eaux du fleuve croissent ou décroissent, suivant que ce serpent s'y plonge ou qu'il en sort, tant il est gigantesque 1

— Mais Tavez-vous vu quelquefois, ce Minhocao phénoménal? demanda Manoel.

— Hélas ! non, répondit Lina.

— Quel dommage ! crut devoir ajouter Fragoso,

— Et la a Mae d'Agua», reprit la jeune fille, C3tte superbe et redoutable femme, dont le regard fascine et entraîne sous les eaux du fleuve les imprudents qui la contemplent?

— Oh! quant à la Mae d'Agua, elle existe ! s'écria la naïve Lina, On dit même qu'elle se promène encore sur les berges, mais qu'elle disparaît, comme une pndine, dès qu'on s'approche d'elle !

— Eh bien. Lina, répondit Benito, la première fois que tu l'apercevas, viens me prévenir. .

— Pour qu'elle vous saisisse et vous emporte au fond du fleuve? Jamais, monsieur Benito!

— C'est qu'elle le croit ! s'écria Minha.

— Il y a bien des gens qui croient au tronc de Manao! dit alors Frago-
so, toujours prêt à intervenir en faveur de Lina.

— Le tronc de Manao? demanda Manoel. Qu'estce donc encore que le
tronc de Manao?

— Monsieur Manoel, répondit Fragoso avec une gravité comique, il
paraît qu'il y a ou plutôt qu'il y avait autrefois un tronc de « turuma »
qui, chaque année, à la même époque, descendait le rio Negro, s'arrêtait
quelques jours à Manao, et s'en allait ainsi au Para, faisant halte à tous
les ports, où les indigènes l'ornaient dévotement de petits pavillons. Ar-
rivé à Bélem , il faisait halte, rebroussait chemin, remontait l'Amazone,
puis le rio Negro, et retournait à la fbrêt d'où il était mystérieusement
parti. Un | jour, on a voulu le tirer à terre, mais le fleuve en courroux
s'est gonflé, et il a fallu renoncer à s'en emparer. Un autre jour, le capi-
taine d'un navire Va harponné et a essayé de le remorquer. Cette fois
encore, le fleuve en colère a rompu les amarres, et le tronc s'est miracu-
leusement échappé !

DE PEVAS A LA FRONTIERE l5û.

— Etqu'est-il devenu? demanda la jeune mulâtresse.

— Il paraît qu'à son dernier voyage, mademoiselle Lina, répondit
Fragoso, au lieu de remonter le rio Negro. il s'est trompé de route, il a
suivi l'Amazone, et on ne Ta plus revu 1

— Oh! si nous pouvions le rencontrer! s'écria Lina.

— Si nous le rencontrons, répondit Benito, nous te mettrons dessus,
Lina; il t'emportera dans sa forêt mystérieuse, et tu passeras, toi aussi, à
l'état de naïade légendaire

— Pourquoi non? répondit la folle jeune fille.

— Voilà bien des légendes, dit alors Manoel, et j'avoue que votre fleuve en est digne. Mais il a aussi des histoires qui les valent bien. J'en sais une, et, si je ne craignais de vous attrister, car elle est véritablement lamentable, je vous la raconterais !

— Oh! racontez, monsieur Manoel. s'écria Lina! J'aime tant les histoires qui font pleurer !

— Tu pleures, toi, Lina! dit Benito.

— Oui, monsieur Benito, mais je pleure en riant !

— Eh bien! raconte-nous cela, Manoel.

— C'est l'histoire d'une Française, dont les malheurs ont illustré ces rives au xvii^e siècle.

— Nous vous écoutons, dit Minha.

IÔO* LA JANGADA.

' r- le commence, dit Manoel. En 1741, lors de l'expédition de deux savants français, Bouguer et La Gondamine, qui furent envoyés pour mesurer un degré terrestre sous l'équateur, on leur adjoignit un astronome fort distingué nommé Godin des Odonais.

a Godin des Odonais partit donc, mais il ne partit pas seul pour le Nouveau Monde : il emmenait avec lui sa jeune femme, ses enfants, son beau-père et son beau-frère

« Tous les voyageurs arrivèrent à Quito en bonne santé. Là commencèrent pour madame des Odonais la série de ses malheurs ; car en quelques mois elle perdit plusieurs de ses enfants.

« Lorsque Godin des Odonais eut achevé son travail , vers la fin de l'année 1759, il dut quitter Quito et partit pour Cayenne. Une fois arrivé dans cette ville, il voulut y faire venir sa famille; mais, la ; guerre, étant déclarée, il fut forcé de, solliciter du gouvernement portugais une autorisation qui laissât,, la route libre à madame des Odonais et aux jsiens.

« Le croirai t-on? Plusieurs années se passèrent sans que cette autorisation pût être accordée.

« En 1765. Godin des Odonais, désespéré de ces, retards, résolut de remonter l'Amazone pour retourner chercher sa femme à Quito; mais, au moment

DE PEVAS A LA FRONTIERE. I 6 I

où il allait partir, une subite maladie l'arrêta, et il ne put mettre son projet à exécution.

« Cependant, les démarches n'avaient pas été inutiles; et madame des Odonais apprit enfin que le roi de Portugal, lui accordant l'autorisation nécessaire, faisait préparer une embarcation, afin qu'elle pût descendre le fleuve et rejoindre son mari. En même temps, une escorte avait ordre de l'attendre dans les Missions du Haut-Amazone.

« Madame des Odonais était une femme d'un grand courage, vous allez bien le voir. Aussi n'hésita-t-elle pas, et, malgré les dangers d'un pareil voyage à travers tout le continent, elle partit.

— C'était son devoir d'épouse, Manoel, dit Yaquita, et j'aurais fait comme elle!

— Madame des Odonais, reprit Manoel, se rendit à Rio-Bamba, au sud de Quito, emmenant son beau-frère/ ses enfants et un médecin français. Il s'agissait d'atteindre les Missions de la frontière brésilienne, où devaient se trouver l'embarcation et l'escorte.

« Le voyage est heureux d'abord; il se fait sur le cours des affluents de l'Amazone 'que l'on descend en canot; Cependant, les difficultés s'accroissent peu à peu avec les dangers et les fatigues, au milieu d'un pays décimé par la petite vérole. Des

quelques guides qui viennent offrir leurs services, ia plupart disparaissent quelques jours après, et l'un d'eux, le dernier qui fût demeuré fidèle aux voyageurs, se noie dans le Bobonasa, en voulant porter secours au médecin français,

« Bientôt le canot, à demi brisé par les roches et les troncs en dérive, est hors d'état de servir. Il faut alors descendre à terre, et là, à la lisière d'une impénétrable forêt, on en est réduit à construire quelques cabanes de feuillage. Le médecin offre d'aller en avant avec un nègre qui n'avait jamais voulu quitter madame des Odonais. Tous deux partent. On les attend plusieurs jours... mais en vain!... Ils ne reviennent plus.

« Cependant les vivres s'épuisent. Les abandonnés essayent inutilement de descendre le Bobonasa sur un radeau. Il leur faut rentrer dans la forêt, et les voilà dans la nécessité de faire la route à pied, au milieu de ces fourrés presque impraticables !

« C'était trop de fatigues pour ces pauvres gens ! ils tombent un à un, malgré les soins de la vaillante Française. Au bout de quelques jours, enfants, parents, serviteurs, tous sont morts 1

— Oh! la malheureuse femme! dit Lina.

— Madame des Odonais est seule maintenant,

DE PEVAS A L4 FRONTIERE

reprit Manoel. Elle se trouve encore à mille lieues de TOcéan qu'il lui faut atteindre! Ce n'est plus la mère qui continue à marcher vers le fleuve!... La mère a perdu ses enfants, elle les a ensevelis de ses propres mains!... C'est la femme qui veut revoir son mari!

« Elle marche nuit et jour, elle retrouve enfin le cours du Bobonasa! Là, elle est recueillie par de généreux Indiens, qui la conduisent aux Missions où l'attendait l'escorte !

a Mais elle y arrivait seule, et derrière elle, les étapes de sa route étaient semées de tombes!

« Madame des Odonais atteignit Loreto, où nous étions il y a quelques jours. De ce village péruvien, elle descendit l'Amazone, comme nous le faisons en ce moment, et enfin elle retrouva son mari, après dix-neuf années de séparation \ t

— Pauvre femme! dit la jeune fille.

— Pauvre mère, surtout! » répondit Yaquita.

En ce moment, le pilote Araujo vint à l'arrière et

dit :

a Joam Garral, nous voici devant l'île de la Ronde! Nous allons passer la frontière!

— La frontière! » répondit Joam.

Et, se levant, il alla se placer au bord de la jangada, et il regarda longuement l'îlot de la Ronde, auquel

se brisait le courant du fleuve. Puis, sa main se porta à son front comme pour chasser un souvenir.

« La frontière! » murmura-t-il en baissant la tête par un mouvement involontaire.

Mais, un instant après, sa tête s'était relevée, et son visage était celui d'un homme résolu à faire son devoir jusqu'au bout.

FRAGOSO A L'OUVRAGE

« Braza », braise, est un mot que l'on trouve dans la langue espagnole dès le ^{xv}e siècle. Il a servi à faire le mot *brazil* » pour désigner certains bois qui fournissent une teinture rouge : de là le nom de Brésil donné à cette vaste étendue de l'Amérique du Sud qui traverse la ligne équinoxiale, et dans laquelle ce bois se rencontre fréquemment. Il fut d'ailleurs et de très bonne heure, l'objet d'un commerce considérable avec les Normands. Bien qu'il s'appelle « *ibirapitunga* » au lieu de production, ce nom de « *brazil* » lui est resté, et il est devenu celui de ce pays, qui apparaît comme une immense braise, enflammée sous les rayons d'un soleil tropical.

Les Portugais l'occupèrent tout d'abord. Dès le

commencement du ^{xvi}e siècle, prise de possession en fut faite par le pilote Alvarez Cabrai. Si, plus tard, la France, la Hollande s'y établirent partiellement, il est resté portugais, et possède toutes les qualités qui distinguent ce vaillant petit peuple. C'est maintenant l'un des plus grands États de l'Amérique méridionale, ayant à sa tête l'intelligent et artiste roi dom Pedro.

« Quel est ton droit dans ta tribu? demandait Montaigne à un Indien qu'il rencontrait au Havre.

— C'est le, droit de marcher le premier à la guerre » répondit simplement l'Indien.

La guerre, on le sait, fut pendant longtemps le plus sûr et le plus rapide véhicule de la civilisation. Aussi les Brésiliens firent-ils ce que faisait cet Indien : ils luttèrent, ils défendirent leur conquête, ils retinrent, et c'est au premier rang qu'on les voit marcher dans la voie de la civilisation.

Ce fut en 1824, seize ans après la fondation de l'empire Luso-Brésilien, que le Brésil proclama son indépendance par la voix de dom Juan,

que les armées françaises avaient chassé du Portugal.

Restait à régler la question de frontières entre le nouvel empire et le Pérou, son voisin.

La chose n'était pas facile.

Si le Brésil voulait s'étendre jusqu'au rio Napo,

FRAGOSO A L'OUVRAGE. I

dans l'ouest, le Pérou, lui, prétendait s'élargir jusqu'au lac d'Ega, c'est-à-dire huit degrés plus à l'ouest.

Mais, entre temps, le Brésil dut intervenir pour empêcher l'enlèvement des Indiens de l'Amazone, enlèvement qui se faisait au profit des Missions hispano-brésiliennes. Il ne trouva pas de meilleur moyen pour ençayer cette sorte de traite que de fortifier l'île de la Ronde, un peu au-dessus de Tabatinga, et d'y établir un poste.

Ce fut une solution, et depuis cette époque la frontière des deux pays passe par le milieu de cette île. Au-dessus, le fleuve est péruvien et se nomme Marañon, ainsi qu'il a été dit.

Au-dessous, il est brésilien et prend le nom de rivière des Amazones

Ce fut le 25 juin/au soir, que la jangada vint s'arrêter devant Tabatinga, la première ville brésilienne, située sur la rive gauche, à la naissance du rio dont elle porte le nom, et qui dépend de la paroisse de Saint-Paul, établie en aval sur la rive droite.

João Garraal avait résolu de passer là trente-six heures, afin de donner quelque repos à son personnel. Le départ ne devait donc s'effectuer que le 27, dans la matinée.

168 LA JANGADA.

Cette fois, Yaquita et ses enfants, moins menacés peut-être qu'à Iquitos de servir de pâture aux moustiques indigènes, avaient manifesté l'intention de descendre à terre et de visiter la bourgade.

On estime actuellement à quatre cents habitants, presque tous Indiens, la population de Tabatinga, en y comprenant, sans doute, ces nomades qui errent plutôt qu'ils ne se fixent sur les bords de l'Amazone et de ses petits affluents.

Le poste de l'île de la Ronde a été abandonné depuis quelques années et transporté à Tabatinga même. On peut donc dire que c'est une ville de garnison; mais, en somme, la garnison n'est composée que de neuf soldats, presque tous Indiens, et d'un sergent, qui est le véritable commandant de la place.

Une berge, haute d'une trentaine de pieds, dans laquelle sont taillées les marches d'un escalier peu solide, forme en cet endroit la courtine de l'esplanade qui porte le petit fortin. La demeure du commandant comprend deux chaumières disposées en équerre, et les soldats occupent un bâtiment oblong, élevé à cent pas de là au pied d'un grand arbre.

Cet ensemble de cabanes ressemblerait parfaitement à tous les villages ou hameaux, qui sont disséminés sur les rives du fleuve, si un mât de pavil-

FIUGOSO A L T OUVR\GK. I 69

ion, empanaché des couleurs brésiliennes, ne s'élevait au-dessus d'une guérite, toujours veuve de sa sentinelle, et si quatre petits pierriers de bronze n'étaient là pour canonner au besoin toute embarcation qui n'avancerait pas à Tordre.

Quant au village proprement dit, il est situé en contre-bas, au delà du plateau, Un chemin, qui n'est qu'un ravin ombragé de ficus et de miritis, y conduit en quelques minutes. Là, sur une falaise de limon à demi crevassée, s'élèvent une douzaine de maisons recouvertes de feuilles de palmier « boiassu », disposées autour d'une place centrale.

Tout cela n'est pas fort curieux, mais les environs de Tabatinga sont charmants, surtout à l'embouchure du Javary, qui est assez largement évasée pour contenir l'archipel des îles Aramasa. Eu cet endroit se groupent de beaux arbres, et, parmi eux, grand nombre de ces palmiers dont les souples libres, employées à la fabrication des hamacs et des filets de pêche, font l'objet d'un certain commerce. En somme, ce lieu est un des plus pittoresques du Haut-Amazone.

Tabatinga, d'ailleurs, est destinée à devenir, avant peu, une station assez importante, et elle prendra, sans doute, un rapide développement. Là, en effet, devront s'arrêter les vapeurs brésiliens qui ■1. 10

remonteront le fleuve, et les vapeurs péruviens qui le descendront. Là se fera l'échange des cargaisons et des passagers. Il n'en faudrait pas tant à un village anglais ou américain pour devenir, en quelques années, le centre d'un mouvement commercial des plus considérables.

Le fleuve est très beau en cette partie de son cours. Bien évidemment, l'effet des marées ordinaires ne se fait pas sentir à Tabatinga, qui est située à plus de six cents lieues de l'Atlantique. Mais il n'en est pas ainsi de la « pororoca », cette espèce de mascaret, qui, pendant trois jours, dans les grands flux de syzygies, gonfle les eaux de l'Amazone et les repousse avec une vitesse de dix-sept kilomètres à l'heure. On prétend, en effet, que ce raz de marée se propage jusqu'à la frontière brésilienne.

Le lendemain, 26 juin, avant le déjeuner, la famille Garra se préparait à débarquer, afin de visiter la ville.

Si Joam, Benito et Manoel avaient déjà mis le pied dans plus d'une cité de l'empire brésilien, il n'en était pas ainsi de Yaquita et de sa fille. Ce serait donc pour elles comme une prise de possession.

On conçoit donc que Yaquita et Minha dussent attacher quelque prix à cette visite.

Si, d'autre part, Fragoso, en sa qualité de barbier

KRAGOSO A L'OUVRAGE. 17!

nomade, avait déjà couru les diverses provinces de l'Amérique centrale, Lina, elle, pas plus que sa jeune maîtresse, n'avait encore foulé le sol brésilien.

Mais, avant de quitter la jangada, Fragoso était venu trouver Joam Garral, et il avait eu avec lui la conversation que voici :

« Monsieur Garral, lui dit-il, depuis le jour où vous m'avez reçu à la fazenda d'Iquitos, logé, vêtu, nourri, en un mot accueilli si hospitalièrement, je vous dois...

— Vous ne me devez absolument rien, mon ami, répondit Joam Garral. Donc, n'insistez pas...

— Oh! rassurez-vous, s'écria Fragoso, je ne suis point en mesure de m'acquitter envers vous ! J'ajoute que vous m'avez pris à bord de la jangada et procuré le moyen de descendre le fleuve. Mais nous voici maintenant sur la terre du Brésil, que, suivant toute probabilité, je ne devais plus revoir! Sans cette liane...

— C'est à Lina, à Lina seule, qu'il faut reporter votre reconnaissance, dit Joam Garral.

— Je le sais, répondit Fragoso, et jamais je n'oublierai ce que je lui dois, pas plus qu'à vous.

— On dirait, Fragoso, reprit Joam, que vous venez me faire vos adieux ! Votre intention est-elle donc de rester à Tabatinga?

IJ

— En aucune façon, monsieur Garral, puisque vous m'avez permis de vous accompagner jusqu'à Bélem, où je pourrai, je l'espère du moins, reprendre mon ancien métier.

— Eh bien, alors, si telle est votre intention, que venez-vous me demander, mon ami ?

— Je viens vous demander si vous ne voyez aucun inconvénient à ce que je l'exerce en route, ce métier. Une faut pas que ma main se rouille, et, d'ailleurs, quelques poignées de reis ne feraient pas mal au fond de ma poche, surtout si je les avais gagnés. Vous le savez, monsieur Garral, un barbier, qui est en même temps un peu coiffeur, je n'ose dire un peu médecin par respect pour monsieur Manoêl, trouve toujours quelques clients dans ces villages du Haut-Amazone.

— Surtout parmi les Brésiliens, répondit Joam Garral, car pour les indigènes...

— Je vous demande pardon, répondit Fragôso, parmi les indigènes surtout ! Ah ! pas de barbe à faire, puisque la nature s'est montrée très avare de cette parure envers eux, mais toujours quelque chevelure à accommoder suivant la dernière mode ! Ils aiment cela, ces sauvages, hommes ou femmes ! Je ne serai pas installé depuis dix minutes sur la place de Tabá- Xiriga, mon bilboquet à la main, — c'est le bilbô-

FRAGOSO A I/OUVRAGK. \16

quet qui les attire d'abord, et j'en joue fort agréablement, — qu'un cercle d'Indiens et d'Indiennes se sera formé autour de moi. On se dispute mes faveurs ! Je resterais un mois ici, que toute la I ri bu des iïcunas se serait fait coiffer de mes mains ! On ne tarderait pas à savoir que le « fer qui frise », — c'est ainsi qu'ils me désignent, — est de retour dans les murs de Tabatinga ! J'y ai déjà passé à deux reprises, et mes ciseaux et mon peigne ont fait merveille ! Àh ! par exemple, il n'y faudrait pas revenir trop souvent sur le même marché ! Mesdames les Indiennes ne se font pas coiffer tous les jours, comme nos élégantes des cités brésiliennes ! Non ! Quand c'est fait, en voilà pour un an, et, pendant un an, elles emploient tous leurs soins à ne pas compromettre l'édifice que j'ai élevé, avec quelque talent, j'ose le dire ! Or, il y a bientôt un an que je ne suis venu à Tabatinga. Je vais donc trouver tous mes monuments en

ruine, et, si cela ne : vous contrarie pas, monsieur Garral, je voudrais me rendre une seconde fois digne de la réfutation, que. -j'ai acquise dans ce pays. Question de reis avant tout, et non d'amour-propre, croyez-le bien!

^Faites donc, mon ami, répondit Jpara Garral ensouriant, mais faites vitel Nous ne devons rester

qu'un jouràTabatinga, et nous en repartirons demain dès l'aube.

— Je ne perdrai pas une minute, répondit Fragoso. Le temps de prendre les ustensiles de ma profession, et je débarque!

— Allez! Fragoso, répondit Joam Garral. Puissent les reis pleuvoir dans votre poche !

— Oui, et c'est là une bienfaisante pluie qui n'a jamais tombé à verse sur votre dévoué serviteur ! »

Gela dit, Fragoso s'en alla rapidement.

Un instant après, la famille, moins Joam Garral, prit terre. La janga-da avait pu s'approcher assez près de la berge pour que le débarquement se fit sans peine. Un escalier en assez mauvais état, taillé dans la falaise, permit aux visiteurs d'arriver à la crête du plateau.

Yaquita et les siens furent reçus par le commandant du fort, un pauvre diable, qui connaissait cependant les lois de l'hospitalité, et leur offrit de déjeuner dans son habitation. Çà et là allaient et venaient les quelques soldats du poste, tandis que, sur le seuil de la caserne, apparaissaient, avec leurs femmes, qui sont de sang ticuna, quelques enfants, assez médiocres produits de ce mélange .<le race.

Au lieu d'accepter le déjeuner du sergent, Yaquita

PRAGOSO A L OUVRAGE. Î7

oifrit au contraire au commandant et à sa femme de venir partager le sien à bord de la jan-

gada.

Le commandant ne se le fit pas dire deux fois, et rendez-vous fut pris pour onze heures.

En attendant, Yaquita, sa fille et la jeune mulâtresse, accompagnées de Manoel, allèrent se promener aux environs du poste, laissant Benito se mettre en règle -avec le commandant pour l'acquittement des droits de passage, car ce sergent était à la fois chef de la douane et chef militaire.

Puis, cela fait, Benito, lui, suivant son habitude, devait aller chasser dans les futaies voisines. Cette fois, Manoel s'était refusé à le suivre.

Cependant, Fragoso, de son côté, avait quitté la jangada ; mais, au lieu de monter au poste, il se dirigea vers le village, en prenant à travers le ravin qui s'ouvrait sur la droite, au niveau de la berge. Il comptait plus, avec raison, sur la clientèle indigène de Tabatinga que sur celle de la garnison. Sans doute, les femmes des soldats n'auraient pas mieux demandé que de se remettre en ses habiles mains; mais les maris ne se souciaient guère de dépenser quelques reis pour satisfaire les fantaisies de leurs coquettes moitiés.

Chez les indigènes, il en devait être tout autre-

ment. Époux et épouses, le joyeux barbier le savait bien, lui feraient le meilleur accueil.

Voilà donc Fragoso en route, remontant le chemin ombragé de beaux ficus, et arrivant au quartier central de Tabatinga.

Dès son arrivée sur la place, le célèbre coiffeur fut signalé, reconnu, entouré.

Fragoso n'avait ni grosse caisse, ni tambour, ni cornet à piston, pour attirer les clients, pas même de voiture à cuivres brillants, à lanternes resplendissantes, à panneaux ornés de glaces, ni de parasol gigantesque, ni rien qui pût provoquer l'empressement du public, ainsi que

cela se fait dans les foires! Non! mais Fragoso avait son bilboquet, et comme ce bilboquet jouait entre ses doigts! Avec quelle adresse il recevait la tête de tortue; qui servait de boule, sur la pointe effilée du manche! Avec quelle grâce il faisait décrire à cette boule cette courbe savante, dont les mathématiciens n'ont peut-être pas encore calculé la valeur, eux qui ont déterminé, cependant, la fameuse courbe « du chien qui suit son maître 1 »

Tous les indigènes étaient là, hommes, femmes, vieillards, enfants, dans leur costume un peu primitif, regardant de tous leurs yeux, écoutant de toutes leurs oreilles. I/aimable opérateur, moitié en por-

HIAGJSO A i/oUVRAGK. I 77

stugais, moitié en langue ticuna, leur débitait son boniment habituel sur le ton de la plus joyeuse humeur.

Ce qu'il leur disait, c'était ce que disent tous ces charlatans qui mettent leurs services à la disposition du public, qu'ils soient Figaros espagnols ou perruquiers français. Au fond, même aplomb. même connaissance des faiblesses humaines, même genre de plaisanteries ressassées, même dextérité amusante, et de la part de ces indigènes, même ébahissement, même curiosité, même crédulité que chez les badauds du monde civilisé.

II s'ensuivit donc que, dix minutes plus tard, le public était allumé et se pressait près de Fragoso installé dans une « loja » de la place, sorte de boutique servant de cabaret.

Cette loja appartenait à un Brésilien domicilié à Tabatinga. Là, pour quelques vatemis, qui sont les sols du pays et valent vingt reis\ les indigènes peuvent se procurer les boissons du cru, et en particulier Tassai. C'est une liqueur moitié solide, moitié liquide, faite avec les fruits d'un palmier, et elle se boit dans un « couï », ou demi-calebasse, dont on fait un usage général en ce bassin de l'Amazone.

1, Environ 6 centimes.

Et alors, hommes et femmes, — ceux-là avec non moins d'empressement que celles-ci, — de prendre place sur l'escabeau du barbier. Les ciseaux de Fragoso allaient chômer sans doute, puisqu'il n'était pas question de tailler ces opulentes chevelures, presque toutes remarquables par leur finesse et leur qualité; mais quel emploi il allait être appelé à faire du peigne et des fers, qui chauffaient dans un coin sur un brasero î

Et les encouragements de l'artiste à la foule !

« Voyez, voyez, disait-il, comme cela tiendra, mes amis, si vous ne vous couchez pas dessus ! En voilà pour un an, et ces modes-là sont les plus nouvelles de Bélem ou de Rio-de-Janeiro ! Les filles d'honneur de la reine ne sont pas plus savamment accommodées, et vous remarquerez que je n'épargne pas la pommade ! »

Non ! il ne l'épargnait pas ! Ce n'était, il est vrai, qu'un peu de graisse, h laquelle il mêlait le suc de quelques fleurs, mais cela emplâtrait comme du ciment.

Aussi aurait-on pu donner le nom d'édifices capillaires à ces monuments élevés par la main de Fragoso, et qui comportaient tous les genres d'architecture ! Boucles, anneaux, frisons, catogans» cadenettes, crêpure.i, rouleaux, tire-bouchons,

FKAGOSO A LOUVRAGK. 1 79

papillotes, tout y trouvait sa place. Rien de faux, par exemple, ni tours, ni chignons, ni posticlies. Ces chevelures indigènes, ce n'étaient point des taillis affaiblis par les coupes, amaigris par les chutes, mais plutôt des forêts dans toute leur virginité native ! Fragoso, cependant, ne dédaignait pas d'y ajouter quelques fleurs naturelles, deux ou trois longues arêtes de poisson, de fines parures d'os ou de cuivre, que lui apportaient les élégantes de l'endroit. A coup sûr, les merveilleuses du Directoire auraient envié l'ordonnance de ces coiffures du haute fantaisie,

à triple et quadruple étage, et le grand Léonard lui-même se fût incliné devant soi» rival d'outre-mer !

Et alors les vatemis, les poignées de reis, — seule monnaie contre laquelle les indigènes dq l'Amazone échangent leurs marchandises, — de pleuvoir dans la poche de Fragoso, qui les encaissait avec une évidente satisfaction. Mais, très certainement, le soir se ferait avant qu'il eût pu satisfaire aux demandes d'une clientèle incessamment renouvelée. Ce n'était pas seulement la population de Tabatinga qui se pressait à la porte de la loja. La nouvelle de l'arrivée de Fragoso n'avait pas tardé à se répandre. De ces indigènes, il en venait de tous les cotés : Ticunas de la rive gauche du fleuve, Mayorunas de la rive

180 LA JANGADA.

droite, aussi bien ceux qui habitaient sur les bords du Cajuru que ceux qui résidaient dans les villages du Javary.

Aussi, une longue queue d'impatients se dessinaitelle sur la place centrale. . Les heureux et les heureuses, au sortir des mains de Fragoso, allant fièrement d'une maison à l'autre, se pavanaient sans trop oser remuer, comme de grands enfants qu'ils étaient.

Il arriva donc que, lorsque midi sonna, le très occupé coiffeur n'avait pas encore eu le temps de revenir déjeuner à bord ; aussi dut-il se contenter d'un peu d'assaï, de farine de manioc et d'œufs de tortue qu'il avalait rapidement entre deux coups de fer.

Mais aussi, bonne récolte pour le cabaretier, car toutes ces opérations ne s'accomplissaient pas sans grande absorption de liqueurs tirées des caves de la loja. En vérité, c'était un événement pour la ville de Tabatinga que ce passage du célèbre Fragoso, coiffeur ordinaire et extraordinaire des tribus du Haut- Amazone !

torrès. i8r

TORRÈS

A cinq heures du soir, Fragoso était encore là, n'en pouvant plus, et il se demandait s'il ne serait pas obligé de passer la nuit pour satisfaire la foule des expectants.

En ce moment, un étranger arriva sur la place, et, voyant toute cette réunion d'indigènes, il s'avança vers l'auberge.

Pendant quelques instants, cet étranger regarda Fragoso attentivement avec une certaine circonspection. Sans doute, l'examen le satisfit, car il entra dans la loja.

C'était un homme âgé de trente-cinq ans environ.

Il portait un assez élégant costume de voyage, qui faisait valoir les agréments de sa personne. Mais sa forte barbe noire, que les ciseaux n'avaient pas dû

l - il

182 LA JANGADA,

tailler depuis longtemps, et ses cheveux, un peu longs, réclamaient impérieusement les bons offices d'un coiffeur.

« Bonjour, l'ami, bonjour! » dit-il en frappant légèrement l'épaule de Fragoso.

Fragoso se retourna lorsqu'il entendit ces quelques mots prononcés en pur brésilien, et non. plus l'idiome mélangé des indigènes.

« Un compatriote? demanda-t-il, sans cesser de tortiller la bouche rebelle d'une tête mayorunasse.

— Oui, répondit l'étranger, un compatriote, qui aurait besoin de vos services.

— Comment donc! mais à l'instant, dit Fragoso. Dès que je vais avoir « terminé madame! »

Et ce fut fait en deux coups de fer.

Bien que le dernier venu n'eût pas droit à la place vacante, cependant il s'assit sur l'escabeau, sans que cela amenât aucune réclamation de la part des indigènes, dont le tour était ainsi reculé.

Fragoso laissa les fers pour les ciseaux du coiffeur et, selon l'habitude de ses collègues :

« Que désire monsieur? demanda-t-il.

— Faire tailler ma barbe et mes cheveux, répondit l'étranger.

— A vos souhaits ! » dit Fragoso en introduisant le peigne dans l'épaisse chevelure de son client.

TORRES

Et aussitôt les ciseaux de faire leur office.

« Et vous venez de loin? demanda Fragoso, qui ne pouvait opérer sans grande abondance de paroles.

— Je viens des environs d'ïquitos.

— Tiens, c'est comme moi! s'écria Fragoso. J'ai descendu l'Amazone d'tquitosà Tabatinga ! Et peuton vous demander votre nom?

— Sans inconvénient, répondit l'étranger. Je me nomme Torrès. »

Lorsque les cheveux de son client eurent été coupés « à la dernière mode », Fragoso commença à tailler sa barbe ; mais, à ce moment, comme il le regardait bien en face, il s'arrêta, reprit son opération, puis, enfin :

« Eh! monsieur Torrès, dit-il, est-ce que?... Je crois vous reconnaître !... Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà vus quelque part?

— Je ne pense pas! répondit vivement Torrès.

— Je me trompe alors! » répondit Fragoso.

Et il se mit en mesure d'achever sa besogne.

Un instant après, Torrès reprit la conversation, que cette demande de Fragoso avait interrompue. « Comment êtes- vous venu d'Iquitos? dit-il.

— D'Iquitos à Tabatinga?

— Oui.

— A bord d'un train de bois, sur lequel m'a donné passage un digne fazender, qui descend l'Amazone avec toute sa famille.

— Ah! vraiment, l'ami! répondit Torrès. C'est une chance, cela, et si votre fazender voulait me prendre..!.

— Vous avez donc, vous aussi, l'intention de descendre le fleuve?

— Précisément.

— Jusqu'au Para? .

— Non, jusqu'à Manao seulement, où j'ai affaire.

— Eh bien, mon hôte est un homme obligeant, et je pense qu'il vous rendrait volontiers ce service.

— Vous le pensez ?

— Je dirais même que j'en suis sûr.

-r Et comment s'appelle-t-il donc ce fazender? demanda nonchalamment Torrès.

— Joam Garra!, » répondit Fragoso.

Et, en ce moment, il murmurait à part lui :

« J'ai certainement vu cette' figure-là quelque parti »

Torrès n'était pas homme à laisser tomber une conversation qui semblait l'intéresser, et pour cause. / v

« Ainsi, dit-il, vous pensez que Joam Garral consentirait à me donner passage ?

TORRÈS. 185

— Je vous répète que je n'en doute pas, répondit Fràgoso. Ce qu'il a fait pour un pauvre diable comme moi, il ne refusera pas de le faire pour vous, un compatriote !

— Est-ce qu'il est seul à bord de cette jangada ? "" — Non, répliqua Fràgoso. Je viens de vous dire

qu'il voyage avec toute sa famille, — une famille de braves gens, je vous l'assure, — et il est accompagné d'une équipe d'Indiens et de noirs, qui font partie du personnel de la fazenda.

— Il est riche, ce fazender ?

— Certainement, répondit Fràgoso, très riche. Rien que les bois flotés qui forment la jangada et la cargaison qu'elle porte constituent toute une fortune.

— Ainsi donc, Joam Garral vient de passer la frontière brésilienne avec toute sa famille? reprit Torrès.

— Oui, répondit Fràgoso, sa femme, son fils, sa fille et le fiancé de mademoiselle Minha.

— Ah ! il a une fille? dit Torrès.

— Une charmante fille.

— Et elle va se marier?...

— Oui, avec un brave jeune homme, répondit Fràgoso, un médecin militaire en garnison à Bélem, et qui Fépousera dès que nous serons arrivés au terme du voyage.

— Bon! dit en souriant Torrès, c'est alors ce qu'on pourrait appeler un voyage de fiançailles !

— Un voyage de fiançailles, de plaisir et d'affaires ! répondit Fragoso. Madame Yaquita et sa fille n'ont jamais mis le pied sur le territoire brésilien, et, quant à Joam Carrai, c'est la première fois qu'il franchit la frontière, depuis qu'il est entré à la ferme du vieux Magalhaës.

— Je suppose aussi , demanda Torrès, que la famille est accompagnée de quelques serviteurs?

— Certainement, répondit Fragoso; la vieille Cybèle, depuis cinquante ans dans la ferme, et une jolie mulâtresse, mademoiselle Lina, qui est plutôt la compagne que la suivante de sa jeune maîtresse. Ah ! quelle aimable nature ! Quel cœur et quels yeux ! Et des idées à elle sur toutes choses, en particulier sur les lianes... »

Fragoso, lancé sur cette voie, n'aurait pu s'arrêter sans doute, et Lina allait être l'objet de ses déclarations enthousiastes, si Torrès n'eût quitté l'escabeau pour faire place à un autre client,

« Que vous dois-je ? demanda-t-il au barbier.

— Rien, répondit Fragoso. Entre compatriotes qui se rencontrent sur la frontière, il ne peut être question de cela !

— Cependant, répondit Torrès, je voudrais

TORRÈS. 187

— Eh bien, nous réglerons plus tard, à bord de la jangada.

— Mais je ne sais, répondit Torrès, si j'oserai demander à Joam Garrai de me permettre...

— N'hésitez pas ! s'écria Fragoso. Je lui en parlerai, si vous l'aimez mieux, et il se trouvera très heureux de pouvoir vous être utile en cette circonstance. »

En ce moment, Manoel et Benito, qui étaient venus à la ville, après leur dîner, se montrèrent à la porte de la loja, désireux de voir Fragoso dans l'exercice de ses fonctions.

Torrès s'était retourné vers eux, et tout à coup : « Eh ! voilà deux jeunes gens que je connais ou plutôt que je reconnais ! s'écria-t-il.

— Vous les reconnaissez ? demanda Fragoso, assez surpris.

— Oui, sans doute ! Il y a un mois, dans la forêt d'Iquitos, ils m'ont tiré d'un assez grand embarras !

— Mais ce sont précisément Benito Garrat et Manoel Valdez.

— Je le sais ! Ils m'ont dit leurs noms, mais je ne m'attendais pas à les retrouver ici ! »

Torrès, s'avançant alors vers les deux jeunes gens, qui le regardaient sans le reconnaître :

« Vous ne me remettez pas, messieurs ? leur demanda-t-il.

— Attendez donc, répondit Benito. Monsieur Torrès, si j'ai bonne mémoire, c'est vous qui, dans la forêt d'Iquitos, aviez quelques difficultés avec un guariba?...

— Moi-même, messieurs ! répondit Torrès. Depuis six semaines, j'ai continué à descendre l'Amazone, et je viens de passer la frontière en même temps que vous !

— Enchanté de vous revoir, dit Benito; mais vous n'avez point oublié que je vous avais proposé de venir à la fazenda de mon père ?

— Je ne l'ai point oublié, répondit Torrès.

— Et vous auriez bien fait d'accepter mon offre, monsieur ! Gela vous eût permis d'attendre notre départ en vous reposant de vos fatigues, puis de descendre avec nous jusqu'à la frontière ! Autant de journées de marche d'épargnées !

— En effet, répondit Torrès.

— Notre compatriote ne s'arrête pas à la frontière, dit alors Fragoso. Il va jusqu'à Manao.

— Eh bien, répondit Benito, si vous voulez venir abord de lajangada, vous y serez bien reçu, et je suis sûr que mon père se fera un devoir de vous y donner passage.

TORRKS. 189

— Volontiers ! répondit Torrès, et vous me permettrez de vous remercier d'avance ! »

Manoel n'avait point pris part à la conversation. Il laissait l'obligeant Benito faire ses offres de service, et il observait attentivement Torrès, dont la figure ne lui revenait guère. Il y avait, en effet, un manque absolu de franchise dans les yeux de cet homme, dont le regard fuyait sans cesse, comme s'il eût craint de se fixer; mais Manoel garda cette impression pour lui, ne voulant pas nuire à un compatriote qu'il s'agissait d'obliger.

« Messieurs, dit Torrès, si vous le voulez, je suis prêt à vous suivre jusqu'au port.

— Venez ! » répondit Benito.

Un quart d'heure après, Torrès était à bord de la jangada. Benito le présentait à Joam Garral, en lui faisant connaître les circonstances dans lesquelles ils s'étaient déjà vus, et il lui demandait passage pour Torrès jusqu'à Manao.

« Je suis heureux, monsieur, de pouvoir vous rendre ce service, répondit Joam Garral.

— Je vous remercie, dit Torrès, qui, au moment de tendre la main à son hôte, se retint comme malgré lui.

— Nous partons demain matin, dès l'aube, ajouta Joam Garral. Vous pouvez donc vous installer abord...

— Oh! mon installation ne sera pas longue I répondit Torrès. Ma personne et rien de plus.

— Vous êtes chez vous, » dit Joam Garral.

Le soir même, Torrès prenait possession d'une cabine près de celle du barbier.

A huit heures seulement, celui-ci, de retour à la jangada, faisait à la jeune mulâtresse le récit de ses exploits, et lui répétait, non sans quelque amour-propre, que la renommée de l'illustre Fragoso venait de s'accroître encore dans le bassin du Haut- Amazone.

TORRÈS. 191

EN DESCENDANT ENCORE

Le lendemain matin, 27 juin, dès l'aube, les amarres étaient larguées, et la jangadaT continuait à dériver au courant du fleuve.

Un personnage de plus était à bord. En réalité, d'où venait ce Torrès? On ne le savait pas au juste. Où allait-il? A Manao, avait-il dit, Torrès s'était d'ailleurs gardé de rien laisser soupçonner de sa vie passée, ni delà profession qu'il exerçait encore deux mois auparavant, et personne ne pouvait se douter que la jangada eût donné asile à un ancien capitaine des bois. Joam Garral n'avait pas voulu gêner par des questions trop pressantes le service qu'il allait lui rendre.

En le prenant à bord, le fazender avait obéi à un sentiment d'humanité. Au milieu de ces vastes

déserts amazoniens, à cette époque surtout où des bateaux à vapeur ne sillonnaient pas encore le cours du fleuve, il était très difficile de trouver des moyens de transport sûrs et rapides. Les embarcations ne donnaient pas un service régulier, et, la plupart du temps, le voyageur en était réduit à cheminer à travers les forêts. Ainsi avait fait et aurait dû continuer de faire Torrès, et c'était pour lui une chance inespérée que d'avoir pu prendre passage à bord de la jangada.

Depuis que Benito avait raconté dans quelles conditions il avait rencontré Torrès, la présentation était faite, et celui-ci pouvait se considérer comme un passager à bord d'un transatlantique, qui était libre de prendre part à la vie commune si cela lui convenait, libre de se tenir à l'écart pour peu qu'il fût d'humeur insociable.

Il fut visible, du moins pendant les premiers jours, que Torrès ne cherchait pas à pénétrer dans l'intimité de la famille Garrai. Il se tenait sur une grande réserve, répondant lorsqu'on lui adressait la parole, mais ne provoquant aucune réponse.

S'il paraissait, de préférence, plus expansif avec quelqu'un* c'était avec Fragoso. Ne devait-il pas à ce joyeux compagnon cette idée de prendre passage sur la jangada? Quelquefois il le questionnait sur la

EN DESCENDANT ENCORE. 133

situation de la famille Carrai à Iquitos, sur les sentiments de la jeune fille pour Manoel Valdez, et encore ne le faisait-il qu'avec une certaine discrétion. Le plus souvent, lorsqu'il ne se promenait pas seul à l'avant de la jangada, il restait dans sa cabine.

Quant aux déjeuners et aux dîners, il les partageait avec Joam Garrai et les siens, mais il ne prenait que peu de part à la conversation, et il se retirait dès que le repas était terminé.

Pendant la matinée, la jangada fit route à travers le pittoresque groupe d'îles que contient le vaste estuaire du Javary. Ce tributaire important de l'Amazone promène, dans la direction du sud-ouest, un

cours qui, de sa source à son embouchure, ne paraît enrayé par aucun îlot ni par aucun rapide. Cette embouchure mesure environ trois mille pieds de largeur, et s'ouvre à quelques milles au-dessus de l'emplacement qu'occupait autrefois la ville du même nom, dont les Espagnols et les Portugais se disputèrent longtemps la propriété.

Jusqu'au 30 juin matin, il n'y eut rien de particulier à signaler dans le voyage. Parfois, on rencontrait quelques embarcations, qui se glissaient le long des rives, attachées les unes aux autres, de telle sorte qu'un seul indigène suffisait à les conduire toutes. « Navigar de bubina », ainsi disent les gens du pays pour

194 LA J A NGADA.

désigner ce genre de navigation, c'est-à-dire naviguer de confiance.

Bientôt furent dépassés l'île Àraria, l'archipel des îles Calderon, File Gapiatu, et bien d'autres, dont les noms ne sont pas encore arrivés à la connaissance des géographes. Le 30 juin, le pilote signalait sur la droite du fleuve le petit village de Jurupari -Tapera, où se fit une halte de deux ou trois heures.-

Manoel et Benito allèrent chasser dans ■ les environs et rapportèrent quelques gibiers à plume, qui furent bien reçus à l'office. En même temps, les deux jeunes gens avaient opéré la capture d'un animal dont un naturaliste eût fait plus de cas que n'en fit la cuisinière de la jangacla.

C'était un quadrupède de couleur foncée, qui ressemblait quelque peu à un grand terre-neuve.

« Un fourmilier tamanoir! s'écria Benito, en le jetant sur le pont de la jangada.

— Et un magnifique spécimen, qui ne déparerait pas la collection d'un musée! ajouta Manoel.

— Avez -vous eu quelque peine à vous emparer de ce curieux animal?
demanda Minha.

— Mais oui, petite sœur, répondit Benito, et tu n'étais pas là pour demander sa grâce ! Àh ! ils ont la vie dure, ces chiens-là, et il n'a pas fallu moins de trois balles pour coucher celui-ci sur le flanc! »

EN DESCENDANT ENOiiE. IQ-

Ce tamanoir était superbe, avec sa longue queue, mélangée de crins grisâtres; ce museau en pointe qu'il plonge dans les fourmilières, dont les insectes font sa principale nourriture; ses longues pattes maigres, armées d'ongles aigus, longs de cinq pouces et qui peuvent se refermer comme les doigts d'une main. Mais quelle main, que cette main de tamanoir! Quand elle tient quelque chose, il faut la couper pour lui faire lâcher pçise. C'est à ce point que le voyageur Emile Carrey ajustement pu dire que « le tigre lui-même périt dans cette étreinte »,

Le 2 juillet, dans la matinée, la jangada arrivait au pied de San-Pablo-d'Oliveença, après s'être glissée au milieu de nombreuses îles, qui, en toutes saisons, sont couvertes de verdure, ombragées d'arbres magnifiques, et dont les principales avaient nom Jurupari, Rita, Maracanatena et Cururu-Sapo. Plusieurs fois aussi elle avait dû longer les ouvertures de quelques iguarapès ou petits affluents aux eaux noires.

La coloration de ces eaux est un phénomène assez curieux, et il appartient en propre à un certain nombre de tributaires de l'Amazone, quelle que soit leur importance.

Manoel fit remarquer combien cette nuance était chargée en couleur, puisqu'on la distinguait très nettement à la surface des eaux blanchâtres du fleuve.

« On a tenté d'expliquer cette coloration de diverses manières, dit-il, et je ne crois pas que les plus savants soient arrivés à le faire d'une manière satisfaisante.

— Ces eaux sont véritablement noires* avec un magnifique reflet d*or, répondit la jeune fille, en montrant une légère nappe mordorée qui affleurait la jangada,

— Oui, répondit Manoel, et déjà Humboldt avait observé comme vous, ma chère Minha, ce reflet si curieux. Mais, en regardant plus attentivement, on voit que c'est plutôt la couleur de sépia qui domine dans toute cette coloration.

— Bon! s'écria Benito, encore un phénomène sur lequel les savants ne sont pas d'accord !

— Peut-être pourrait-on, à ce sujet, demander leur avis aux caïmans, aux dauphins et aux lamantins, fit observer Fragoso, car ce sont certainement les eaux noires qu'ils choisissent de préférence pour s'y ébattre.

— Il est certain qu'elles attirent plus particulièrement ces animaux, répondit Manoel. Mais pourquoi ? On serait fort embarrassé de le dire! En effet, cette coloration est-elle due à ce que ces eaux contiennent en dissolution de l'hydrogène carboné, ou bien à ce qu'elles coulent sur des lits de tourbe, à travers

EN DESCENDANT ESCOiiiù. I 97

des couches de houille et d'anthracite; ou ne doit-on pas l'attribuer à; l'énorme quantité de plantes minuscules qu'elles charrient? Il n'y a rien de certain à cet égard'. En tout cas, excellentes à boire, d'une fraîcheur très enviable sous ce climat, elles sont sans arrière-goût et d'une parfaite innocuité. Prenez un peu de cette eau, ma chère Minha, buvez-en, vous le pouvez sans inconvénient, »

L'eau était lrrïpide et fraîche en effet. Elle aurait pu avantageusement remplacer les eaux de table si employées en Europe. On en recueillit quelques frascos pour l'usage de l'office.

Il a été dit qu'à la date du 2 juillet, dès le matin, la jangada était arrivée à San-Pablo-d'Oliveña, où se fabriquent par milliers de ces longs

chapelets dont les grains sont formés des écales du « coco de piassaba ». C'est là l'objet d'un commerce très suivi. Peut-être paraîtra-t-il singulier que les anciens dominateurs du pays, les Tupinambas, les Tupiniquis, en soient arrivés à faire leur principale occupation de confectionner ces objets du culte catholique. Mais, après tout, pourquoi pas? Ces Indiens ne sont plus les Indiens d'autrefois. Au lieu d'être vêtus du cos-

L De nombreuses observations faites par les voyageurs modernes sont en désaccord avec celles de Humboldt.

ig8 LA JANGADA.

tume national, avec fronteau de plumes d'aras, arc et sarbacanes, n'ont-ils pas adopté le vêtement américain, le pantalon blanc, le puncho de coton tissé par J^urs femmes, qui sont devenues très habiles dans cette fabrication?

San-Pablo-d'Oliveñça . ville assez importante, ne compte pas moins de deux mille habitants, empruntés à toutes les tribus voisines. Maintenant la capitale du Haut-Amazone , elle débute par n'être qu'une simple Mission, fondée par des carmes portugais, vers 1692. et reprise par des missionnaires jésuites.

Dans le principe, c'était le pays des Omaguas, dont le nom signifiait « têtes plates ». Ce nom leur venait de la barbare coutume qu'avaient les mères indigènes de presser entre deux planchettes la tête de leurs nouveau-nés, de manière à leur façonner un crâne oblong, qui était fort à la mode. Mais, comme toutes les modes, celle-ci a changé; les têtes ont repris leur forme naturelle, et on ne retrouverait plus trace de l'ancienne déformation dans le crâne de ces fabricants de chapelets.

Toute la famille, à l'exception de Joam Garral, des. cendit à terre. Torrès, lui aussi, préféra rester à bord, et ne manifesta aucun désir de visiter San-Pablod'Oliveñça, qu'il ne paraissait pas connaître, cependant.

EN DESCENDANT ENCORE. I

Décidément, si cet aventurier était taciturne, il faut avouer qu'il n'était pas curieux.

Benito put faire aisément des échanges, de manière à compléter la cargaison de la jangada. Sa famille et lui reçurent un excellent accueil des principales autorités de la ville, le commandant de place et le chef des douanes, que leurs fonctions n'empêchaient aucunement de se livrer au commerce. Ils confièrent même au jeune négociant divers produits du pays, destinés à être vendus pour leur compte, soit à Manao, soit à Bélem.

La ville se composait d'une soixantaine de maisons, disposées sur un plateau qui couronnait la berge du fleuve en cet endroit. Quelques unes de ces chaumières étaient couvertes en tuiles, ce qui est assez rare dans ces contrées; mais, en revanche, la modeste église, dédiée à saint Pierre et saint Paul, ne s'abritait que sous un toit de paille, qui eût plutôt convenu à Tétanie de Bethléem qu'à un édifice consacré au culte dans un des pays les plus catholiques du monde.

Le commandant, son lieutenant et le chef de police acceptèrent de dîner à la table de la famille, et ils furent reçus par Joam GarraL avec les égards dus à leur rang.

Pendant le diner, Torrès se montra plus causeur

que d'habitude. Il raconta quelques-unes de ses excursions à l'intérieur du Brésil, en homme qui paraissait connaître le pays.

'* Mais, tout en parlant de ses voyages, Torrès ne négligea pas de demander au commandant s'il connaissait Manao, si son collègue s'y trouvait en ce moment, si le juge de droit, le premier magistrat de la province, avait l'habitude de s'absentera cette époque de la saison chaude. Il semblait qu'en faisant cette série de questions, Torrès regardait en dessous Joam GarraL Ce fut même assez indiqué pour que Benito l'ob-

servât, non sans quelque étonnement, et fit cette remarque, que son père écoutait tout particulièrement les questions assez singulières que posait Torrès.

Le commandant de San-Pablo-d'Oliveña assura l'aventurier que les autorités n'étaient point absentes de Manao en ce moment, et il chargea même Joam Garraldeur présenter ses compliments. Selon toute probabilité, la jangada arriverait devant cette ville dans sept semaines au plus tard, du 20 au 25 août.

Les hôtes du fazender prirent congé de la famille Garra vers le soir, et, le lendemain matin, 3 juillet, la jangada recommençait à descendre le cours du fleuve.

A midi, on laissait sur la gauche l'embouchure du

EN DESCENDANT ENCORE

Yacurupa. Ce tributaire n'est, à proprement parler, qu'un véritable canal, puisqu'il déverse ses eaux dans riça, qui est lui-même un affluent de gauche de l'Amazone. Phénomène particulier, le fleuve, en de certains endroits, alimente lui-même ses propres affluents.

Vers trois heures après midi, la jangada dépassa l'embouchure du Jandiatuba, qui apporte du sudouest ses magnifiques eaux noires, et les jette dans la grande artère par une bouche de quatre cents mètres, après avoir arrosé les territoires des Indiens Gulinos.

Nombre d'îles furent longées, Pimaticaira, Gaturia, Chieo, Motachina; les unes habitées, les autres désertes, mais toutes couvertes d'une végétation superbe, qui forme comme une guirlande ininterrompue de verdure d'un bout de l'Amazone à l'autre.

EN DESCENDANT TOUJOURS

On était au soir du 5 juillet. L'atmosphère, alourdie depuis la veille, promettait quelques prochains orages. De grandes chauves-souris de couleur roussâtre rasaient à larges coups d'ailes le courant de l'Amazonie. Parmi elles on distinguait de ces « perros voladors ». d'un brun sombre, clairs au ventre, pour lesquelles Minha et surtout la jeune mulâtresse éprouvaient une répulsion instinctive.

C'étaient là, en effet, de ces horribles vampires qui sucent le sang des bestiaux, et s'attaquent même à l'homme qui s'est imprudemment endormi dans les campines.

« Oh ! les vilaines bêtes ! s'écria Lina, en se cachant les yeux, Elles me font horreur!

KN DESCENDANT TOUJOURS. 20J>

— Et elles sont, en outre, fort redoutables, ajouta la jeune fille. N'est-il pas vrai, Manoel?

— Très redoutables, en effet, répondit le jeune homme. Ces vampires ont un instinct particulier qui les porte à vous saigner aux endroits où le sang peut le plus facilement couler ; et principalement derrière l'oreille. Pendant l'opération, ils continuent à battre de l'aile et provoquent ainsi une agréable fraîcheur, qui rend le sommeil du dormeur plus profond. On cite des gens, soumis inconsciemment à cette hémorragie de plusieurs heures, qui ne se sont plus réveillés !

— Ne continuez pas à raconter de pareilles histoires, Manoel, dit Yaquita, ou bien ni Minha ni Lina n'oseront dormir cette nuit!

— Ne craignez rien, répondit Manoel. S'il le faut, nous veillerons sur leur sommeil!

— Silence 1 dit Benito.

..-.-7- Qu'y a-t-il donc? demanda Manoel.

— N'entendez-vous pas un bruit singulier de ce côté? reprit Benito en montrant la rive droite.

— En effet, répondit Yaquita.

; — D'où provient ce bruit? demanda la jeune fille. On dirait des galets qui roulent sur la plage des îles !

— Bon! je sais ce que c'est! répondit Benito. Demain, au lever du jour, il y aura régal pour ceux

qui aiment les œufs de tortue et les petites tortues

fraîches! »

Il n'y avait pas à s'y tromper. Ce bruit était produit par d'innombrables chéloniens de toutes tailles que l'opération de la ponte attirait sur les îles.

C'est dans le sable des grèves que ces amphibiens viennent choisir l'endroit convenable pour y déposer leurs œufs. L'opération, commencée avec le soleil couchant, serait finie avec l'aube,

A ce moment déjà, la tortue-chef avait quitté le lit du fleuve pour y reconnaître un emplacement favorable. Les autres, réunies par milliers, s'occupaient à creuser avec leurs pattes antérieures une tranchée longue de six cents pieds, large de douze, profonde de six ; après y avoir enterré leurs œufs, il ne leur resterait plus qu'à les recouvrir d'une couche de sable, qu'elles battraient avec leurs carapaces, de manière à le tasser.

C'est une grande affaire pour les Indiens riverains de l'Amazone et de ses affluents que cette opération de la ponte. Ils guettent l'arrivée des chéloniens, ils procèdent à l'extraction des œufs au son du tambour, et, de la récolte divisée en trois parts, une appartient aux veilleurs, l'autre aux Indiens, la troisième à l'État, représenté par des capitaines de plage, qui font, en même temps que la police, le recouvrement des droits.

EN DESCENDANT TOUJOURS

A de certaines grèves, que la décroissance des eaux laisse à découvert et qui ont le privilège d'attirer le plus grand nombre de tortues, on a donné le nom de « plages royales » . Lorsque la récolte est achevée, c'est fête pour les Indiens, qui se livrent aux jeux, à la danse, aux libations, — fête aussi pour les caïmans du fleuve, qui font ripaille des restes de ces amphibiens.

Tortues ou œufs de tortue sont donc l'objet d'un commerce extrêmement considérable dans tout le bassin de l'Amazone. Il est de ces chéloniens que Ton « vire », c'est-à-dire que l'on retourne sur le dos, quand ils reviennent de la ponte, et que l'on conserve vivants, soit u'on les garde dans des parcs palissades comme les parcs à poissons, soit qu'on les attache à des pieux par une corde assez longue pour leur permettre d'aller ou de venir sur la terre ou sous l'eau. De cette façon, on peut toujours avoir de la chair fraîche de ces animaux.

On procède autrement avec les petites tortues qui viennent d'éclore. Nul besoin de les parquer ni de les attacher. Leur écaille est molle encore, leur chair extrêmement tendre, et on les mange absolument comme des huîtres, après les avoir fait cuire. Sous cette forme, il s'en consomme des quantités considérables.

Cependant, ce n'est pas là l'usage le plus général que Ton fasse des œufs des chéloniens dans les provinces de l'Amazone et du Para. La fabrication de la « manteigna de tartaruga i>, c'est-à-dire du beurre de tortue, qui peut être comparé aux meilleurs produits de la Normandie ou de la Bretagne, ne consomme pas moins, chaque année, de deux cent cinquante à trois cents millions d'œufs. Mais les tortues sont innombrables dans les cours d'eau de ce bassin, et c'est par quantités incalculables qu'elles déposent leurs œufs sous le sable des grèves.

Toutefois, par suite de la consommation qu'en font non seulement les indigènes, mais aussi les échassiers de la côte, les urubus de l'air, les caïmans du fleuve, leur nombre s'est assez amoindri pour que chaque petite tortue se paye actuellement d'une pataque 1 brésilienne.

Le lendemain, dès l'aube, Benito, Fragoso et quelques Indiens prirent une des pirogues et se rendirent à la grève d'une des grandes îles longées pendant la nuit. Il n'était pas nécessaire que la jangada fit halte. On saurait bien la rejoindre.

Sur la plage se voyaient de petites tumescences, qui indiquaient la place où, cette nuit même, chaque

t. La pataque vaut 1 franc environ.

EN DESCENDANT TOUJOURS. IOJ

paquet d'oeufs avait été déposé dans la tranchée, par groupes de cent soixante à cent quatre-vingt-dix. Ceux-là, il n'était pas question de les extraire. Mais, une première ponte ayant été faite deux mois auparavant, les œufs avaient éclos sous l'action de la chaleur emmagasinée dans les sables, et déjà quelques milliers de petites tortues couraient sur la grève.

Les chasseurs firent donc bonne chasse. La pirogue fut remplie de ces intéressants amphibiens, qui arrivèrent juste à point pour l'heure du déjeuner. Le butin fut partagé entre les passagers et le personnel de la jangada, et s'il en restait le soir, il n'en restait plus guère.

Le 7 juillet au matin, on était devant San-José-de-Matura, bourg situé près d'un petit rio rempli de longues herbes, et sur les bords duquel la légende prétend que les Indiens à queue ont existé.

Le 8 juillet, dans la matinée, on aperçut le village de San-Antonio, deux ou trois maisonnettes perdues dans les arbres, puis l'embouchure de l'Iça ou Putumayo, qui mesure neuf cents mètres de largeur.

Le Putumayo est l'un des plus importants tributaires de l'Amazonie. En cet endroit, au xvi^e siècle, des Missions anglaises furent d'abord fondées par les Espagnols/ puis détruites par les Portugais, et, à

l'heure présente, il n'en reste plus trace. Ce qu'on y retrouve encore, ce sont des représentants de diverses tribus d'Indiens, qui sont aisés-

ment reconnaissantes à la diversité de leurs tatouages.

L'fça est un cours d'eau qu'envoient vers l'est les montagnes de Pâsto, au nord-est de Quito, à travers les plus belles forêts de cacaoyers sauvages. Navigable sur un parcours de cent quarante lieues pour les bateaux à vapeur qui ne tirent pas plus de six pieds, il doit être un jour l'un des principaux chemins fluviaux dans l'ouest de l'Amérique.

Cependant le mauvais temps était venu. Il ne procédait, pas par des pluies continuelles; mais de fréquents orages troublaient déjà l'atmosphère. Ces météores ne pouvaient aucunement gêner la marche de la jangada, qui ne donnait pas prise au vent; sa grande longueur la rendait même insensible à la houle de l'Amazone ; mais, pendant ces averses torrentielles, nécessité pour la famille Garral de rentrer dans l'habitation. Il fallait bien occuper ces heures de loisir. On causait alors, on se communiquait ses observations, et les langues ne chômaient pas.

Ce fut dans ces conditions que Torrès commença peu à peu à prendre une part plus active à la conversation. Les particularités de ses divers voyages dans tout le nord du Brésil lui fournissaient de nombreux

EN DESCENDANT TOUJOURS. 20Q

sujets d'entretien. Cet homme avait certainement beaucoup vu; mais ses observations étaient celles d'un sceptique, et, le plus souvent, il blessait les honnêtes gens qui l'écoutaient. Il faut dire aussi qu'il se montrait plus empressé auprès de Minha. Seulement ces assiduités, bien qu'elles déplussent à Manoel. n'étaient pas assez marquées pour que le jeune homme crût devoir intervenir encore. D'ailleurs, la jeune fille éprouvait pour Torrès une instinctive répulsion, qu'elle ne cherchait pas à cacher.

Le 9 juillet, l'embouchure du Tunantins apparut sur la rive gauche du fleuve, formant un estuaire de quatre cents pieds, par lequel cet affluent déversait ses eaux noires, venues de l'ouest-nord-ouest, après avoir arrosé les territoires des Indiens Cacenas.

En cet endroit, le cours de l'Amazone se montrait sous un aspect véridiquement grandiose, mais son lit était plus que jamais encombré d'îles et d'îlots. Il fallut toute l'adresse du pilote pour se diriger au travers de cet archipel, allant d'une rive à l'autre, évitant les hauts-fonds, fuyant les remous, maintenant son imperturbable direction.

Peut-être aurait-il pu prendre TAhuaty-Parana, sorte de canal naturel, qui se détache du fleuve un peu au-dessous de l'embouchure du Tunantins et permet de rentrer dans le cours d'eau principal, cent vingt

milles plus loin, par le rio Japuraj mais, si la portion la plus large de ce ce furo » mesure cent cinquante pieds, la plus étroite n'en compte que soixante, et la jangada aurait eu quelque peine à passer.

Bref, après avoir touché, le 13 juillet, à l'île Capuor, après avoir dépassé la bouche du Jutahy. qui. venu de l'est-sud-ouest, jette ses eaux noires par une ouverture de quinze cents pieds, après avoir admiré des légions de jolis singes couleur blanc de soufre, à face rouge cinabre, qui sont d'insatiables amateurs de ces noisettes que produisent les palmiers auxquels le fleuve doit son nom, les voyageurs arrivèrent, le 18 juillet, devant la petite ville de Fonteboa.

En cet endroit, la jangada fit une halte de douze heures, qui donna quelque repos à l'équipe.

Fonteboa, comme la plupart de ces villagesmissions de l'Amazone, n'a point échappé à cette capricieuse loi qui les transporte, pendant une longue période, d'un endroit à un autre. Il est probable, cependant, que ce hameau en a fini avec cette existence nomade et qu'il est définitivement sédentaire. Tant mieux pour lui, car il est charmant à voir avec sa trentaine de maisons, couvertes de feuillage, et son église dédiée à Notre-Dame de Guadalupe, Vierge Noire du Mexique. Fonteboa compte un millier d'habitants, fournis par les Indiens des deux

rives, qui élèvent de nombreux bestiaux clans les opulentes campines des environs. A celane se borne par leur occupation : ce sont aussi d'intrépides chasseurs, ou, si on l'aime mieux, d'intrépides pêcheurs de lamantins.

Aussi, le soir même de leur arrivée, les jeunes gens parent-ils assister à une très intéressante expédition

de ce genre.

Deux de ces cétacés herbivores venaient d'être signalés dans les eaux noires du rio Cayaratu, qui se jette à Fonteboa. On voyait six points bruns se mouvoir à leur surface. C'étaient les deux museaux pointus et les quatre ailerons des lamantins.

Des pêcheurs peu expérimentés auraient pris tout d'abord ces points mouvants pour des épaves en dérive, mais les indigènes de Fonteboa ne pouvaient s'y tromper. Bientôt, d'ailleurs, des souffles bruyants indiquèrent que des animaux à événements chassaient avec force l'air devenu impropre aux besoins de leur respiration.

Deux ubas, portant chacune trois pêcheurs, se détachèrent du rivage et s'approchèrent des lamantins, qui prirent aussitôt la fuite. Les points noirs tracèrent d'abord un long sillage à la surface de l'eau, puis ils disparurent à la fois.

Les pêcheurs continuèrent à s'avancer prudem-

ment. L'un d'eux, armé d'un harpon très primitif, — un long clou au bout d'un bâton, — se tenait debout sur la pirogue, pendant que les deux autres pagaient sans bruit. Ils attendaient que la nécessité de respirer ramenât les lamantins à leur portée. Dix minutes au plus, et ces animaux reparaitraient certainement dans un cercle plus ou moins restreint.

En effet, ce temps s'était à peu près écoulé, lorsque les points noirs émergèrent à peu de distance, et deux jets d'air mélangé de vapeurs s'élancèrent bruyamment.

Lesubas s'approchèrent ; les harpons furent lancés en même temps ; l'un manqua son but, mais l'autre frappa l'un des cétacés à la hauteur de sa vertèbre caudale.

Il n'en fallut pas plus pour étourdir l'animal, qui est peu apte à se défendre quand il a été touché par le fer d'un harpon. La corde le ramena à petits coups près de Tuba, et il fut remorqué jusqu'à la grève, au pied du village.

Ce n'était qu'un lamantin de petite taille, car il mesurait à peine trois pieds de longueur. On les a tant poursuivis, ces pauvres cétacés, qu'ils commencent à devenir assez rares dans les eaux de l'Amazone et de ses affluents, et on leur laisse si peu le temps de grandir, que les géants de l'espèce ne dépassent

EN DESCENDANT TOUJOURS. 213

— i — — ■ p — — ^ — i . — — -i- ■ — — ■■ i — — i.i.i. i — .ii. i .
m i .^

pas sept pieds maintenant. Que sont-ils auprès de ces lamantins de douze et quinze pieds, qui abondent encore dans les fleuves et les lacs de l'Afrique!

Mais il serait bien difficile d'empocher cette destruction. En effet, la chair du lamentein est excellente, même supérieure à celle du porc, et l'huile que fournit son lard, épais de trois pouces, est un produit d'une véritable valeur. Cette chair, lorsqu'elle est boucanée, se conserve longtemps et donne une alimentation saine. Si l'on ajoute à cela que l'animal est d'une capture relativement facile, on ne s'étonnera pas que son espèce tende à sa complète destruction.

Aujourd'hui, un lamantin adulte, qui « rendait » deux pots d'huile pesant cent quatre-vingts livres, n'en donne plus que quatre arrobes espagnols, équivalant à un quintal.

Le 19 juillet, au soleil levant, lajangada quittait Fonteboaet se laissait aller entre les deux rives du fleuve, absolument désertes, le long des îles ombragées de forêts de cacaoyers du plus grand effet. Le ciel était toujours lourdement chargé de gros cumulus électriques, qui faisaient pressentir de nouveaux orages.

. Le rio Jurua, venant du sud-est, se dégagea bientôt des berges de gauche. A le remonter, une embarcation

pourrait s'enfoncer jusqu'au Pérou, sans rencontrer d'insurmontables obstacles, à travers ses eaux blanches, que nourrissent un grand nombre de sousaffluents.

« C'est peut-être sur ces territoires, dit Manoel, qu'il conviendrait de rechercher les descendants de ces femmes guerrières, qui ont tant émerveillé Orellana. Mais il faut dire que, à l'exemple de leurs ■ devancières, elles ne forment point de tribus à part. Ce sont tout simplement des épouses qui accompagnent leurs époux au combat, et celles-ci, parmi les Juruas, ont une grande réputation de vaillance. »

La jangada continuait à descendre; mais quel dédale l'Amazone présentait alors ! Le rio Japura, . dont l'embouchure allait s'ouvrir quatre - vingts milles plus loin, et qui est un de ses plus grands affluents, courait presque parallèlement au fleuve.

Entre eux, c'étaient des canaux, dès iguarapès, des lagunes, des lacs temporaires, un inextricable lacs, qui rend bien difficile l'hydrographie de cette contrée.

Mais, si Araujo n'avait pas de carte pour se guider, son expérience le servait plus sûrement, et c'était merveille de le voir se débrouiller dans ce chaos, sans jamais s'égarer hors du grand fleuve.

En somme, il fit si bien que, le 20 juillet, dans

EN DESCENDANT TOUJOURS. 21

L'après-midi, après avoir passé devant le village de Parani-Tapera, la jangada put mouiller à l'entrée du lac d'Ega ou Teffé, dans lequel il était inutile de s'engager, puisqu'il aurait fallu en sortir pour reprendre la route de l'Amazone.

Mais la ville d'Ega est assez importante. Elle méritait qu'on fit halte pour la visiter. Il fut donc convenu que la jangada séjournerait en cet endroit jusqu'au 27 juillet, et que, le lendemain 28, la grande pirogue transporterait toute la famille à Ega.

Cela donnerait un repos qui était bien dû au laborieux équipage du train de bois.

La nuit se passa sur les amarrages, près d'une côte assez élevée, et rien n'en troubla la tranquillité. Quelques éclairs de chaleur enflammèrent l'horizon, mais ils venaient d'un orage lointain, - qui n'éclata pas à l'entrée du lac.

Le 20 juillet, à six heures du matin, Yaquita, Minliâ ; Lina et les deux jeunes gens se préparaient à quitter la jangada.

Joam Gar-ral, qui n'avait pas manifesté l'intention de descendre à terre, se décida, cette fois, Sur les instances de sa femme et de sa fille, à abandonner son absorbant travail quotidien pour les accompagner pendant leur excursion.

Torrès, lui, ne s'était pas montré' soucieux d'aller visiter Ega, à la grande satisfaction de Manoel, qui avait pris cet homme en aversion et n'attendait que Toccasionde le lui prouver.

Quant à Fragoso, il ne pouvait avoir, pour aller à Ega, les mêmes raisons d'intérêt qui l'avaient coh-

EGA. 2 I

duit à Tabatinga, bourgade de peu d'importance auprès de cette petite ville.

Ega, au contraire, est un chef-lieu de quinze cents habitants, où résident toutes les autorités que comporte l'administration d'une cité aussi considérable, — considérable pour le pays, — c'est-à-dire commandant militaire, chef de police, juge de paix, juge de droit, ipstituteur primaire, milice sous les ordres d'officiers de tout*rang.

Or, lorsque tant de fonctionnaires, leurs femmes, leurs enfants, habitent une ville, on peut supposer que les barbiers- coiffeurs n'y font pas défaut. C'était le cas , et Fragoso n'y eût pas fait ses frais.

Sans doute, l'aimable garçon, bien qu'il n'eût point affaire à Ega, comptait cependant être de la partie, puisque Lina accompagnait sa jeune maîtresse; mais, au moment de quitter la jangada, il se résigna à rester, sur la demande même de Lina.

« Monsieur Fragoso? lui dit-elle, après l'avoir pris à l'écart.

— Mademoiselle Lina? répondit Fragoso.

— Je ne crois pas que votre ami Torrès ait l'intention de nous accompagner à Ega.

;. — En effet, il doit rester à bord, mademoiselle Lina, mais je vous serai obligé de ne point l'appeler mon ami !

— C'est pourtant vous qui l'avez engagé à nous demander passage, avant qu'il en eût manifesté l'intention.

— Oui, et ce jour-là, s'il faut vous dire toute ma pensée, je crains d'avoir fait une sottise !

— Eh bien, s'il faut vous dire toute la mienne, cet homme ne me plaît guère, monsieur Fragoso ?

— Il ne me plaît pas davantage, mademoiselle Lina, et j'ai toujours comme une idée de l'avoir déjà vu quelque part. Mais le trop vague souvenir qu'il m'a laissé n'est précis que sur un point : c'est que l'impression était loin d'être bonne !

— En quel endroit, à quelle époque auriez-vous rencontré ce iorrès? Vous ne pouvez donc pas vous le rappeler? Il serait peut-être utile de savoir ce qu'il est, et surtout ce qu'il a été !

— Non... Je cherche... Y a-t-il longtemps? Dans quel pays, dans quelles circonstances?... Je ne retrouve pas !

— Monsieur Fragoso ?

— Mademoiselle Lina ?

7— Vous devriez demeurer à bord, afin de surveiller Torrès pendant notre absence !

— Quoi ! s'écria Fragoso, ne pas vous accompagner à Ega et rester tout une journée sans vous voir!

— Je vous le demande !

EGA. 2 I

— C'est un ordre ?...

■— ' C'est une prière i

— Je resterai.

— - Monsieur Fragoso?

— Mademoiselle Lina ?

— Je vous remercie !

— Remerciez-moi en me donnant une bonne poignée de main, répondit Fragoso. Ça vaut bien cela ! »

Lina tendit la main à ce brave garçon, c'jui la retint quelques instants, en regardant le charmant visage de la jeune fille. Et voilà pourquoi Fragoso ne prit pas place dans la pirogue, et se fit, sans en avoir l'air, le surveillant de Torrès. Celui-ci s'apercevait-il de ces sentiments de répulsion qu'il inspirait à tous? Peut-être ; mais, sans doute aussi, il avait ses raisons pour n'en pas tenir compte.

Une distance de quatre lieues séparait le lieu de mouillage de la ville d'Ega. Huit lieues, aller et retour, dans une pirogue contenant six personnes, plus deux nègres pour payer, c'était un trajet qui eût exigé quelques heures, sans parler de la fatigue occasionnée par cette haute température, bien que le ciel fût voilé de légers nuages.

Mais, très heureusement, une jolie brise soufflait du nord-ouest, c'est-à-dire que, si elle tenait de ce côté, elle serait favorable pour naviguer sur le lac

Teffé. On pouvait aller à Ega et en revenir rapidement, sans même courir des bordées.

La voile latine fut donc hissée au mât de la pirogue. Benito prit la barre, et Ton déborda, après qu'un dernier geste de Lina eut recommandé à Fragoso de faire bonne garde.

Il suffisait de suivre le littoral sud du lac pour atteindre Ega. Deux heures après, la pirogue arrivait au port de cette ancienne Mission, autrefois fondée par les carmélites, qui devint une ville en 1759, et que le général Gama fit définitivement rentrer sbiis la domination brésilienne.

Les passagers débarquèrent sur une grève plate, près de laquelle venaient se ranger, non seulement les embarcations du pays, mais aussi quelques-unes de ces petites goélettes, qui vont faire le cabotage sur le littoral de l'Atlantique.

Ce fut d'abord un sujet d'étonnement pour les deux jeunes filles, lorsqu'elles entrèrent dans Ega.

« Ah ! la grande ville ! s'écria Minha.

— Que de maisons ! que de monde ! répliquait Lina, dont les yeux s'agrandissaient encore pour mieux voir.

— Je le crois bien, répondit Benito en riant, plus de quinze cents habitants, au moins deux cents maisons, dont quelques-unes ont un étage, et deux

ou, trois rues, de véritables rues, qui les séparent !

— Mon cher Manoel, dit Minha, défende:: nous contre mon frère ! Il se moque de nous, parce qu'il a déjà visité de plus belles villes dans la province des Amazones et du Para î

— Eh bien, il se moquera aussi de sa mère, ajouta Yaquita^ parce que j'avoue que je n'avais jamais rien vu de pareil !

— - Alors, prenez* garde, ma mère etma sœur, reprit Benito v car vous allez tomber en extase, quand vous serez à Manao, et vous vous évanouirez, lorsque vous

arriverez à Bélem !

— Ne crains rien ! répondit en souriant Manoel. Ces

dames auront été peu à peu préparées à ces grandes

admiration, en visitant les premières cités du Haut- Amazone.

— Comment, vous aussi, Manoel, dit Minha, vous parlez comme mon frère? Vous vous moquez?...

' — Non, Minha! je vous jure...

— Laissons rire ces messieurs, répondit Lina, et regardons bien, ma chère maîtresse, car cela est très beau! »

très beau! Une agglomération de maisons, bâties en terre ou blanchies à la chaux et, pour la plupart, couvertes de chaume ou de feuilles de palmier, quelques-unes, il est vrai, construites en pierres ou en

bois, avec des vérandas, des portes et des volets peints d'un vert cru au milieu d'un petit verger plein d'orangers en fleur. Mais il y avait deux ou trois bâtiments civils, une caserne et une église, dédiée à sainte Thérèse, qui était une cathédrale près de la modeste

chapelle d'Iquitos.

Puis, en se retournant vers le lac, on saisissait du regard un joli panorama encadré dans une bordure de cocotiers et d'assaïs, qui se terminait aux premières eaux de la nappe liquide, et au delà, à trois lieues de Pautre côté, le pittoresque village de Nogueira montrait ses quelques maisonnettes perdues dans le massif des vieux oliviers de sa grève.

Mais, pour ces deux jeunes filles, il y eut une autre cause d'émerveillement, — émerveillement tout féminin, d'ailleurs : ce furent les modes des élégantes Egiennes, non pas l'habillement assez primitif encore des indigènes du beau sexe, Omaas ou Muras converties, mais le costume des vraies Brésiliennes ! Qui, les femmes, les filles des fonctionnaires ou des principaux négociants de la ville portaient prétentieusement des toilettes parisiennes, passablement arriérées, et cela, à cinq cents lieues de Para, qui est lui-même à plusieurs milliers de milles de Paris.

« Mais voyez donc, regardez donc, maîtresse, ces belles dames dans leurs belles robes!

— Lina en deviendra folle! s'écria Benito.

— Ces toilettes, si elles étaient bien portées, répondit Minha, ne seraient peut-être pas aussi ridicules !

— Ma chère Minha, dit Manoel, avec votre simple robe de cotonnade, votre chapeau de paille, croyez bien que vous êtes mieux habillée que

toutes ces Brésiliennes, coiffées de toques et drapées de jupes à volants, qui ne sont ni de leur pays ni de leur race !

— Si je vous plais ainsi, répondit la jeune fille, je n'ai rien à envier à personne ! »

Mais, enfin, on était venu pour voir. On se promena donc dans les rues, qui comptaient plus d'échoppes que de magasins; on flâna sur la place, rendez-vous des élégants et des élégantes, qui étouffaient sous leurs vêtements européens; on déjeuna même dans un hôtel, — c'était à peine une auberge, — dont la cuisine fit sensiblement regretter l'excellent ordinaire de la jangada.

Après le dîner, dans lequel figura uniquement de la chair de tortue, diversement accommodée, la famille Garral vint une dernière fois admirer les bords du lac, que le soleil couchant dorait de ses rayons ; puis elle regagna la pirogue, un peu désillusionnée, peut-être, sur les magnificences d'une ville qu'une heure eût suffi à visiter, un peu fatiguée aussi de sa

promenade à travers ces rues échauffées, qui ne valaient pas les sentiers ombreux d'Iquitos. Il n'était pas jusqu'à la curieuse Lina elle-même, dont l'enthousiasme n'eût quelque peu baissé.

Chacun reprit sa place dans la pirogue. Le vent s'était maintenu au nord-ouest et fraîchissait avec le soir. La voile fut hissée.' On refit la route du matin sur ce lac alimenté par le rio Teffé aux eaux noires, qui, suivant les Indiens, serait navigable vers le sudouest pendant quarante jours de marche. À huit heures du soir, la pirogue avait rallié le lieu du mouillage et accostait la jangada.

Dès que Lina put prendre Fragoso à l'écart :

o Avez-vous vu quelque chose de suspect , monsieur Fragoso? lui demanda-t-elle.

.— Rien , mademoiselle Lina , répondit Fragoso. Torrès n'a guère quitté sa cabine où il a lu et écrit.

— Il n'est pas entré dans la maison, dans la salle à manger, comme je le craignais?

— Non, tout le temps qu'il a été hors de sa cabine, il s'est promené sur l'avant de la jangada.

— Et que faisait-il?

— Il tenait à la main un vieux papier qu'il seïrtblait consulter avec attention, et marmottait je ne sais quels mots incompréhensibles !

— Tout cela n'est peut-être pas aussi indifférent

que vous le croyez, monsieur Fragoso ! Ces lectures, ,;ces écritures, ces vieux papiers, cela peut avoir son intérêt ! Ce n'est ni un professeur, ni un homme de loi, ce liseur et cet écrivain !

— Vous avez bien raison !

— Veillons encore, monsieur Fragoso.

....,, — Veillons toujours, mademoiselle Lina, » répondit Fragoso.

r ; Le lendemain, 27 juillet, dès le lever du jour, : ;Benito donnait au pilote le signal du départ. s A travers l'entre-deux des îles qui émergent de la baie d'Arenapo, l'embouchure du Japura, large de six mille six cents pieds, fut un instant visible. Ce grand affluent se déverse par huit bouches dans l'Amazone, comme s'il se jetait dans quelque océan ou quelque golfe. Mais ses eaux venaient de loin, et n c'étaient les montagnes de la république de l'Équa- ; ^ teu.r qui les envoyaient dans un cours que des chutes n'arrêtent qu'à deux cent dix lieues de son conspuent.

Toute cette journée fut employée à descendre jusqu'à l'île Yapura, après laquelle le fleuve, moins if encombré, rendit la dérive plus facile.

Le courant, ^ peu rapide en somme, permettait d'ailleurs d'éviter assez facilement ces îlots, et il n'y eut jamais ni choc , ni échouage.

220 LA JAPfGADA.

Le lendemain, la jangada côtoya de vastes grèves, formées de hautes dunes très accidentées, qui servent de barrage à des pâturages immenses, dans lesquels on pourrait élever et nourrir les bestiaux de toute l'Europe. Ces grèves sont regardées comme les plus riches en tortues qui soient dans le bassin du Haut- Amazone.

Le 29 juillet au soir, on s'amarra solidement à l'île de Catua, afin d'y passer la nuit, qui menaçait d'être très sombre.

Sur cette île, tant que le soleil demeura au-dessus de l'horizon, apparut une troupe d'Indiens Muras, reste de cette ancienne et puissante tribu, qui, entre le Teffé et le Madeira, occupait autrefois plus de cent lieues riveraines du fleuve.

Ces indigènes, allant et venant, observèrent le train flottant, maintenant immobile. Ils étaient là une centaine armés de sarbacanes formées d'un roseau spécial à ces parages, et que renforce extérieurement un étui fait avec la tige d'un palmier nain dont on a enlevé la moelle.

Joam Garra! laissa un instant le travail qui lui prenait tout son temps, pour recommander de bien veiller et de ne point provoquer ces indigènes. En effet, la partie n'eût pas été égale. Les Muras ont une remarquable adresse pour lancer jusqu'à une

distance de trois cents pas, avec leurs sarbacanes, des flèches qui font d'incurables blessures.

C'est que ces flèches, tirées d'une feuille du palmier « coucourite », empennées de coton, longues de neuf à dix pouces, pointues comme une aiguille, sont empoisonnées avec le « curare ».

Le curare ou « wourah », cette liqueur « qui tue tout bas », disent les Indiens, est préparée avec le suc d'une sorte' d'euphorbiacée et le jus

d'une strychnos bulbeuse, sans compter la pâte de fourmis venimeuses et les crochets de serpents, venimeux aussi, qu'on y mélange.

« C'est vraiment là un terrible poison, dit Manoeï. Il attaque directement dans le système nerveux ceux des nerfs par lesquels se font les mouvements soumis à la volonté. Mais le cœur n'est pas atteint, et il r.e cesse de battre jusqu'à l'extinction des fonctions vitales. Et pourtant, contre cet empoisonnement, qui commence par l'engourdissement des membres, on ne connaît pas d'antidote ! »

Très heureusement, ces Muras ne firent pas de démonstrations hostiles, bien qu'ils aient pour les blancs une haine prononcée. Ils n'ont plus, il est vrai, la valeur de leurs ancêtres.

A la nuit tombante, une flûte à cinq trous fit entendre derrière les arbres de l'île quelques chants

en mode mineur. Une autre flûte lui répondit. Cet échange de phrases musicales dura pendant deux ou trois minutes, et les Muras disparurent.

Fragoso, dans un moment de bonne humeur, avait tenté de leur répondre par une chanson de sa façon; mais Lina s'était trouvée là fort à propos pour lui mettre la main sur la bouche et l'empêcher de montrer ses petits talents de chanteur, qu'il prodiguait volontiers.

^Le 2 août, à trois heures du soir, la jangada arri* vait, à vingt lieues de lày à l'entrée de ce lac Apôaraj qui alimente de ses eaux noires le rio du même nom, et deux jours après, vers cinq heures, elle s'arrêtait à rentrée du lac Coary.

Ce lac est un des plus grands qui soient en communication avec l'Amazone , et il sert de réservoir à différents rios. Cinq ou six affluents s'y jettent, s'y emmagasinent, s'y. mélangent, et un étroit furo les déverse dans la principale artère. -

Après avoir entrevu les hauteurs du hameau de Tahua-Miri, monté sur ses pilotis, comme sur des éehasses, pour se garder contre l'inondation dès crues qui envahissent souvent ces basses grèves, la jangada s'amarra afin de passer la nuit. - ^

La halte se fit en vue du village de Cbary\$ une douzaine de maisons assez délabrées, bâties au mi-

lieu d'épais massifs d'orangers et de calebassiers. Rien de plus changeant que l'aspect de ce hameau, suivant que, par suite de l'élévation ou de rabaissement des eaux, le lac présente une vaste étendue liquide, ou se réduit à un étroit canal, qui n'a même plus assez de profondeur pour communiquer avec l'Amazone.

ji Le lendemain matin, 5 août, on repartit dès l'aube, on passa devant le canal de Yucura, qui appartient à ce système si enchevêtré des lacs et des furos du rio Zapura, et, le 6 août au matin, on arriva à l'entrée du lac de Miana.

j; Aucun incident nouveau ne s'était produit dans la vie du bord, qui s'accomplissait avec une régularité presque méthodique.

Eragoso, toujours poussé par Lina, ne cessait de surveiller Torrès. Plusieurs fois, il essaya de le faire parler sur sa vie passée ; mais l'aventurier éludait toute conversation à ce sujet, et finit même par se tenir dans une extrême réserve avec le barbier.

^Juant à ses rapports avec la famille Garral, ils étaient toujours les mêmes. S'il parlait peu à Joam, il s'adressait plus volontiers à Yaquita et à sa fille, sans paraître remarquer l'évidente froideur qui l'acr cueillait. Toutes deux se disaient, d'ailleurs, qu ? après l'arrivée de là jangada à Manao, Torrès les quitterait

et qu'on n'entendrait plus parler de lui. En cela, Yaquita suivait les conseils du padre Passanha, qui l'exhortait à prendre patience ; mais le bon père avait un peu plus de mal avec Manoel, très disposé à remettre

sérieusement à sa place l'intrus si malencontreusement embarqué sur la jangada.

Le seul fait qui se passa dans cette soirée fut celui-ci ;

Une pirogue, qui descendait le fleuve, accosta la jangada, après une invitation qui lui fut adressée par Joam Garral.

« Tu vas à Manao? demanda-t-il à l'Indien, qui montait et dirigeait la pirogue.

— Oui, répondit l'Indien.

— Tu y seras?...

— Dans huit jours.

— Alors tu y arriveras bien avant nous. Veux-tu te charger de remettre une lettre à son adresse?

— ■ Volontiers.

— Prends donc cette lettre, mon ami, et porte-la à Manao. »

L'Indien prit la lettre que lui présentait Joam Garral, et une poignée de reis fut le prix de la commission qu'il s'engageait à faire.

Aucun des membres de la famille, alors retirés dans l'habitation, n'eut connaissance de ce fait. Seul,

Torrès en fut témoin. Il entendit même les quelques mots échangés entre Joam Garral et l'Indien, et, à sa physionomie qui se rembrunit, il était facile de voir que l'envoi de cette lettre ne laissait pas que de le surprendre.

* Cependant, si Manoel ne disait rien, pour ne pas provoquer quelque scène violente à bord, le lendemain, il eut la pensée de s'expliquer avec Benito au

sujet de Torrès.

<f Benito, lui diUl, après l'avoir emmené à l'avant

de la jangada, j'ai à te parler. » r

i Benito, si souriant d'ordinaire; s'arrêta en regardant;Manoel» et tout son visage s'assombrit.

« Je sais pourquoi, dit-il. Il s'agit de Torrès? — Oui,Benito! ^

— - Eb bien, moi aussi, j'ai à te parler; de -lui, Manoel.

i ^Tuas donc remarqué ses assiduités près de Minhaûdit Manoel en pâlisant. ; q -

— Ah! ce n'estpas un sentiment de jalousie qui t'animecontre un pareil homme?ditvivementBenito.

— Non, certes! répondit Manoel. Dieu me garde de faire une telle injure à la jeune fille qui va devenir ma femme! Non, Benito! Elle a cet aventurier en horreur! Ce n'est donc de rien de pareil qu'il s'agit, mais il me répugne de voir cet aventurier s'imposer continuellementparsa présence, par son insistance, à ta mère et à ta sœur, et chercher à s'introduire dans l'intimité de ta famille, qui est déjà la mienne !

— Manoel, répondit gravement Benito, je partage ta répulsion pour ce douteux personnage, et, si je n'avais consulté que mon sentiment, j'aurais déjà "Chassé Torrès de la jangada ! Mais je n'ai pas osé ! tu ^. Tu n'as pas osé? répliqua Manoel, en saisissant la main de son ami. Tu n'as pas osé!...

la -^ Écoute-moi, Manoel, reprit Benito. Tu ashien observé Torrès, n'est-ce pas? Tu as remarqué son

-eïôpresseméntprès de ma sœur ! Rien de plus vrai ! Mais, pendant que tu voyais cela, tu ne voyais pas que cet homme inquiétant ne perd mon père des yeux ni de loin ni de près, et qu'il semble avoir comme

Jane arrière^pensée haineuse en le regardant avec une obstination inexplicable!

:>b *£■: Que dis-tu là, Bèniio? Aurais-tu des raisons de penser que Torrès en veut à Joam Garral ?

— Aucune... Je ne pense rien! répondit Benito. Ge n'est qu'un sentiment! Mais observe bien Torrès, étudie avec soin sa physionomie, et tu verras quel mauvais sourire il a, lorsque mon père vient à passer à la portée de son regard !

— Eh bien, s'écria Manoel, s'il en est ainsi, Benito, raison de plus pour le chasser!

— Raison de plus... ou raison de moins,, répondit le jeune homme. Manoel.... je crains.... Quoi?... Je ne sais.... Mais obliger mon père à congédier Torrès... cela peut être imprudent! Je te le répète... j'ai peur, sans qu'aucun fait positif me permette de m'expKquer a moi-même cette peur !

Une sorte de frémissement de colère agita Benito pendant qu'il parlait ainsi.

« Alors, dit Manoel, tu crois qu'il faut attendre?

-vOui... attendre, avant de prendre un parti, mais surtout , nous tenir sur nos gardes !

— Après tout, répondit Manoel. dans une vingtaine de jours, nous serons arrivés à Manao. C'est là que doit s'arrêter Torrès. C'est donc là qu'il nous quittera, et nous serons pour toujours débarrassés de sa présence ! Jusque-là, ayons l'œil sur lui !

— Tu me comprends, Manoel, répondit Benito.

— Je te comprends, mon ami, mon frère ! reprit Manoel, bien que je ne partage pas , bien que je ne

puisse partager toutes tes craintes I Quel lien pourrait-il exister entre ton père et cet aventurier? Evidemment ton père ne l'a jamais vu !

— Je ne dis pas que mon père connaisse Torres, répondit Benito. mais oui !.. il me semble que Torrès connaît mon père!... Que faisait-il, cet homme, aux environs de la fazenda, lorsque nous l'avons rencontré dans la forêt d'Iquitos? Pourquoi a-t-il refusé dès lors l'hospitalité que nous lui offrions, pour s'arranger ensuite de façon à devenir presque forcément notre compagnon de voyage? Nous arrivons à Tabatinga et il s'y trouve comme s'il nous attendait! Le hasard est-il pour tout dans ces rencontres, ou serait-ce la suite d'un plan préconçu? Devant le regard à la fois fuyant et obstiné de Torrès , tout cela me revient à l'esprit!... Je ne sais... je me perds dans ces choses inexplicables! Ah I pourquoi ai-je eu cette idée de lui offrir de s'embarquer sur notre jangada!

— Calme -toi, Benito... je t'en prie!

■*- Manoel! s'écria Benito, qui semblait ne pouvoir plus se contenir, crois-tu donc que, s'il ne s'agissait que de moi, cet homme, qui ne nous inspire que répulsion et dégoût, j'aurais hésité à le jeter par-dessus bord! Mais, si, en effet, c'est de mon père qu'il s'agit, je crains, en cédant à mes impressions, d'aller contre mon but I Quelque chose me dit qu'avec cet

être tortueux, il peut y avoir péril à agir avant qu'un fait nous en ait donné le droit... le droit et le devoir !... En somme, sur la jangada, nous l'avons sous la main, et, en faisant tous deux bonne garde autour de mon père, nous ne pouvons pas manquer, si sûr que soit son jeu, de le forcer à se démasquer, à se trahir! Donc, attendons encore! »

L'arrivée de Torrès sur l'avant de la jangada interrompt la conversation des deux jeunes gens. Torrès les regarda en dessous, mais il ne leur adressa pas la parole.

• Benito ne se trompait pas, lorsqu'il disait que les yeux de l'aventurier étaient attachés à la personne de Joam Garral. toutes les fois qu'il ne se sentait pas

observé.

; Non ! il ne se trompait pas, lorsqu'il affirmait que la figure de Torrès devenait sinistre en regardant son père !

Par quel mystérieux lien, de ces deux hommes, l'un, la noblesse même, pouvait-il, — sans le savoir, cela était clair, — être lié à l'autre ?

La situation étant donnée, il était certes difficile que Torrès, maintenant surveillé tout à la fois par les deux jeunes gens, par Fragoso et Lina, pût faire un mouvement qui ne serait pas sur-le champ réprimé. Peut-être le comprit-il. En tout cas, il ne le

laissa pas voir et ne changea rien à sa manière d'être.

Satisfaits de s'être expliqués, Manoel et Benito se promirent de le garder à vue, sans rien faire qui put mettre son attention en éveil.

Pendant les jours suivants, la jangada dépassa rentrée des furos Camara, Aru, Yuripari, de la rive droite, dont les eaux, au lieu de se déverser dans l'Amazone, vont, au sud, alimenter le rio des Punis et reviennent par lui au grand fleuve. Le 10 août, à cinq heures du soir, on faisait escale à Hle des Cocos.

Là se trouvait un établissement de seringuaire. Ce nom est celui du fabricant de caoutchouc, tiré du « seringueira », arbre dont le nom scientifique est « siphonia elastica ».

On dit que, par négligence ou mauvaise exploitation, le nombre de ces arbres diminue dans le bassin de l'Amazone; mais les forêts de seringueiras sont encore très considérables sur les bords du Madeira, du Purus et autres affluents du fleuve.

Ils étaient là une vingtaine d'Indiens, récoltant et manipulant le caoutchouc, opération qui se fait plus spécialement pendant les mois de mai, juin et juillet. ' Après avoir reconnu que les arbres, bien préparés par les crues du fleuve qui avaient inondé leurs tiges à une hauteur de quatre pieds environ, se trouvaient

dans de bonnes conditions pour la récolte, les Indiens s'étaient mis à la besogne.

Incisions faites dans l'aubier des seringueiras, ils avaient attaché au-dessous de la plaie de petits pots que vingt-quatre heures devaient suffire à remplir d'un suc laiteux, qu'on peut aussi récolter au moyen d'un bambou creux et d'un récipient placé au pied de l'arbre.

Ce suc recueilli, afin d'empêcher l'isolement de ses particules résineuses, les Indiens le soumettent à une fumigation sur un feu de noix de palmier assaï. En étalant le suc sur une pelle de bois qu'on agite dans la fumée, on produit presque instantanément sa coagulation; il revêt une teinte grise jaunâtre et se solidifie. Les couches qui se forment successivement sont alors détachées de la pelle; on les expose au soleil, elles se durcissent encore et prennent la couleur brune que l'on connaît. A cet instant, la fabrication est achevée.

Benito, trouvant l'occasion excellente, acheta à ces Indiens toute la quantité de caoutchouc emmagasinée dans leurs cabanes, qui sont élevées sur pilotis. Le prix qu'il leur en donna était suffisamment rémunérateur, et ils se montrèrent fort satisfaits.

Quatre jours plus tard, le 14 août, la jangada passait devant les bouches du Purus.

UNE ATTAQUE. 23g

C'est encore un des grands tributaires de droite de l'Amazone, et il paraît offrir plus de cinq cents lieues de cours navigable, même à de forts bâtiments. Il s'enfonce dans le sud-ouest et mesure près de quatre mille pieds à son embouchure. Après avoir coulé sous l'ombrage des ficus, des tahuaris, des palmiers « nipas », des cécropias. c'est véritablement par cinq bras qu'il se jette dans l'Amazone 1 .

En cet endroit, le pilote Araujo pouvait manœuvrer avec une grande aisance. Le cours du fleuve était moins obstrué d'îles, et, en outre, sa largeur, d'une rive à l'autre, pouvait être estimée à deux lieues au moins.

Aussi le courant entraînait-il plus uniformément lajangada, qui, le 18 août, s'arrêtait devant le village de Pesquero, pour y passer la nuit.

Le soleil était déjà ^très bas sur l'horizon, et, avec cette rapidité spéciale aux basses latitudes, il allait tomber presque perpendiculairement, comme un énorme bolide. La nuit devait succéder au jour presque sans crépuscule, comme ces nuits de théâtre que Ton fait en baissant brusquement la rampe.

Joàm Garralet sa femme, Lina et la vieille Gybèle étaient devant l'habitation.

1. Il a été récemment étudié pendant six cents lieues par M. Bâtes, un savant géographe anglais.

Torrès, après avoir un instant tourné autour de Joam Garral. comme s'il voulait lui parler en particulier, gêné peut-être par l'arrivée du padre Passanha qui venait souhaiter le bonsoir à la famille, était enfin rentré dans sa cabine.

Les Indiens et les noirs, étendus le long du bord, se tenaient à leur poste de manœuvre. Araiijo, assis à l'avant, étudiait le courant, dont le fil s'allongeait dans une direction rectiligne.

Manoel et Benito, l'œil ouvert, mais causant et fumant d'un air indifférent, se promenaient sur la partie centrale de la jangada en attendant l'heure du repos.

Tout à coup, Manoel arrêta Benito de la main et lui dit :

■ ■ « Quellesingulièreodeur?Est-cequeje me trompe? Ne sens-tu pas?... On dirait vraiment. ..

— On dirait une odeur de musc échauffé ! répondit Benito. Il doit y avoir des caïmans endormis sur Ta grève voisine !

— Eh bien! la nature a sagement fait en permettant qu'ils se trahissent ainsi !

— Oui, dit Benito, cela est heureux, car ce sont des animaux assez redoutables. »

Le plus souvent, à la tombée du jour, ces sauriens aiment à s'étendre sur les plages, où ils s'installent

plus commodément pour passer la nuit. Là, blottis à l'orifice de trous dans lesquels ils sont entrés à reculons, ils dorment la bouche ouverte et la mâchoire supérieure dressée verticalement, à moins qu'ils n'attendent ou ne guettent une proie. Se précipiter pour l'atteindre, soit en nageant sous les eaux avec leur queue pour tout moteur, soit en courant sur les grèves avec une rapidité que l'homme ne peut égaler, ce n'est qu'un je» pour ces amphibiens.

;.... C'est là, sur ces vastes grèves, que les caïmans naissent, vivent et meurent, non sans avoir donné des exemples d'une extraordinaire longévité. Non seulement les vieux, les centenaires, se reconnaissent à la mousse verdâtre qui tapisse leur carapace et aux verrues dont elle est semée, mais aussi à leur férocité naturelle qui s'accroît avec l'âge. Ainsi que l'avait dit Benito, ces animaux peuvent être redoutables, et il convient de se mettre en garde contre leurs attaques.

Tout à coup, ces cris se font entendre vers l'avant :

a Caïmans! caïmans! »

Manoel et Benito se redressent et regardent.

Trois gros sauriens, longs de quinze à vingt pieds, étaient parvenus à se hisser sur la plate-forme de la jangada.

« Aux fusils! aux fusils I cria Benito, en faisant 1. ' 14

signe aux Indiens et aux noirs de revenir en arrière.

— A la maison! répondit Manoel. C'est plus

pressé! »

Et, en effet, comme il ne fallait pas essayer de lutter directement, le mieux était de se mettre à l'abri tout d'abord. 4

Ce fut fait en un instant. La famille Garral s'était réfugiée dans la maison, où les deux jeunes gens la rejoignirent. Les Indiens et les noirs avaient regagné leurs carbets et leurs cases.

Au moment de refermer la porte de la maison :

<t Et Minha? dit Manoel.

— Elle n'est pas là! répondit Lina, qui venait de courir à la chambre de sa maîtresse.

— Grand Dieu! Où est-elle? » s'écria sa mère. Et tous d'appeler à la fois ;

« Minha! Minha! »

Pas de réponse.

« Elle est donc à l'avant de la jangada? dit Benito.

— Minha !» cria Manoel.

Les deux jeunes gens, Fragoso, Joam Garral, ne songeant plus au danger, se jetèrent hors de la maison, des fusils à la main.

A peine étaient-ils au dehors, que deux des caïmans, faisant demi-tour, couraient sur eux.

Une chevrotine dans la tête, près de l'œil, tirée par Benito, arrêta l'un de ces monstres, qui, mortellement frappé, se débattit avec de violentes convulsions et retomba sur le flanc.

Mais déjà le second était là, il se jetait en avant, et il n'y avait plus moyen de l'éviter.

En effet, l'énorme caïman s'était précipité à la rencontre de Joam Garral, et, après l'avoir renversé d'un coup de queue, il revenait sur lui,

les mâchoires ouvertes.

A ce moment, Torrès, s' élançant hors de sa cabine, une hache à la main, en porta un si heureux coup, que le tranchant entra dans la mâchoire du caïman et y resta enfoncé, sans qu'il pût s'en défaire. Aveuglé par le sang, l'animal se lança décote, et, volontairement ou non, il retomba et se perdit dans le fleuve.

« Minha! Minha! h criait toujours Manoel, éperdu, qui avait gagné l'avant de la jangada.

Tout à coup, la jeune fille apparut. Elle s'était d'abord réfugiée dans la cabane d'Araujo; mais cette cabane venait d'être renversée par la poussée puissante du troisième caïman, et maintenant Minha fuyait vers l'arrière, poursuivie par ce monstre, qui n'était pas à six pieds d'elle.

Minha tomba.

Une deuxième balle, ajustée par Benito, ne put

arrêter le caïman! Elle ne frappa que la carapace de l'animal, dont les écailles volèrent en éclats, sans avoir été pénétrée.

Manoel s'élança vers la jeune fille pour la relever, l'emporter, l'arracher à la mort!... Un coup de queue, lancé latéralement par l'animal, le renversa à son tour.

Minha, évanouie, était perdue, et déjà la bouche du caïman s'ouvrait pour la broyer!...

Ce fut alors que Fragoso, bondissant sur ranimai, lui plongea un couteau jusqu'au fond de la gorge, au risque d'avoir le bras coupé par les deux mâchepi-ĩ Tes, si elles se refermaient brusquement.

Fragoso put retirer son bras à temps; mais il ne put éviter le choc du caïman, et il fut entraîné dans le fleuve, dont les eaux devinrent rouges sur un large espace.

« Fragoso! Fragoso I » avait crié Lina, qui venait d(i s'agenouiller sur le bord de la jangada.

Un instant après, Fragoso reparaissait à la surface de l'Amazone... Il était sain et sauf.

Mais, au péril de sa vie, il avait sauvé la jeune fille, qui revenait à elle, et comme, 49 WM^ ces mains que lui tendaient Manoel, Yaquita, Minha, Lina, Fragoso ne savait à laquelle répondre, il finit par presser celle de la jeune mulâtresse. r v ..- r

VSZ ATTAQUE. 2^5

Cependant, si Fragoso avait sauvé Minha, c'était certainement à l'intervention de Torrès que Joam Garral devait son salut.

Ce n'était donc pas à la vie du fazender qu'il eh voulait, cet aventurier. Devant ce fait évident. il fallait bien l'admettre.

Manoel interpella tout bas Benito.

« C'est vrai! répondit Benito embarrassé, tu as raison, et, dans ce sens, c'est un cruel souci de moins ! Et cependant, Manoel, mes soupçons subsistent toujours ! On peut être le pire ennemi d'un homme, tout en ne voulant pas sa mort! »

Cependant Joam Garral s'était approché de Torrès;

« Merci, Torrès, » dit-il en lui tendant la main.

L'aventurier fit quelques pas en arrière sans rien répondre.

« Torrès, reprit Joam Garral, je regrette que vous arriviez au terme de votre voyage, et que nous devions nous séparer dans quelques jours ! Je vous dois....

— Joam Garral, répondit Torrès, vous ne me devez rien 1 Votre vie m'était précieuse entre toutes! Mais, si vous le permettez... j'ai réfléchi...

au lieu d'arrêter à Manao, je descendrai jusqu'à Bélem. — Voulez-vous m'y conduire ? »

Joam Garral répondit par un signe affirmatif.

En entendant cette demande, Benito, dans un mouvement irréfléchi, fut sur le point d'intervenir; mais Manoel l'arrêta, et le jeune homme se contint, non sans un violent effort.

Le lendemain, après une nuit qui avait à peine suffi à calmer tant d'émotions, on se démarra de cette plage aux caïmans et l'on repartit. Avant cinq jours, si rien ne contrariait sa marche, la jangada devait avoir touché au port de Manao.

La jeune fille était maintenant tout à fait remise de sa frayeur; ses yeux et son sourire remerciaient à la fois tous ceux qui avaient risqué leur vie pour elle.

Quant à Lina, il semblait qu'elle fût plus reconnaissante envers le courageux Fragoso que si c'eût été elle qu'il eût sauvée !

« Je vous revaudrai cela tôt ou tard, monsieur Fragoso ! dit-elle en lui souriant.

— Et comment, mademoiselle Lina ?

— Oh ! vous le savez bien !

— Alors, si je le sais, que ce soit tôt ou non tard ! » répondit l'aimable garçon.

Et, de ce jour, il fut bien entendu que la charmante Lina était la fiancée de Fragoso, que leur mariage s'accomplirait en même temps que celui de Minha et de Manoel, et que le nouveau couple resterait à Bélem près des jeunes mariés.

« Voilà qui est bien, répétait sans cesse Fragoso, mais je n'aurais jamais cru que le Para fut si loin ! d

Quant à Manoel et à Benito, ils avaient eu une longue conversation au sujet de ce qui s'était passé. Il ne pouvait plus être question d'obtenir de Joam Garral le congédiement de son sauveur.

« Votre vie m'était précieuse entre toutes, » avait dit Torrès.

Cette réponse, à la fois hyperbolique et énigmatique, qui était échappée à l'aventurier, Benito l'avait entendue et retenue.

Provisoirement, les deux jeunes gens ne pouvaient donc rien. Plus que jamais, ils en étaient réduits à attendre, — à attendre non plus quatre ou cinq jours, mais sept ou huit semaines encore, c'est-à-dire tout le temps qu'il faudrait à la jangada pour descendre jusqu'à Bélem.

LE DrNER D'ARRIVEE. 249

« Il y a dans tout cela je ne sais quel mystère que je ne puis comprendre! ditBenito.

— Oui, mais nous sommes rassurés sur un point, répondit Manoek II est bien certain, Benilo. que Torrès n'en veut pas à la vie de ton père. Pour le surplus, nous veillerons encore! »

Du reste, il sembla qu'à partir de ce jour Torrès voulut se montrer plus réservé. Il ne chercha aucunement à s'imposer à la famille et fut même moins assidu près de Minha. Il se fit donc une détente dans cette situation, dont tous, sauf Joam Carrai peut-être, sentaient la gravité.

Le soir du même jour, on laissa sur la droite du fleuve l'île Baroso, formée par un furo de ce nom, et le lac Manaoari, qui est alimenté par une série confuse de petits tributaires.

La nuit se passa sans incidents, mais Joam Garral avait recommandé de veiller avec grand soin.

Le lendemain, 20 août, le pilote, qui tenait à suivre d'assez près la rive droite à cause des capricieux remous de gauche, s'engagea entre la berge et les îles.

Au delà de cette berge, le territoire était semé de lacs grands et petits, tels que le Calderon, le Huarandeina, et quelques autres lagons à eaux noires. Ce système hydrographique marquait rapproche

du rio Negro, le plus remarquable de tous les affluents de l'Amazonie. En réalité, c'était encore le nom de Solimoès que portait le grand fleuve; mais, après l'embouchure du rio Negro, il allait prendre celui qui l'a rendu célèbre entre tous les cours d'eau du - monde.

Pendant cette journée, la jangada eut à naviguer dans des conditions fort curieuses.

Le bras, suivi par le pilote entre l'île Calderon et la terre, était fort étroit, bien qu'il parut assez large. Cela tenait à ce qu'une grande partie de l'île, peu élevée au-dessus du niveau moyen, était encore recouverte par les hautes eaux de la crue.

De chaque côté étaient massées des forêts d'arbres géants, dont les cimes s'élevaient à cinquante pieds au-dessus du sol, et, se rejoignant d'une rive à l'autre, formaient un immense berceau.

Sur la gauche, rien de plus pittoresque que cette forêt inondée, qui semblait avoir été plantée au milieu d'un lac. Les fûts des arbres sortaient d'une eau tranquille et pure, dans laquelle tout l'entrelacement de leurs rameaux se réfléchissait avec une incomparable pureté. Ils eussent été dressés au-dessus d'une immense glace, comme ces arbustes en miniature de certains surtouts de table, que leur réflexion n'eût pas été plus parfaite. La différence

LE DINER D'ARI.VKE. 25 I

entre l'image et la réalité n'aurait pu être établie. Doubles de grandeur, terminés en haut comme en bas par un vaste parasol de verdure, ils semblaient former deux hémisphères, dont la jangada paraissait suivre un des grands cercles à l'intérieur.

Il avait fallu, en effet, laisser le train de bois s'aventurer sous ces arceaux, auxquels se brisait le léger courant du fleuve. Impossible de reculer. De là, obligation de* manœuvrer avec une extrême précision pour éviter les chocs de droite et de gauche.

En cela se montra toute l'habileté du pilote Araujo, qui fut d'ailleurs parfaitement secondé par son équipe. Les arbres de la forêt fournissaient de solides points d'appui aux longues gaffes, et la direction fut maintenue. Le moindre heurt, qui aurait pu faire venir la jangada en travers, eût provoqué un démolissement complet de v l'énorme charpente, et causé la perte, sinon du personnel, du moins de la cargaison qu'elle portait.

« En vérité, c'est fort beau, dit Minha, et il nous serait fort agréable de toujours voyager de la sorte, sur cette eau si paisible, à l'abri des rayons du soleil !

— Ce serait à la fois agréable et dangereux, chère Minha, répondit Manoel. Dans une pirogue, il n'y

aurait sans doute rien à craindre en naviguant ainsi ; mais, sur un long train de bois, mieux vaut le cours libre et dégagé d'un fleuve.

— Avant deux heures, nous aurons entièrement traversé cette forêt, dit le pilote.

— Regardons bien alors! s'écria Lina. Toutes ces belles choses passent si vite ! Ah ! chère maîtresse, voyez-vous ces bandes de singes qui s'ébattent dans

"les hautes branches des arbres, et les oiseaux qui se mirent dans cette eau pure!

— Et les fleurs qui s'entr'ouvrent à la surface, répondit Minba, et que le courant berce comme une brise!

— Et ces longues lianes, qui sont capricieusement tendues d'un arbre à l'autre! ajouta la jeune mulâtresse.

— Et pas de Fragoso au bout ! dit le fiancé de Lina. C'était pourtant une belle fleur que vous avez cueillie là dans la forêt d'Iquitos !

— Voyez-vous cette fleur unique au monde!

répondit Lina en se moquant. Ah! maltresse, regardez ces magnifiques plantes! »

Et Lina montrait des nymphéas aux feuilles colossales, dont les fleurs portaient des boutons gros comme des noix de coco. Puis c'étaient, à l'endroit où se dessinaient les rives immergées,

des paquets de ces roseaux « mukumus » à larges feuilles, dont les tiges élastiques peuvent s'écarter pour donner passage à une pirogue et se referment derrière elle. Il y avait là de quoi tenter un chasseur, car tout un monde d'oiseaux aquatiques voletait entre ces hautes touffes agitées par le courant.

Des ibis, posés dans une attitude épigraphique, sur quelque vieux tronc à demi renversé; des hérons gris, immobiles au bout d'une patte; de graves flamants, qui ressemblaient de loin à des ombrelles rosés déployées dans le feuillage, et bien d'autres phénicoptères de toutes couleurs animaient ce marais provisoire.

Mais aussi, à fleur d'eau, se glissaient de longues et rapides couleuvres, peut-être quelques-uns de ces redoutables gymnotes, dont les décharges électriques, répétées coup sur coup, paralysent l'homme ou l'animal le plus robuste et finissent par le tuer.

Il fallait y prendre garde, et plus eocore, peut-être, à ces serpents « sucurijus », qui, lovés au stipe de quelque arbre, se déroulent, se détendent, saisissent leur proie, l'étreignent sous leurs anneaux assez puissants pour broyer un bœuf. N'a-t-on pas rencontré dans les forêts amazoniennes de ces reptiles longs de trente à trente-cinq pieds, et même, au dire de M. Garrey, n'en existe-t-il pas dont la longueur atteint i. 15

quarante-sept pieds et qui sont aussi gros qu'une

barrique !

En vérité, un de ces sucurijus, lancé à la surface de la jangada, eût été aussi redoutable qu'un caïman !

Très heureusement, les passagers n'eurent à lutter ni contre les gymnotes ni contre les serpents, et le passage à travers la forêt inondée, qui dura deux heures environ, s'acheva sans accidents.

Trois jours s'écoulèrent. On approchait de Manao. Vingt-quatre heures encore, et la jangada serait à l'embouchure du rio Negro, devant cette capitale de la province des Amazonas.

tên effet, le 23 août, à cinq heures du soir, elle s'arrêtait à la pointe septentrionale de l'île Muras, sur la rive droite ^du fleuve. 11 n'y avait plus qu'à le traverser obliquement, sur une distance de quelques milles, pour arriver au port.

Mais le pilote Araujo ne voulut pas, avec raison, se hasarder ce jour-là, la nuit approchant. Les trois milles qui restaient à parcourir exigeraient trois heures de navigation, et, pour couper le cours du fleuve, il importait avant tout d'y voir clair.

Ce soir-là, le dîner, qui devait être le dernier de cette première partie du voyage, ne fut pas servi sans quelque cérémonie. La moitié du cours de l'Amazone franchi dans ces conditions, cela valait bien

la peine que Ton fit un joyeux repas. Il fut convenu que l'on boirait « à la santé du fleuve des Amazonas » quelques verres de cette généreuse liqueur que distillent les coteaux de Porto ou de Setubal.

En outre, ce serait comme le dîner de fiançailles de Fragoso et de la charmante Lina. Celui de Manoel et de Minha avait eu lieu à la fazenda d'Iquitos, quelques semaines auparavant. Après le jeune maître et la jeune maîtresse, c'était le tour de ce fidèle couple, auquel les attachaient tant de liens de reconnaissance I

Aussi, au milieu de cette honnête famille, Lina, qui devait rester au service de sa maîtresse, Fragoso, qui allait entrer au service de Manoel Valdez, s'assirent-ils à la table commune, et même à la place d'honneur, qui leur fut réservée.

Torrès assistait naturellement à ce dîner, digne de l'office et de la cuisine de la jangada.

L'aventurier, assis en face de Joam Garral, toujours taciturne, écouta ce qui se disait beaucoup plus qu'il ne prit part à la conversation. Benito, sans en avoir l'air, l'observait attentivement. Les regards de Torrès, constamment attachés sur son père, avaient un éclat singulier. On eût dit ceux d'un fauve, cherchant à fasciner sa proie, avant de se jeter sur elle.

Manoei, lui, causait le plus souvent avec la jeune fille. Entre temps, ses yeux se portaient aussi sur Torrès; mais, en somme, mieux que Benito, il avait pris son parti (Une situation qui, si elle ne finissait pas à Manao, finirait certainement à Bélem

Le dîner fut assez gai. Lina l'anima de sa bonne humeur, Fragoso de ses joyeuses reparties. Le padre Passanha regardait gaiement tout ce petit monde qu'il chérissait, et ces deux jeunes couples que sa main devait bientôt bénir dans les eaux du Para.

« Mangez bien, padre, dit Benito, qui finit par se mêler à la conversation générale, faites honneur à ce repas de fiançailles ! Il vous faudra des forces pour célébrer tant de mariages à la fois !

— Eh! mon cher enfant, répondit le padre Passanha, trouve-nous une belle et honnête jeune fille qui veuille de toi, et tu verras si je ne suffirai pas à vous marier encore tous deux!

— Bien répondu! padre, s'écria Manoei. Buvons au prochain mariage de Benito !

— Nous lui chercherons à Bélem une jeune et belle fiancée, dit Minha, et il faudra bien qu'il fasse comme tout le monde !

— Au mariage de monsieur Benito I dit Fragoso, qui aurait voulu que le monde entier convolât avec lui.

— Ils ont raison, mon fils, dit Yaquita. Moi aussi, je bois à ton mariage, et puisses-tu être heureux comme le seront Minha et Manoel, comme je l'ai été près de ton père I

— Comme vous le serez toujours, il faut l'espérer, dit alors Torrès en buvant un verre de Porto, sans avoir fait raison à personne. Chacun ici a son bonheur dans sa main ! »

On n'aurait pu dire pourquoi, mais ce souhait, venant de l'aventurier, fit une impression fâcheuse.

Manoel sentit cela, et, voulant réagir contre ce sentiment

« Voyons, padre, pendant que nous y sommes, est-ce qu'il n'y aurait pas encore quelques couples à fiancer sur la jangada?

— Je ne pense pas, répondit le padre Passanha... à moins que Torrès... Vous n'êtes pas marié, je crois?

— Non, je suis et j'ai toujours été garçon I » Benito et Manoel crurent voir qu'en parlant ainsi,

le regard de Torrès allait chercher celui de la jeune

filles.

« Et qui vous empêcherait de vous marier? reprit le padre Passanha. A Bélem, vous pourriez trouver une femme dont l'âge serait en rapport avec le vôtre, et il vous serait peut-être possible de vous fixer dans la ville. Cela vaudrait mieux que cette vie

errante dont vous n'avez pas tiré jusqu'ici grand

avantage !

Vous avez raison, padre. répondit Torrès. Je

ne dis pas non! D'ailleurs, l'exemple est contagieux. A voir tous ces jeunes fiancés, cela -met en appétit de mariage! Mais je suis absolument étranger à la ville de Bélem, et, à moins de circonstances particulières, cela peut rendre mon établissement plus

difficile !

— D'où êtes-vous donc? demanda Fragoso, qui avait toujours cette arrière-pensée d'avoir déjà rencontré Torrès quelque part.

— De la province de Minas Geraës.

— Et vous êtes né?...

— Dans la capitale même de l'arrayal diamantin, à Tijuco. »

Qui eût regardé Joam Garral, en ce moment aurait été épouvanté de la fixité de son regard, qui se croisait avec celui de Torrès.

HISTOIRE ANCIENNE

Mais la conversation allait continuer avec Fragoso, qui reprit presque aussitôt en ces termes :

« Comment! vous êtes de Tijuco, de la capitale même du district des diamants?

— Oui! dit Torrès. Est-ce que vous-même, vous êtes originaire de cette province?

— Non! je suis des provinces du littoral de l'Atlantique, dans le nord du Brésil, répondit Fragoso,

— Vous ne connaissez pas ce pays des diamants , monsieur Manoel ? demanda Torrès.

Un signe négatif du jeune homme fut toute sa réponse.

« Et vous, monsieur Benito, reprit Torrès en s'adressant au jeune Garral, qu'il voulait évidemment

engager dans cette conversation, vous n'avez jamais eu la curiosité d'aller visiter Farrayal diamantin ?

— Jamais, répondit sèchement Benito.

— Ah ! j'aurais aimé à voir ce pays ! s'écria Fragoso, qui, inconsciemment, faisait le jeu de Torrès. Il me semble que j'eusse fini par y trouver quelque diamant de grande valeur!

— Et qu'en auriez-vous fait de ce diamant de grande valeur, Fragoso ? demanda Lina.

— Je l'aurais vendu !

— Alors vous seriez riche maintenant ?

— Très riche!

— Eh bien, si vous aviez été riche, il y a trois mois seulement, vous n'auriez jamais eu l'idée de... cette liane.

— Et si je ne l'avais pas eue, s'écria Fragoso, il ne serait pas venu une charmante petite femme qui... Allons, décidément, Dieu fait bien ce qu'il fait!

— Vous le voyez, Fragoso, répondit Minha, puisqu'il vous marie avec ma petite Lina ! Diamant pour diamant, vous ne perdrez pas au change !

— Comment donc, mademoiselle Minha, s'écria galamment Fragoso, mais j'y gagne !»

Torrès, sans doute, ne voulait pas laisser tomber ce sujet de conversation, car il reprit la parole : « En vérité, dit-il, il y a eu à Tijuco des fortunes

subités, qui ont dû faire tourner bien des têtes ! N'avez-vous pas entendu parler de ce fameux diamant d'Abaete, dont la valeur a été estimée à plus de deux millions de contos de reis 1 . Eh bien, ce sont les mines du Brésil qui l'ont produit, ce caillou qui pesait une once ! Et ce sont trois condamnés, — oui ! trois condamnés à un exil perpétuel, — qui le trouvèrent par hasard dans la rivière d'Abaete, à quatre-vingt-dix lieues du Serro âo Frio !

— Du coup, leur fortune fut faite ? demanda Fragozo.

— Eh non ! répondit Torrès. Le diamant fut remis au gouverneur général des mines. La valeur de la pierre ayant été reconnue, le roi Jean VI de Portugal la fit percer, et il la portait à son cou dans les grandes cérémonies. Quant aux condamnés, ils obtinrent leur grâce, mais ce fut tout, et de plus habiles auraient tiré de là de bonnes rentes !

~ Vous sans doute ? dit très sèchement Benito.

— Oui... moi !... Pourquoi pas ? répondit Torrès. — Est-ce que vous avez jamais visité le district diamantin ? ajouta-t-il, en s'adressant à Joam Garra, cette fois.

■"■ — Jamais, répondit Joam en regardant Torrès.

t. 7 milliards 500 millions de francs, suivant l'estimation très exagérée sans doute de Roraéde rislc.

— Cela est regrettable, reprit celui-ci, et vous devriez faire un jour ce voyage. C'est fort curieux, je vous assure ! Le district des diamants est une enclave dans le vaste empire du Brésil, quelque chose comme un parc de douze lieues de circonférence, et qui, par la nature du sol, sa végétation, ses terrains sablonneux enfermés dans un cirque de hautes montagnes, est très différent de la province environnante. Mais, comme je vous l'ai dit, c'est l'endroit le plus riche du monde, puisque, de 1807 à 1817, la production annuelle a été de dix-huit mille carats * environ. Ah ! il y avait de beaux coups à faire, non seulement pour les grimpeurs qui cherchaient la pierre précieuse jusque sur la cime des montagnes, mais

aussi pour les contrebandiers qui la passaient en fraude ! Maintenant, l'exploitation est moins aisée, et les deux mille noirs, employés au travail des mines par le gouvernement, sont obligés de détourner des cours d'eau pour en extraire le sable diamantin. Autrefois, c'était plus com-
mode 1

— En effet, répondit Fragoso, le bon temps est

passé!

— Mais ce qui est resté facile, c'est de se procurer le diamant à la façon des malfaiteurs, je veux dire

i. Le carat vaut 4 grains ou 212 milligrammes.

par le vol. Et tenez, vers 1826, —j'avais huit ans alors,— il se passa à Tijuco même un drame terrible, qui montre que les criminels ne reculent devant rien quand ils veulent gagner toute une fortune par un coup d'audace ! Mais cela ne vous intéresse pas sans doute.. .

— Au contraire, Torrès, continuez, répondit Joam Garral d'une voix singulièrement calme.

— Soit, reprit Torrès. 11 s'agissait, cette fois, de voler des diamants, et une poignée de ces jolis cailloux-là dans la main, c'est un million, quelquefois deux ! »

Et Torrès, dont la figure exprimait les plus vils sentiments de cupidité, fit, presque inconsciemment, le geste d'ouvrir et de fermer la main.

« Voici comment cela se passa, reprit-il. A Tijuco, l'habitude est d'expédier en une seule fois les diamants recueillis dans l'année. On les divise en deux lots, suivant leur grosseur, après les avoir séparés au moyen de douze tamis percés de trous différents. Ces lots sont enfermés dans des sacs et envoyés à Rio-de-Janeiro. Mais, comme ils ont une valeur de plusieurs millions, vous pensez qu'ils sont bien accompagnés. Un employé, choisi par l'intendant, quatre soldats à cheval du régiment de la province et dix hommes à pied forment le convoi. Ils se ren-

dent d'abord à Villa-Rica, où le général commandant appose son cachet sur les sacs, et le convoi reprend sa route vers Rio-de-Janeiro. J'ajoute que, pour plus de précaution, le départ est toujours tenu secret. Or, en 1826, un jeune employé, nommé Dacosta, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans au plus, qui, depuis quelques années, travaillait à Tijuco dans les bureaux du gouverneur général, combina le coup suivant. Il s'entendit avec une troupe de contrebandiers et leur apprit le jour du départ du convoi. Des mesures furent prises par ces malfaiteurs, qui étaient nombreux et bien armés. Au delà de Villa-Rica, pendant la nuit du 22 janvier, la bande tomba à Timproviste sur les soldats qui escortaient les diamants. Ceux-ci se défendirent courageusement; mais ils furent massacrés, à l'exception d'un seul, qui, bien que grièvement blessé, put s'échapper et rapporta la nouvelle de cet horrible attentat. L'employé qui les accompagnait n'avait pas été plus épargné que les soldats de l'escorte. Tombé sous les coups des malfaiteurs, il avait été entraîné et jeté sans doute dans quelque précipice, car son corps ne fut jamais retrouvé.

— Et ce Dacosta ? demanda Joam Garral.

— Eh bien, son crime ne lui profita pas. Par suite de différentes circonstances, les soupçons ne tardé-

rent pas à se porter sur lui. Il fut accusé d'avoir mené toute cette affaire. En vain prétendit-il qu'il était innocent. Grâce à sa situation, il était en mesure de connaître le jour où le départ du convoi devait s'effectuer. Lui seul avait pu prévenir la bande de malfaiteurs. Il fut accusé, arrêté, jugé, condamné à mort. Or, une pareille condamnation entraînait l'exécution dans les vingt-quatre heures.

— Ce malheureux fut-il exécuté? demanda Fragoso.

— Non, répondit Torrès. On l'avait enfermé dans la prison de Villa-Rica, et, pendant la nuit, quelques heures seulement avant l'exécution, soit qu'il eût agi seul, soit qu'il eût été aidé par plusieurs de ses complices, il parvint à s'échapper.

— Depuis, on n'a plus jamais entendu parler de cet homme ? demanda Joam Garral.

— Jamais t répondit Torrès. Il aura quitté le Brésil, et maintenant, sans doute, il mène joyeuse vie en pays lointain, avec le produit du vol qu'il aura su réaliser.

— Puisse-t- il avoir vécu misérablement, au contraire ! répondit Joam Garral.

— Et puisse Dieu lui avoir donné le remords de son crime ! » ajouta le padre Passanha.

A ce moment, les convives s'étaient levés de table,

et, le dîner achevé, tous sortirent pour aller respirer l'air du soir. Le soleil s'abaissait sur l'horizon, mais une heure devait s'écouler encore, avant que la nuit

ne fût faite.

« Ces histoires-là ne sont pas gaies, dit Fragoso, et notre dîner de fiançailles avait mieux commencé !

— Mais c'est votre faute, monsieur Fragoso,
répondit Lina.

— Gomment, ma faute?

— Oui ! c'est vous qui avez continué à parler de ce district et de ces diamants, dont nous n'avons que faire 1

— C'est ma foi vrai ! répondit Fragoso, mais je ne pensais pas que cela finirait de cette façon î

— Vous êtes donc le premier coupable !

— Et le premier puni , mademoiselle Lina, puisque je ne vous ai pas entendue rire au dessert! »

Toute la famille se dirigeait alors vers l'avant de la jangada. Manoel et Benito marchaient l'un près de l'autre, sans se parler. Yaquita et sa fille les suivaient, silencieuses aussi, et tous ressentait une inexplicable impression de tristesse, comme s'ils eussent pressenti quelque grave éventualité.

Torrès se tenait auprès de Joam Garral, qui, la tête inclinée, semblait profondément abîmé dans

ses réflexions, et, à ce moment, lui mettant la main sur Tépaule :

« Joam Garral, lui dit-il, pourrais-je avoir avec vous un quart d'heure d'entretien? »

Joam Garral regarda Torrès.

« Ici? répondit-il.

— Non ! en particulier !

■ — Venez donc ! »

Tous deux retournèrent vers la maison, y rentrèrent, et la porte se ferma sur eux.

Il serait difficile de dépeindre ce que chacun éprouva, lorsque Joam Garral et Torrès eurent quitté la place. Que pouvait-il y avoir de commun entre cet aventurier et l'honnête fazender d'iquitos? 11 y avait comme la menace d'un épouvantable malheur suspendu sur toute cette famille, et personne n'osait s'interroger.

« Manoel, dit Benito, en saisissant le bras de son ami qu'il entraîna, quoi qu'il arrive, cet homme débarquera demain à Manao !

— Oui!... il le faut!... répondit Manoel.

— Et si par lui... oui! par lui, quelque malheur arrive à mon père... je le tuerai ! »

Depuis un instant, seuls dans cette chambre où personne ne pouvait ni les entendre ni les voir, Joam Garni et Torrès se regardaient, sans prononcer un seul mot.

L'aventurier hésitait-il donc à parler? Comprenait-il que Joam Garral ne répondrait que par un silence dédaigneux aux demandes qui lui seraient faites?

Oui, sans doute ! Aussi Torrès n'interrogea-t-il pas. Au début de cette conversation, il fut affirmatif, il prit le rôle d'un accusateur.

« Joam, dit-il, vous ne vous appelez pas Garral, vous vous appelez Dacosta. »

A ce nom criminel que lui donnait Torrès, Joam;

Garral ne put retenir un léger frémissement, mais il ne répondit rien.

« Vous êtes JoamDacosta, reprit Torrès, employé, il y a vingt-trois ans, dans les bureaux du gouverneur général de Tijuco. et c'est vous qui avez été condamné dans cette affaire de vol et d'assassinat! »

Nulle réponse de Joam Garral, dont le calme étrange avait lieu de surprendre l'aventurier. Celui-ci se trompait-il donc en accusant son hôte? Non! puisque Joam Garral ne bondissait pas devant ces terribles accusations. Sans doute, il se demandait où en voulait venir Torrès.

« Joam Dacosta, reprit celui-ci, je le répète, c'est vous qui avez été poursuivi dans l'affaire des diamants, convaincu du crime, condamné à mort, et c'est vous qui vous êtes échappé de la prison de Villa-Rica, quelques heures avant l'exécution ! Répondrez -vous ? »

Un assez long silence suivit cette demande directe que venait de faire Torrès. Joam Garral, toujours calme, était allé s'asseoir. Son coude reposait sur une petite table, et il regardait fixement son accusateur, sans baisser la tête.

« Répondrez-vous ? reprit Torrès .

— Quelle réponse attendez-vous de moi? dit simplement Joam Garral.

— Une réponse, répliqua lentement Torrès, qui m'empêche d'aller trouver le chef de police de Manao, et de lui dire : Un homme est là, dont l'identité sera facile à établir, qui sera reconnu, même après vingt-trois années d'absence, et cet homme, c'est l'instigateur du vol des diamants de Tijuco, c'est le complice des assassins des soldats de l'escorte, c'est le condamné qui s'est soustrait au supplice, c'est Joam Garral, dont le vrai nom est Joam Dacdsta.

— Ainsi, • dit Joam Garral, je n'aurais rien à craindre de vous, Torrès, si je vous faisais la réponse que vous attendez?

— Rien, car alors, ni vous ni moi, nous n'aurions intérêt à parler de cette affaire.

— Ni vous, ni moi? répondit Joam Garral. Ce n'est donc pas avec de l'argent que je dois acheter votre silence?

•— Non, quelle que soit la somme que vous m'offriez!

— Que voulez-vous donc alors?

— Joam Garral, répondit Torrès, voici quelle est ma proposition. Ne vous hâtez pas d'y répondre par, un refus formel, et rappelez-vous que vous êtes en mon pouvoir.

— Quelle est cette proposition? » demanda Joam Garral.

Torrès se recueillit un instant. L'attitude de ce coupable, dont il tenait la vie, était bien faite pour le surprendre. 11 s'attendait à quelque débat violent, à des supplications, à des larmes... Il avait devant lui un homme convaincu des plus grands crimes, et cet homme ne bronchait pas. Enfin, se croisant les bras:

« Vous avez une fille, dit-il. Cette fille me plaît, et je veux Pépouseï*.

»

Sans doute, Joam Garral s'attendait à tout de la part d'un tel homme, et cette demande ne lui fit rien perdre de son calme.

« Ainsi, dit-il, l'honorable Torrès veut entrer dans la famille d'un assassin et d'un voleur?

— Je suis seul juge de ce qu'il me convient de faire, répondit Torrès. Je veux être le gendre de Joam Garral, et je le serai.

— Vous n'ignorez pourtant pas, Torrès, que ma fille va épouser Manoel Valdez?

— Vous vous dégagerez vis-à-vis de Manoel Valdez.

— Et si ma fille refuse?

^Vous lui direz tout, et, je la connais, elle consentira, répondit impudemment Torrès.

— Tout?

— Tout, s'il le faut. Entre ses propres sentiments

et l'honneur de sa famille, la vie de son père* elle n'hésitera pas !

— Vous êtes un bien grand misérable, Torrès!

dit tranquillement Joam Garral, que son sang-froid n'abandonnait pas.

— Un misérable et un assassin sont faits pour s'entendre! »

A ces mots, Joam Garral se leva, et, allant à l'aventurier qu'il regarda bien en face :

« Torrès, dit-il, si vous demandez à entrer dans la famille de Joam Dacosta, c'est que vous savez que Joam Dacosta est innocent du crime pour lequel il a été condamné !

— Vraiment!

— Et j'ajoute, reprit Joam Garral, c'est que vous avez la preuve de son innocence, et que, cette innocence, vous vous réservez de la proclamer le jour où vous aurez épousé sa fille !

— Jouons franc jeu, Joam Garral, répondit Torrès en baissant la voix, et, quand vous m'aurez entendu, nous verrons si vous oserez me refuser votre fille !

— Je vous écoute, Torrès

— Eh bien, oui, dit l'aventurier en retenant à demi ses paroles, comme s'il eût eu regret de les laisser s'échapper de ses lèvres, oui, vous êtes innocent! Je le sais, car je connais le véritable

coupable, et je suis en mesure de prouver votre innocence !

— Et le misérable qui a commis le crime?...

— Il est mort.

— Mort! s'écria Joam Garral, que ce mot fit pâlir malgré lui, comme s'il lui eût enlevé tout pouvoir rie jamais se réhabiliter.

— Mort, répondit Torrès; mais cet homme, que j'ai connu longtemps après le crime, et sans que je susse qu'il fût criminel, avait écrit tout au long, de sa main, le récit de cette affaire des diamants, afin d'en conserver jusqu'aux moindres détails. Sentant sa fin approcher, il fut pris de remords. Il savait où s'était réfugié Joam Dacosta, sous quel nom l'innocent s'était refait une vie nouvelle- Il savait qu'il était riche, au milieu d'une famille heureuse, mais il savait aussi qu'il devait lui manquer le bonheur! Eh bien, ce bonheur, il voulut le lui rendre avec l'honorabilité à laquelle il avait droit!... Mais la mort venait... il me chargea, moi, son compagnon, de faire ce qu'il ne pourrait plus faire!... Il me remit les preuves de l'innocence de Dacosta, afin de les lui faire parvenir, et mourut.

— Le nom de cet homme? s'écria Joam Garni, d'un ton qu'il ne put maîtriser.

— Vous le saurez, quand je serai de votre famille !

— Et cet écrit?... »

Joam Garral fut sur le point de se jeter sur Torrès, pour le fouiller, pour lui arracher cette preuve de son innocence.

« Cet écrit, il est en lieu sûr, répondit Torrès, et vous ne l'aurez qu'après que votre fille sera devenue ma femme. Maintenant, me la refusez -vous encore ?

— Oui, répondit Joam Garral. Mais, en échange de cet écrit, la moitié de ma fortune est à vous!

— La moitié de votre fortune ! s'écria Torrès ! Je l'accepte, à la condition que Minha me l'apportera en mariage !

— Et c'est ainsi que vous respectez les volontés d'un mourant, d'un criminel que le remQrds a touché, et qui vous a chargé de réparer, autant qu'il était en lui, le mal qu'il a fait!

— C'est ainsi.

— Encore une fois, Torrès, s'écria Joam Garral, vous êtes un grand misérable !

— Soit.

— Et, comme je ne suis pas un criminel, moi, nous ne sommes pas faits pour nous entendre!

— Ainsi, vous refusez?...

— Je refuse !

— C'est votre perte, alors, Joam Garral. Tout vous

accuse dans l'instruction déjà faite ! Vous êtes condamné à mort, et, vous le savez, dans les condamnations pour crimes de ce genre, le gou-

vernement s'est interdit jusqu'au droit de commuer les peines. Dénoncé, vous êtes pris! Pris, vous êtes exécuté... et je vous dénonce ! »

Si maître qu'il fût de lui, Joam Garral ne pouvait plus se contenir. Il allait s'élancer sur Torrès...

Un geste de ce coquin fit tomber sa colère.

. « Prenez garde, dit Torrès. Votre femme ne sait pas qu'elle est la femme de Joam Dacosta, vos enfants ne savent pas qu'ils sont les enfants de Joam Dacosta, et vous allez le leur apprendre ! »

Joam Garral s'arrêta. Il reprit tout son empire sur lui-même, et ses traits recouvrèrent leur calme habituel.

« Cette discussion a trop duré, dit-il en marchant vers la porte, et je sais ce qu'il me reste à faire!

— Prenez garde, Joam Garral » dit une dernière fois Torrès, qui ne pouvait croire que son ignoble procédé de chantage eût échoué.

Joam Garral ne lui répondit pas. Il repoussa la porte qui s'ouvrait sous la véranda, il fit signe à Torrès de le suivre, et tous deux s'avancèrent vers le centre de la jangada, où la famille était réunie.

Benito, Manoel, tous, sous l'impression d'une

anxiété profonde, s'étaient levés. Ils pouvaient voir que le geste de Torrès était encore menaçant, et que le feu de la colère brillait dans ses yeux.

Par un extraordinaire contraste, Joam Garral était maître de lui, presque souriant.

Tous deux s'arrêtèrent devant Yaquita et les siens. Personne n'osait leur adresser la parole.

Ce fut Torrès qui, d'une voix sourde et avec son impudence habituelle, rompit ce pénible silence.

« Une dernière fois, Joam Garral, dit-il, je vous demande une dernière réponse!

— Ma réponse, la voici. »

Et s'adressant à sa femme :

« Yaquita, dit-il, des circonstances particulières m'obligent à modifier ce que nous avons décidé antérieurement pour le mariage de Minha et de Manoel.

— Enfin ! » s'écria Torrès.

Joam Garral, sans lui répondre, laissa tomber sur l'aventurier un regard du plus profond dédain.

Mais, à ces paroles, Manoel avait senti son cœur battre à se rompre. La jeune fille s'était levée, toute pâle, comme si elle eût cherché un appui du côté de sa mère. Yaquita lui ouvrait ses bras pour la protéger, pour la défendre I

« Mon père! s'écria Benito, qui avait été se placer entre Joam Garral et Torrès, que voulez -vous dire?

— Je veux dire, répondit Joam Garral en élevant la voix, qu'attendre notre arrivée au Para pour marier Minha et Manoel, c'est trop attendre ! Le mariage se fera ici même, dès demain, sur la jangada, par les soins du padre Passanha, si, après une conversation que je vais avoir avec Manoel, il lui convient comme à moi de ne pas différer davantage !

— Ah! mon père, mon père!... s'écria le jeune homme.

— Attends encore pour m' appeler ainsi, Manoel, » répondit Joam Garral, d'un ton d'indicible souffrance.

En ce moment, Torrès, qui s'était croisé les bras, promenait sur toute la famille un regard d'une insolence sans égale.

« Ainsi, c'est votre dernier mot, dit-il en étendant la main vers Joam Garral.

— Non, ce n'est pas mon dernier mot.

— Quel est-il donc?

— Le voici, Torrès! Je suis maître icil Vous allez, s'il vous plaît, et même s'il ne vous plaît pas, quitter la jangada à F instant même !

— Oui, à l'instant, s'écria Benito, ou je le jette par-dessus le bord ! »

Torrès haussa les épaules.

« Pas de menaces, dit-il, elles sont inutiles ! A moi

aussi il me convient de débarquer et sans retard. Mais vous vous souviendrez de moi, Joam Garral! Nous ne serons pas longtemps sans nous revoir !

— S'il ne dépend que de moi, répondit Joam Garral, nous nous reverrons et plus tôt peut-être que vous ne l'auriez voulu ! Je serai demain chez le juge de droit Ribeiro, le premier magistrat de la province, que j'ai prévenu de mon arrivée à Manao. Si vous l'osez, venez m'y retrouver!

— Chez le juge Ribeiro!... répondit Tofrès, évidemment décontenancé.

— Chez le juge Ribeiro, » répondit Joam Garral. Montrant * alors la pirogue à Torrès, avec un

geste de suprême mépris, Joam Garral chargea quatre de ses gens de le débarquer sans retard sur le point le plus rapproché de l'île.

Le misérable, enfin, disparut.

La famille, frémissante encore, respectait le silence de son chef. Mais Fragoso, ne se rendant compte qu'à demi de la gravité de la situation et emporté par son brio ordinaire, s'était approché de Joam Garral.

« Si le mariage de mademoiselle Minha et de monsieur Manoel se fait dès demain, sur la jangada...

— Le vôtre s'y fera en même temps, mon ami, répondit avec douceur Joam Garral. »

Et, faisant un signe à Manoel, il se retira dans sa chambre avec lui.

L'entretien de Joam Garral et de Manoel durait depuis une demi-heure, qui avait paru un siècle à la famille, lorsque la porte de l'habitation se rouvrit enfin. ^

Manoel en sortit seul.

Ses regards brillaient d'une généreuse résolution.

Allant à Yaquita, il lui dit : « Ma mère ! » à Minha, il dit : « Ma femme; » à Benito, il dit : « Mon frère, » et se tournant vers Lina et Frago, il dit à tous : « A demain ! »

Il savait tout ce qui s'était passé entre Joam Garral et Torrès. U savait que, comptant sur l'appui du juge Ribeiro par suite d'une correspondance qu'il avait eue avec lui depuis une année, sans en parler aux siens, Joam Garral était enfin parvenu à l'éclairer et à le convaincre de son innocence. Il savait que Joam Garral avait résolument entrepris ce voyage dans le seul but de faire reviser l'odieux procès dont il avait été victime, et de ne pas laisser peser sur son gendre et sur sa fille le poids de la terrible situation qu'il avait pu et dû accepter trop longtemps pour lui-même I

Oui, Manoel savait tout cela, mais il savait aussi que Joam Garni, ou plutôt Joam Dacosta, était innocent, que son malheur même venait de le lui rendre plus cher et plus sacré !

Ce qu'il ne savait pas, c'était que la preuve matérielle de l'innocence du fazender existait, et que cette preuve était entre les mains de Torrès. Joam Garral avait voulu réserver pour le juge l'usage de cette preuve, qui devait l'innocenter, si l'aventurier avait dit vrai.

Manoel se borna donc à annoncer qu'il avait se rendre chez le padre Passanha, afin de le prier de tout préparer pour les deux mariages.

Le lendemain, le 24 août, une heure à peine avant celle où la cérémonie allait s'accomplir, une grande pirogue, qui s'était détachée de la rive gauche du fleuve, accostait la jarigada.

Une douzaine de pagayeurs l'avaient rapidement amenée de Manao, et, avec quelques agents, elle portait le chef de police, qui se fit connaître et monta abord.

A ce moment, Joam Garral et les siens, déjà parés pour la fête, sortaient de rhabitation.

; « Joam Garral! demanda le chef de police.

^ Me voici, répondit Joam Garral,

— Joam Garral, répondit le chef de police, vous

avez été aussi Joam Dacosta ! Ces deux noms ont été portés par un même homme ! Je vous arrête. »

A ces mots, Yaquita et Minha, frappées de stupeur, s'étaient arrêtées, sans pouvoir faire un mouvement.

« Mon père, un assassin ! » s'écria Benito, qui allait s'élancer vers Joam Garral.

, D'un geste, son père lui imposa silence.

< « Je ne me permettrai qu'une seule question, dit Joam Garral d'une voix ferme, en s'adressant au chef de police. Le mandat en vertu duquel vous m'arrêtez, a-t-il été lancé contre moi par le juge de droit de Manao, par le juge Ribeiro ?

— Non, répondit le chef de police, il m'a été remis, avec ordre de l'exécuter sur-le-champ, par son remplaçant. Le juge Ribeiro, frappé

d'apoplexie hier dans la soirée, est mort cette nuit même à deux Retires, sans avoir repris connaissance.

f :--MortI s'écria Joam Garral, un instant atterré par cette nouvelle, mort!... mort! »

Mais bientôt, relevant la tête, il s'adressa à sa * femme et à ses enfants :

« Le juge Ribeiro, dit-il, savait seul que j'étais innocent, mes bien-aimés ! La mort de ce juge peut m'être fatale, mais ce n'est pas une raison pour moi de désespérer ! »

Et se tournant vers Manoel :

« A la grâce de Dieu, lui dit-il. Il s'agit de voir, maintenant, si la vérité peut redescendre du ciel sur la terre ! »

Le chef de police avait fait un signe à ses agents, qui s'avançaient pour s'emparer de Joam Garral.

« Mais parlez donc, mon père! s'écria Benito, fou de désespoir. Dites un mot, et nous aurons raison, fût-ce par la force, de l'horrible méprise dont vous êtes victime !

— Il n'y a pas ici de méprise, mon fils, répondit Joam Garral. Joam Dacosta et Joam Garral ne font qu'un. Je suis, en effet, Joam Dacosta! Je suis l'honnête homme qu'une erreur judiciaire a condamné injustement à mort, il y a vingt-trois ans, à la place du vrai coupable. De ma complète innocence, mes enfants, une fois pour toutes, j'en jure devant Dieu, sur vos têtes et sur celle de votre mère !

— Toute communication entre vous et les vôtres vous est interdite, dit alors le chef de police. Vous êtes mon prisonnier, Joam Garral, et j'exécuterai mon mandat dans toute sa rigueur. »

Joam Garral, contenant du geste ses enfants et ses serviteurs consternés :

« Laissez faire la justice des hommes, dit-il, en attendant la justice de Dieu ! »

Et, la tête haute, il s'embarqua dans la pirogue.

Il semblait, en vérité, que de tous les assistants, Joam Garral fût le seul que cet effroyable coup de foudre, tombé si inopinément sur sa tête, n'eût pas écrasé ! /

XX. — Entre ces deux honnêtes

v; Paris. - Imp. Gairflthier-Villars, 5^e quai des Grands-Augustins

LIBRAIRIE SPÉCIALE de l'Enfance et de la Jeunesse

BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION ET DE RECREATION

A l'usage de l'enfance, de la jeunesse, des institutions

DE JEUNES GENS ET DE JEUNES FILLES. — BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES, SCOLAIRES ET POPULAIRES. — LIVRES DE PRIX. A LIVRES d'ÉTRENNES.

AVEC LES ŒUVRES DES ÉCRIVAINS, SAVANTS ET ARTISTES LES PLUS REPUTES

Il paraît une livraison de 32 pages tous les quinze jours, depuis le 20 mars 1864 ; soit un beau volume album tous les six mois.

Les 32 volumes parus contiennent 50 grands ouvrages, 730 contes et articles divers, et environ 3,600 gravures de nos

premiers artistes. :

ABONNEMENT ANNUEL Paris : 14 fr. — Départements : 16 fr.

UNION POSTALE t 17 FR.

Les abonnements partent du 1^{er} janvier ou du 1^{er} juillet.

Volume br., 7 fr.; cart. toile, tr. dor., Œil.; rel., tr. dor., 12fr.

COLLECTION COMPLÈTE : 32 VOLUMES Brochés 224 £'; cart. tûilo, tr. dor. : 320 fr.; reliés, tr. dor. . 384 fr.

Les tomes I à X forment une série complète.

NOTA. — Les ouvrages marqués d'un * ont été choisis par le ministère de l'instruction publique pour faire partie des catalogues des bibliothèques publiques scolaires. Le deuxième * désigne les ouvrages choisis pour être distribués en prix.

Les nouveautés du 1^{er} janvier 1881 sont marqués d'une f.

*fc

* nniMM ii W ^ M W f W nnnnArunJUiJ>onAripnr irin nn rr i r rr---
---, - J ""*****" ww * l MW I |WwW *^ <t * ftA '* U< ^ ^ ' **^

MM. JEAN MACÉ - P.-J, STAHL - JULES YERNE

Prise : 200 francs Payables en 8 termes de 25 francs à répartir en deux ans

Les trente premiers volumes illustrés parus du Magasin d'Éducation et de Récréation constituent à eux seuls toute une bibliothèque de l'enfance et de la jeunesse. L'examen du catalogue général du Magasin, que nous tenons toujours à la disposition des parents, leur montrera que les œuvres principales, et pour ainsi dire complètes, de Jules Verne, de P.-J. Stahl, de Jules Sandeau, de E. Lboouvé, d'EGGER, de J. Macé, de L. Biart et de bien d'autres; que les plus heureuses séries de dessins de

Frœlich, Froment et d'un grand nombre d'artistes éminents, écrites ou dessinées avec un soin scrupuleux, à l'usage spécial de la jeunesse et de la famille, sont contenues dans les trente volumes déjà parus.

Cette collection grand in-8° représente par le fait la matière de plus de cent volumes in-18 ordinaires. Elle est en outre ; illustrée de près de quatre mille dessins, créés expressément * •pour le Magasin d'Education.

, Le Magasin d'Éducation s'est tenu avec soin en dehors de ; ce qu'on appelle l'actualité, dont l'intérêt passe et vieillit, pour ne laisser entre les mains de ses lecteurs que des œuvres d'un intérêt durable et permanent. Les premiers volumes, à ce-titre, présentent donc un intérêt égal aux derniers, et •offrir aux enfant» les premières années, s'ils ne les connaissent pas, leur assure des lectures aussi agréables que- si on • leur donnait les dernières.

MMMWMM

j 1 - i ■ -uTTLmjVirL^.-.r " *-*■» .->*-*■**■* m *mwwiw *^ *h >w
w »

J. HETZEL ET C i- , 18, RUE JACOB

*LES TOMES I à XXX RENFERMENT COMME ŒUVRES PRINCIPALES

Les Aventures du Capitaine Hatteras, Les Enfants du Capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, Aventures de trois Russes et de trois Anglais, Le pays des Fourrures, L'Ile mystérieuse, Michel Strogoff, Hector Sarvadac, Les Cinq cents millions de la Bégum, de Jules Vehnè. — La Morale familière, Les Contes Anglais, La Famille Chester, L'Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, Une Affaire difficile à arranger, Maroussia, Un pot de crème pour deux, de P.-J. Stahl. — La Hoche aux Mouettes, de Jules Sandeau. — Le Nouveau Robinson Suisse, de Stahl et Muller. — Romain Kalbris, d'Hector Malot. — Histoire d'une Maison, de Viollet-le-ûuc. — Les Serviteurs de l'Estomac, Le Géant d'Alsace, Le

Gulf-Stream, etc., de Jean Macé. — Le Denier delà France, La Chasse, Le Travail et la Douleur, A Madame la Reine, La Fée Béquillette, Un premier Symptôme, Sur la Politesse, Lettre à Mlle Lili, etc., de E. Legouvé. — Le Livre d'un père, de Victor de Laprade. — La Jeunesse des Hommes célèbres, de Muller. — Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs, Voyages et Aventures de deux enfants dans un parc, Les Voyages involontaires, de Lucien Biart. — Causeries d'Economie pratique, de Maurice Block. — La Justice des choses, de Lucie B*". — Les Aventures d'un Grillon, La Gileppe, par le docteur Candèze. — Vieux souvenirs, Départ pour la Campagne, Bébé aime le rouge, etc., de Gustave Droz. — Le Pacha berger, par E. Laboulaye. — La Musique au foyer, par Lacome. — Histoire d'un Aquarium, Lés Clients d'un vieux Poirier, de E. Van Brdyssel. — Le Chalet des Sapins, de Prosper Chazel. — L'Odyssée de Pataud et de son chien Fricot, de P.-J. Stahl et Chah. — Le petit Roi, de S. Blandy. — L'Ami Kips, de G. Aston. — La Grammaire de M. lu LHi, de Jean Macé. — Histoire de mon oncle et de ma tante, par A. Dequet. — L'Embranchement de Mugby, Histoire de Bel: l'île, Une lettre inédite, Septante fois sept, de Ch. Dickens, etc., etc. — C'est-à-dire une Bibliothèque complète de l'Enfance et de la Jeunesse.

Les petites Sœurâ et petites Mamans, Les Tragédies enfantines, Les Scènes familiaires et autres séries de dessins, par Frcelich, Froment, Détaille : textes de Stahl.

«TOMES XXXI-XXXII

La Maison à vapeur, par Jules Verne. — Les Quatre filles du docteur Marsch, par P.-J. Stahl. — Leçons de Lecture, par E. Legouvé. — Riquette, par P. Chazel. — Contes et nouvelles, par C. Lemonnier, I/3MIAMT, Bentzon, Dupin de Saint-André, Nicole, Benemct, etc.

L. Begker coinchon (a

Détaille Fath

Frœlich

(teite

Froment

Qeoffroy

JUNDT. .

Lalauze Lambert Lançon.

Marie. .

MÉAULLE PIRODON

SciIULER (Til.) Valton

relié £oile r

dt

Haeè

à biseauco, 5 fr.; car t. bradel, 3 /;*. .

L'Alphabet des Oiseaux.

Histoire d'une Mère.

Les bonnes idées de M"« Rose.

La Famille Gringalet.

Gribouille.

Pierrot à l'école.

Les Méfaits de Polichinelle.

Jocrisse et sa sœur.

Alphabet de mademoiselle Lili.

Arithmétique de mademoiselle Lili.

Grammaire de mademoiselle Lili.

L'A perdu de mademoiselle Babet.

Bonsoir, petit père.

Les caprices ,de Manette.

Commandements du Grand-Papa.

La Crème au Chocolat.

Journée de mademoiselle Lili.

Jujules à l'Ecole.

Le petit Diable.

Mademoiselle Lili aux eaux.

Mademoiselle Lili à la campagne.

Monsieur Toc-Toc.

Premier Cheval et première Voiture.

Premières armes de M 1,e Lili.

L'Ours de Sibérie.

Cerf agile.

La Salade de la grande Jeanne.

fLe 1" Chien et le 1 er Pantalon.

La Boite au lait.

Histoire d'un pain rond.
La petite Devineresse, f Le Paradis de M. Toto.
f L'Ecole buissonnière.
Le Rosier du petit frère.
Chiens et Chats. .
, Caporal, le Chien du régiment.
Le petit Tyran.
Petits Robinsoris de Fontainebleau.
Histoire de Bob aîné.
Histoire d'un. Perroquet, f La Pie de Marguerite.
Les Travaux d Alsa.
Mon petit Frère:

ALBUMS-STAHN IN

Prix : relié toile à biseaux, 7 fr. 50; cartonné bradel, 5/r.

Ciiam Odyssée de Pataud,
Frœlicii Mademoiselle Moufette.
— La Révolte punie. .
___ Petites Sœurs et petites Mamans.
— Monsieur Jujules.
— Voyage de M Ilc Lili autour du monde.

— Voyage de découvertes de M 1 ' Lili.

Froment La "belle petite princesse Usée.

— La Chasse au volant.

Greenwood (J.)* . . . Aventures de trois vieuic Marins.

— Pierre le Cruel.

Schuler (Th.) Le premier Livre des petits enfants.

Van Bruyssel Histoire d'un aquarium.

EN CHROMOTYPOGRAPHIE ET CHROMOLITHOGRAPHIE

Prix : relié toile, tranches dorées, 3 fr, ; cartonné bradel, 1 fr. 50

Au clair de la lune. — La Boulangère. — Le bon roi Dagobert. — Cadet-Roussel. — fCompère Guilleri. — Il était une Bergère. — Girofté-Girofla. — Malbrough. — La Marmotte en vie. — La Mère Michel et son chat.— Monsieur de la Palisse. — Nous n'irons

plus au bois. — La Tour, prends garde.

Monsieur César.

Le Pommier de Robert.

Gulliver.

Mademoiselle Furet.

Moulin à paroles.

La Bride sur le cou.

Le Cirque à la maison.

Hector le Fanfaron.

Jean le Hargneux (16 pi. chromo.).

Geoffroy Monsieur de Crac.

— Don Quichotte.

— f Leçon d'Équitation.

De Lucht La Pêche au tigre.

Marie . .f Mademoiselle Suzon.

Matthis Métamorphoses du papillon.

ET PAR

LOUIS B AUDE, ancien professeur au Collège Stanislas,

17 Volumes in-1 8.— Brochés, 57 fr.; cartonnés, 61 fr. 50 Chaque volume se vend séparément

Sommaire des 12 cahiers. — Introduction. — Grammaire française. — Dictées. — Histoire sainte. — Mappemonde. — Géographie de l'Histoire sainte. — Anciennes divisions de la France par provinces. — Division de la France par départements. — Table 'chronologique des rois de France. — Arithmétique. — Système métrique. — Lectures et exercices de mémoire. — Etymologies. — Histoire ancienne. — Ères chronologiques. — Mythologie. — Etudes préparatoires à l'Histoire de France. — Cosmographie. — Géographie de l'Asie Mineure.— Départements et arrondissements delà France.

— Géographie de la France. — Histoire romaine. — Histoire de l'Église. ; — Paris et ses monuments. — Récapitulation de l'Histoire ancienne. — Histoire du moyen âge. — Géographie moderne. — Géogra-

phie de l'Europe. — Histoire naturelle. — Précis de l'histoire de la langue française. — Traité de versification. — Histoire moderne.

— Géographie de l'Amérique et de VÔcéanie. — Curiosités historiques.

— Botanique. — • Zoologie. — Principales inventions et découvertes.

— Principes de littérature, — Histoire de la littérature ancienne et française. — Philosophie. — Table chronologique des principaux événements de l'histoire contemporaine depuis 1789. — Bibliographie. \

jâj jtfumnm. _!_■■■. n.r m ' ' ' iuuu M «im»iiiiwai.iiMMiwiwilliwi-Mi iw i>î^

— Philologie des langues européennes. — Précis de l'Histoire générale des études. — Biographie des femmes célèbres. — Notions géographiques complémentaires. —Morceaux choisis.

Sommaire des 4 cahiers préliminaires. — Religion. — Éducation. — Instruction. — Notions sur les trois règnes de la nature. — Connaissance des chiffres et des nombres. — Lectures. — Exercices de mémoire. — Cours d'écriture (avec modèles).

Sommaire du cahier complémentaire. — Considérations générales. — Histoire de l'Architecture. — De la Sculpture. — De la Peinture. — Gravure. — Lithographie. — Histoire de la Musique.

— Agronomie. — Archéologie. — Numismatique, — Paléographie.

— Minéralogie. — Algèbre et Géométrie. — De la Vapeur et de ses applications. — Télégraphie électrique. — Galvanoplastie. — De la Chloroformisation. — Do la Photographie et de l'Aérostation.

DES CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS

Atlas olastique de Géographie universelle, composé de 24- planches en plusieurs couleurs, dressées par M. Dubail, exprofesseur adjoint de géographie à TEcolo de Saint-Cyr. — 1 volume grand in-8, cartonné bradel. Prix : 8 fr.

Les programmes d'admission aux Écoles do l'Etat so trouvent dans les Grandes écoles civiles et militaires de France, par Moutimer d'Ocagne. — Un beau vol. in-18, 3 fr. SO. [Voir Page 24.)

Voir pour loa Classiques français, p. 20.

lrtVlA"l^"l h l É ï , l , f*" J mmmm^tm^rm^mm » ■ ■ ^ jj m.
^■^■^^^.— — — -^ ^ . ■*■»■- — ■^ n É - |n n n finrtrLrm.njXH | _
Lf1 rifLTMtJVi.

■^S^-V^r^rV*

JUfc futrwnruTju-u--i-Lj-j-[i->--r i -r **^* ■ « ■ — ■ ■ ■ ■ i
TM***^"***"^^*

ENFANCE, JEUNESSE. LIBRAIRIE SPECIALE 9 j

PRIX — CADEAUX — ÉTRENNIsTES

^feQUE DES p

TRÈS BELLE ÉDITION POPULAIRE ILLUSTRÉE

**Ginq Semaines en Ballon, illustré de 80 dessins et vignettes par Riou. 1 vol. in-8<\ toile, tr. dorées, 7 fr.; broché 5 »

**Voyage au Centre de la Terre, illustré de 56 dessins par Riou. 1 vol. in-8", toile, tr. dorées, 7 fr. ; broché £> »

Cos doux ouvrages réunis on un «ou! volnmo grand in-8°. Holié, tr. dor., 44 fr. ; toilo, tr. ilor., 12 fr.; brocltâ 9 »

**Les Aventures du oapitaine Hatteras(L,ES Anglais au Pôle Nord et Le Désert de Glace), illustré de 261 dessins et vignettes par Riou. 1 vol. gr. ia-8°. Relié, tr. dorées, 14 fr. ; cart. toile, tr, dorées, 12 fr.; broché 9 »

*Vingt mille lieues sous les Mers, lit dessins par de Neuville. 1 vol, grand in-8°. Relié, tr. dorées, 14 fr.; toile, tr. dorées, 12 fr.; broché 9 » {

ijj^» «m i M imwi» w *" I| *»«*", m "

p*VWV»#*«rt***»i»»*' rt **^^ l ^'^^^ rt

JULE S VERN E

OEUVRES COMPLÈTES. — SUITE

**Les Enfants du capitaine Grant (Voyage autour du monde), 177 des-
sins de Riou.l vol. grand in-8°. Relié, tr. dorées, 15 fr.; toile, tr. dorées,
13 fr.; broché ; • • 1U *

*L*Ile mystérieuse, 1 vol. grand in-8, illustre de 154 dessins par Fé-
rat. Relié, tr. dorées, 15 fr. ; toile, tr. dor., 13 fr.; broché 10 »

*De la Terre à la Lune, 43 dessins par de Montaut. 1 vol. grand in-8,
toile, tranches dorées, 7 fr.; broché • ■ • 5 *

* Autour de la Lune (suite de la Terre a la Lune), 45 dessins par
Emile Bayard et de Neuville.

1 vol. grand in-8, toile, tranches dorées, 7 fr.; bro-

ché : **... 5 *

Ces deux ouvrages réunis en un seul volume grand in-8. Relié,
tranches dor., 14 fr. ; toile, tranches dorées, 12 fr. ; broché. : . J »

** Aventures de trois Russes et de trois Anglais,

52 dessins par Férat. 1 vol, grand in-8°, toile,

tranches dorées, 7 fr.; broché * . . . 5 »

**Une Ville flottante, suivie des Forceurs de Blocus. 44 dessins par Férat. 1 vol. gr. m-8°, ■ toile, tranches dorées, 7 fr.; broché. 5 »

Ces deux ouvrages réunis en un seul volume grand in-8. Relié, tranches dorées, 14 fr. ; toile, tranches dorées, 12 fr. ; broché. . , \f *

*Le Pays des Fourrures, 105 dessins par Férat

et de Beaurepaire. 1 vol. grand in-8*. Rel., tr.

dorées. 14 fr.; toile, 12 fr.; broché ; . . 9 »

*Les Indes Noires, 1 vol. illustré de 45 dessins, par

Férat. Cart. toile, tr. dorées, 7 fr.; broché 5 »

*Le Chancellor, 1 vol. illustré de 58 dessins par Riou

et Férat. Cart. toile, tr. dorées 7 fr.; broché . . .5 » Ces deux ouvrages réunis en un seul volume grand in-8. Relié,

14 fr.;' toile, 12 fr.; broché 9 »

Le Tour du Monde en 80 jours, 80 dessins par de Neuville, et L. Bennett ï vol, grand in-8°, toile, tranches dorées, 7 fr.; broché. 5 »

*Le Docteur Ôx. 1 volume illustré de 58 dessins par Schulér, Bàyard, Frœlich, Marie. Prix: cart.

toile, tr. dorées, 7 fr.; broché. ^ 5 »

Ces deux ouvrages réunis en un seul volume grand in-8. Relié, tr. dorées, 14 fr. | toile, tr. dor. f 12 fr. ; broché 9 *

*Michel Strogoff. 1 voL illustré d© 95 dessins par Férat. Prix : relié, tranches dorées, 14 fr.; toile, 12 fr.; broché * . . *»•• 9 w

CAHIER (S) OU PAGE (S) INTERVERTI (S) A LA COUTURE RETABLI (S) A LA PRISE DE VUE.

ft

1i^o^ototoÊoÊotmw»oWtrmt^^i^^*^^i^^

wwwWWMWWW WW W *W »WWWWW*Wff

Hector Servadac, voyages et aventures à travers le monde solaire. 1 beau vol. illustré de 100 dessins, par Philippoteaux. Prix : relié, tr. dorées, H fr.; toiK tr. dorées, 12 fr.; broché 9 »

****Un Capitaine de 15 ans, 1 beau vol. illustré de 93 dessins par MÉYER. Prix relié, tr. dorées, U fr.; toile, tr. dorées, 12 fr.; broché 9 »**

Les Cinq cents millions de la Béguin, 1 vol.

illustré de 48 dessins, par Benett. Prix cartonné, toile, tr. dorées, 7 fr.; broché 5 »

Les Tribulations d'un Chinois en Chine, 1 vol. illustré de 52 dessins,
par Benett. Prix : cartonné, toile, tr. dorées, 7 fr.; broché 5 »

Ces deux ouvrages réunis en un seul volume grand in-8". Relié, tr. dorées, 14 fr.; toile, tr. dorées, 12 fr.; broché 9 »

« La Maison à vapeur, 1 beau volume in-8° illustré de 101 dessins, par Benett, relié, tr. dorées, 14 fr.; toile, tr. dorées, 12 fr.; broché 9 »

****La découverte de la Terre, 1 beau vol. illustré de 117 dessins et cartes par Philippoteaux, Benett, Matthis et Dubul. Prix, relié, tr. dorées, 12 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché 7 »**

****Les grands Navigateurs du XVIII siècle, 1 beau vol. illustré c/e 116
dessins et cartes, par P. Philippoteaux et Matthis, Prix: relié, tr. dorées,
12 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché 7 #**

|Les Voyageurs du XIX e siècle, 1 beau vol. in-8° illustré de,108 des-
sins et cartes, par Benett. Prix : relié, tr. dorées, 12 fr.;toile, tr. dorées,
10 fr.;broché 7 »

JULES VERNE & THÉOPHILE LAVALLÉE ** Géographie illustrée
de la France et de ses Colonies. Nouvelle édition revue et complétée par
Dubail. 108 gray. par Clehget et Biou, et 100 cartes par Constans et Sé-
dille, 1 vol. grand in-8». Relié, tr. dor., 15 fr.; cart. toile, tr. dor., 13 fr. ;
broché. . . 10 »

VOLUMES GRAND JN-16 COLOMBIER ILLUSTRÉS petite biblio-
thèque blanqiib

BAUDE (L

Mythologie de la jeunesse, 1 vol. toile, tranches

dorées, aquarelle, 8 fr.; broché 2 »

DE LA BÉPOLLIÈRE ~~

Histoire de lanière Michel et de son Chat,

1 vol. toile,, tr. dorées, aquarelle, 3 fr.; broché. .. 2 »

CHAZEL (PRÛSPER) f Biquette,! vol. toile, tr. dor., aquarelle, 3 fr.;
broche. 2 »

DEVILLERS Les Souliers de mon Voisin, 1 vol. toile, aqua-

relie, tr. dorées, 3 fr.; broché 2 »

CH. DICKENS L'Embranchement de Mugby, 1 vol. toile, tr. dor.,

aquarelle, 3 fr.; broché 2 >>

A. DUMAS *La Bouillie de la Comtesse Berthe,l vol. toile,

tr. dorées, aquarelle, 3 fr. ; br o ché 2 »

T ~ : OCTAVE FEUILLET La Vie de Polichinelle, i vol. toile, tr. dorées, . aquarelle, 3 fr.; broché » • 2 »

M- GÉNIN Le petit Tailleur Bouton, 1 vol. toile, tr. dorées,
aquarelle, 3 fr.; broché • « 2 »

GOZLAN (LÉON) f Aventures du prince Chênevis, 1 vol. toile, tr.
dorées, aquarelle, .3 fr., broché 2 »

LACOME (P.) La Musique en famille, 1 vol. toile, tr. dorées,
aquarelle, 3 fr.; broché. 2 »

LEMOINE La Guerre pendant les vacances, 1 vol. toile,
, tr. dorées, aquarelle, 3 fr.; broché 2 »

LEMONNIER (C) f Bébés et Joujoux, 1 vol. toile, tr. dorées, aquarelle
3 fr, broché. 2 »

P* DE MUSSET M' le Vent et M mB la Pluie, 1 vol. toile, tr. dorées,
i\$\$.':.":; aquarelle, 3 fr .; broché 2 »

NODIER (CHARLES) f.Trésordes fèves et fleur des pois, i vol. tr. do-
■ .v ■ ■■ , rées, aquarelle, 3 fr.; broché. 2 »

Hp-I.- ■ E. OURLIAC

Le Prince Coqueluche, 1 vol. toile, tr. dorées,
aquarelle, 3 fr.: broché 2 »

SAND (GEORGE) . ■ , f Histoire du véritable Gribouille, 1 vol. tr. do-
rées, §fc : ' ' ' aquarelle, 3 fr.; broché . 2 »

P.-J. STAHL Les Aventures dô Tom Pouce, i vol. toile, tr. & -rr:,,, % ."
dorées, aquarelle, 3 fr.; broché. ...-■ 2 »

Itvv^^^iv^' Î huÏK WTflrt i w i iA)Vlnr i i i[Hiii i M ii i ' i > nr u n
innrmni-i-inn-inni 1.--»~ — ■ ■ ■ . ^h»««««»»*^-.i.» **.

5J'fi*5* ■ -

VAN BRUYSSSEL **Les Clients d'un vieux Poirier, 1 vol. toile, tr.

dorées, aquarelle, 3 fr.; broché 2 »

JULES VERNE **Un Hivernage dans les glaces, 1 vol. toile,

, tr. dorées, aquarelle, 3 fr.; broché 2 »

VIOLLET-LE-DUC 'Le Siège de la Rochepont, 1 vol. toile, aquarelle,
tr. dorées, 3 fr.; broche

G- ASTON L'Ami Kips, 1 vol., toile, tr. dorées, 7 fr.; broché . . 5 >

*A- DE BRÉHAT Aventures de Chariot, 1 vol. toile, tr. dor., 7fr.; br. 5
»

DE CHERVILLE ^Histoire d'un trop bon chien, i vol. toile, tranchas
dorées, 7 fr.; broché. 5 »

A- DEQUET -[-Histoire démon oncle et de matante, 1 vol. toile,

tr. dorées, 7 fr.; broché . ? 5 »

ALEXANDRE DUMAS **La Bouillie de la comtesse Berthe,lvol. toile,

tranches dorées, 7 fr.rbrochè. • 5 »

Histoire d'un casse-noisette, 1 vol. toile, tranches

dorées, 7 fr.; broché 5 »

M. GÉNIN La Famille Martin, 1 vol. toile, tr. dor., 7 fr.; broché. 5 *

■Z ~^~ T ~ A. K>EMPFËN :

Là TaBse à thé, 1 vol. toile, tr. dor., 7 fr.; broché. 5 »

NERAUD La Botanique de ma fille, 1 vol. toile, tranches dorées, 7 fr.; broché 5 »

VOLUMES GRAND IN-8 RAISIN ILLUSTRÉS

BEIMTZON f Yette, Histoire d'une jeune Créole, 1 vol. in-8% illustré par M. Meyer. Relié, tr. dorées, 11 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché

BLANDY (S-) ** Le Petit Roi, 1 vol. in-8% illustré par Bayard. Relié, tr. dorées, il.fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché. .

BRÉHAT (ALFRED DE) * Les Aventures d'un petit Parisien, 1 beau vol. in-8°, illustré par Morin. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché

BIART (LUCIEN

** Aventures d'un jeune Naturaliste, 1 beau vol.

grand in-8% orné de 106 dessins par Benett. Relié, tr. dorées, 14 fr.; toile, tr. dorées, 12 fr.; broché 9 »

** Entre frères et sœurs, 1 beau vol. in-8", illustré par Lalauze. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 »

Deux Amis, 1 beau vol. in-8\ illustré par G. Boutet. Relié, 11 fr.; toile, 10 fr.; broché 7 »

Monsieur Pinson, 1 vol. in-8° illustré, par H. Meyer, 11 fr.; toile,

10 fr;; broché 7 »

f La Frontière indienne, 1 v. in 8°, illustré par M. Meyer, relié, 11 fr.;
toile, 10 fr. ; broché 7 »

Les Voyages involontaires

MADAME B. BOISSONNAS

*Une famille pendant la guerre 1870-71 (ouvrage couronné par l'Académie française) , 1 beau vol. in-8° illustré par P. Philippoteaux. Relié, tr. d'orées, 11 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché. ... 7 »

CAHOURS ET RICHE * Chimie des Demoiselles, 1 vol. in-8° avec figures dans le texte. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché. 7 »

CANDÈZE (DOCTEUR) La Gileppe. 1 vol, illustré, par C. Renard, relié, tr.

dorées, 11 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché ... 7 * Aventures d'un Grillon, 1 beau vol. in-8°, illustré

par C. Renard. Relié, tr. dorées, 11 fr.; toile, tr.

dorées, 10 fr.; broché. •,....., 7 »

„.....„, i, m h t , HW > i » w wi » .i<iwww t m w i iii i " ' * ,jg, t

CHAZEL (PROSPER) Le Chalet des Sapins, 1 beau vol. in-8° illustré par Th. Schuler. Relié, tr. dor., 11 fr.; toile, tr. dor., 10 fr.; broché

DAUDET (ALPHONSE)

Histoire d'un enfant (la Petit Chose), édition spéciale à la jeunesse, 1 beau vol. illustré par P. Philippoteaux. Relié, tr. dorée, 11 fr.; broché, 10 fr.

DËSN OYER S^fLO U 1 S) Aventures de Jean-Paul Choppart, 1 vol. illustré de nombreuses vignettes par Giacomelli, nouv. édit. augmentée de gravures hors texte par Cham. 1 vol. in-8°. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché . . .

FATH (GEORGES) Un drôle de voyage, 1 beau vol. in-8° illustré. Relie,

tr. d orées, 11 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broche. . . 7 »

FLAMMARION (CAMILLE

* Histoire du Ciel, 1 vol. Nombreuses gravures et une carte sidérale par Benett. Grand in-8°. Relié, tr. dorées, 1 4 fr.; toile, tr. dorées, 12 fr.; broché. . 9 »

~GRAMONT (LE COMTE DE) Les Bébés, poésies de l'enfance, illustrées par Oscar Pletsch. 1 vol. in-8°. Relié, tranches dorées,

11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 »

Les bons petits Enfants (volume en prose), vignettes par Ludwig Richter. 1 vol. in-8°. Relié, tranches dorées, U fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché. 7 »

GRIMARD (ED.) La Plante, 1 vol. in-8°, illustré de nombreuses vignettes. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tr.

dor., 10 fr.; broché ♦ 7 »

Le Jardin d'abolimation(Le Tour du Monde d'un naturaliste). 1 vol. grand in-8<\ illustré de nombreux dessins par Benett, L'allemand, etc. Relié, tr. dorées, 14 fr.; toile, tr. dorées, 12 fr.; broché. 9 » i

H — HUGO (VICTOR) *Le livre des Mères {las En/ante) t \& fleur des poésies de Victor Hugo ayant trait à l'enfance, illustré par Froment.

1 vol. in-8 a . Relié, tr. dorées, 11 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché 7 »

LAPRADE (VICTOR DE

* Le Livre d'un Père, 1 vol. in-8°, illustré par Frot ment. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches * ' dorées, 10 fr.; broché

« EiwwuwwwnnnnnAA^^M

^^IWW >^^^«^F^

.^i^nnp^w*— ^w^e^^*^^"***

LEGOUVE (E.) * Nos Filles et nos Fils, 1 vol. in-8<», illustré par Philippoteaux. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché

MACÉ (JEAN

* Histoire d'une Bouchée de pain, illustrée par

Frœlich. i vol. in-8\ Relié, tranches dorées,

11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 »

*Les Serviteurs de l'Estomac, 1 beau vol. in-8°, illustré par Frœlich. Relié, tr. dor., 11 fr.; toile, tr. dor. 10 fr.; broché . ; . 7 »

** Les Contes du Petit Château, illustrés parBERTall. 1 beau vol. m-8°. Relié, tranches dorées, 11 fr. ; toile, tranches dorées, 10 fr. ; broché. ... 7 »

* Le Théâtre du Petit-Château, 1 beau vol. in~8°

sur vélin, illustré par Froment. Relié, tranches dorées, 11 fr. ; toile, tranches dorées, 10 fr. ; broché. 7 »■

* Histoire de deux petits marohands de pommes

l Arithmétique du Grand-Papa) , illustrations de Yan'Dargent. 1 vol. in-8°. Relié, tranches dorées, 11 fr. ; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché. ... 7 »

MALOT (HECTOR

* Romain Kalbris, dessins de E. Bayard. 1 vol. in-8 .

Relié, tr. dor., 11 fr. ; toile, tr. dor., 10 fr.; broché. 7 » | Sans Famille, couronné par l'Académie française dessins de E. Bayard, 1 vol. in-8° jé-sus, relié, tr. dor., 15 fr. ; toile, tr. dor., 13 fr.; broché. ... 10 »

MARELLE (CHARLES) Le Petit Monde, 1 vol. in-8°, illustré de nombreux dessins et vignettes. Relié, tranches dorées, 11 fr. ; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 »

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

Éditions adaptées pour la jeunesse. ** Les Robinsons de terre ferme,! vol. in-8°,illus.

par H.Meybr. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile,

tr. dorées, 10 fr. ; broché

◆William le Mousse, 1 vol. in-8% illustré par Riou.

Relié, tr. dor., 11 fr.; toile, tr. dor., 10 fr. ; broché. - Les Jeunes Es-claves, 1 vol. in-8°, illustré par Riou.

Relié, tr. dorées, 11 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; br.

**Le Désert d'eau, 1 vol. in-8°, illustré par Benett.

Relié, tr. dor., 11 fr.; toile, tr. dor., 10 fr.; broché. . . 7 » Les Naufragés de l'île de Bornéo, 1 vol. illustré

par Férat. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tr.

dorées, 10 fr.; broché 7 »

La Sœur perdue, 1 vol. in-8°, illustré par Riou, Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dor., 10 fr.; broché 7 »

** Les Planteurs de la Jamaïque, 1 vol. in-8 u ill. par Fhrat. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 »

* Les deux Filles du squatter, 1 vol. in-8°, illustré par John Davis. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 *

Les jeunes Voyageurs, 1 vol. in-8°, illustré par John Davis. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché 7 »

Les Chasseurs de chevelures, 1 vol. in-8° illustré par Pihhfote*ux. Relié, tranches dorées, M fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 »

Le Petit Loup de Mer, 1 vol. in-8° illustré, par Bknistt, relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr., broché 7 »

f Le Chef au bracelet d'or, 1vol. in-8°, illustré par Benett, relié, tranches dorées, 11 fr. ; toile, tranches dorées, 10 fr. ; broché 7 »

DE MEISSAS (L'ABBÉ)

Chapelain do Saime-Gencviève

Histoire Sainte, comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament, avec nombreuses vignettes par Gérard Séguin, i vol. grand in-8°. Relié, tranches dorées, 14 fr.; toile, tranches dorées, 12 fr.; broché 9 »

MULLER (EUGÈNE) ** La Jeunesse des Hommes célèbres, illustrations par Bayard. 1 vol. in-8°. Relié, tr. dorées,

11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 »

**La Morale en action par l'Histoire,! vol. in-8\ illustré par P. Piilh-totiaux. Relié, tranches dorées. 11 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché. . .
- 7 »

RATISBONNE (LOUIS) **La Comédie enfantine (couronnée par l'Académie française), Premières et dernières scènes,

RÉUNIES EN UN VOLUME IN-8° t AVEC TOUTES LES

gravures de Proment et de Gobert de la première édition. Relié, tranches dorées, 11 IV.; toile, tranches dorées, 10 fr. ; broché 7 »

SAINTINE (X.-B.) ^Ficoiola, 47° édition, illustré ù nouveau par Flammeng. 1 vol. in-8". Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 »

SANDEAU (J.) ** La Roche aux Mouettes, illustré par Bayard et Féral. 1 vol, in-8". Relié, trançoes dorées, 11 fr.; c art. toile, tr. dor., 10 fr.; brogfté "

SAUVAGE (JÉLIE) La Petite Bohémienne, illustrations par Frœlicil 1 voi.in-8». Relié, tr. dor., t* fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; br . . . ' , , . . • 7

SÉGUR (LE COMTE ANATOLE DE) Fables, illustrées par Frœlich. 1 beau vol. in-8°. Rel., tr. dor., 11 fr.; cart. toile, tr. dor., 10 fr.; br. 7

P.-J. STAHL

* Contes et Réoits de Morale Familère (cou-

ronnés par l'Académie française), illustrés par Schuler, Bayard, de la Charlerie/Frœlich, etc.

I vol. in-#. Relié, tr. dor., 11 fr.; toile, tr. dor.,

10 fr.; broché ■ - • • 7

** Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles (couronnée par l'Académie française). Vignettes

Îar Th. Schuler. 1 vol. iii-8". Relié, tr. dorées, 1 fr.; toile, tranches dorées^ 10 fr.; broché 7

* Les Patins d'argent (Histoire d'une Famille hol-

landaise), ouorage couronné par l'Académie française, d'après M. Mapes Dodge. 1 vol. in-8°, illustré par Th. Schuler. Relié, tr. dor., 11 fr.; toile,

tr. dor., 10 fr.; broché 7

** Maroussia (ouorage couronné par l'Académie " française, d après Markoworzog, 1 vol. in-8°, ill. par Th. Schuler. Relié tr. dorées, 11 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché 7

* Les Histoires de mon Parrain, 1 vol. in-8°, illus-

tré par Frelich. Relié, tr. dorées, 11 fr.; toile,

tranches dorées, 10 fr.; broché 7

f Les Quatre Filles du docteur Marsch, 1 vol in-8° illustré par A. Marie, relié, tr. dorées,

11 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; broché. 7

P.-J. STAHL ET MULLER * Le nouveau Robinson Suisse , revu et traduit par P.VJ. Stahl et Muller, mis au courant de la science moderne par Jean Macé, environ 150 dessins de YàN'Darcent. 1 vol, gr. ih-8°. Relié, tr. dorées, 14 fr.; toile, tr. dor., 12 fr.; broché

P.-J. STAHL ET DE WAILLY (LÉON) Contes célèbres de la Littérature anglaise,

illustrations par Fath. 1 vol. in-8°. Relié, tr. dor., 41 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.*; broché

^ ^WVWyw*AAAAAA/VV«VV\A^A.

LOUIS DU TEMPLE, capitaine de frégate Les Sciences usuelles et leurs applications mises

à la portée de tous. 1 vol. gr. in-8° orné de 300 fig.

Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tr. dor., 10 fr.;

broché 7 fr.

^Communications et transmissions de la

pensée. 1 vol. in-8° orné de 180 fig. Relié, tranches

dorées, 11 fr.; toile» tranches dorées, 10 fr.; broché. 7 » J

VIOULET-LE-DUC ^Histoire d'un Dessinateur, texte et dessins par Viollet-le-Duc, 1 vol. in-8°, relié, tr. dorées,

11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 *

** Histoire d'une^Maison. Texte et dessins par Viollet-le-Duc. 1 vol. in-8°. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7 »

* Histoire d'une Forteresse. Texte et dessins par

Viollet-le-Duc. 1 vol. in-8". Relié, tr. dorées,

14 fr.; toile, tranches dorées, 12 fr.; broché 9 »

* Histoire de l'Habitation humaine. Texte et des-

sins par Viollet-le-Duc. 1 vol. in-8". Relié, tr. dorées, 14 fr.; toile, tr. dor., 12 fr.; broché 9 »

* Histoire d'un Hôtel de ville et d'une Cathé-

drale. Texte et dessins par Viollet-le-Duc 1 vol. in-8*. Relié, tranches dorées, 14 fr.; toile, tranches dorées, 12 fr.; broché. 9 »

«*WVWM^>*J"WWS>W»V\

DQH QUICHOTTE-TONY JOHANNOT

Édition spéciale à la Jounesso , par Lucien Diaiit. — 316 dessins. — 1 vol. grand in-8o. Relié, tr. dor., -15 fr. ; toile, tr. dor., 13 fr. ; broché. iO »

** MOLIÈREJ COMPLET (Édition Tony Jobannot et Sainte-Beuve)

630 vignettes, i vol. gr. in-8«. Relié, tranchea dor., 1S fr.; toile, tr. j

dor.,43fr. ; broché. . . 10 t j

JEUNES FRANÇAIS

VOLUMES GR. IN-16 A 1 FR. 50, BROCHÉS CARTONNÉS TOILE
TRANCHE JASPÉE , 2 FRANCS

Block (Maurice). ... * Petit Manuel d'Économie pratique (ouv. cour.).
/ * La France.

Entretiens eamilieksI * Le Département.

J * La Commune.

sur l'Administration f p arisT Organisation municipale. de notre Pays
! f paris, Institution administra-

\ tive.

J. Mignelet + La Prise de la Bastille et la Fête

des Fédérations.

— *J* Les Croisades.

— -f François I or et Charles-Quint.

— •{* Henri IV (sous presse).

I ^ * .1 .,+*+~>^,+ .m 1 i-f ■ ? ■ •- — >f, ■ , '■■».: ^^.—^■, J , , -*- .h
— - . * ■ " ■ . ■ ; » . ^ - » * ■ ' * m ^ - + f v . (" ■ - ■ . ' tr * w « fii , v - f

BROCHÉ, 3 FR. ; CARTONNÉ BRADEL, 3 FR

par poste, 50 cent, en plus par volume

Œuvres poétiques 2 y.

Oraisons funèbres. . 1 v.

Discours sur l'Histoire universelle. 2 v.

Œuvres dramatiques. 3 v.

Les Aventures de Télémaque ... 2 v.

Les Caractères , 2 v.

Fables 2 v.

Œuvres dramatiques , . 3 v.

- r \j\T-i\j^j"\fYf*j\tij ~*\f*.i^tynr*i~ *~i < , ~ — — -^i— ^-* —
** — *^^^ — — -h^ -fc^ — ->^ . . ^ ^ — . » ■ ^ ^ » » ^ * * - * ^ - » ^ , —
j..* . ^ . ^ ^ ^ ^ ^ » ^ ^ ^ ^ ,

ENFANCE, JEUNESSE. — LIBRAIRIE SPÉCIALE 21 Prix —
Étrennes — Bibliothèques populaires — etc.

VOLUMES IN-18 ^A

^ V Brochés, 3 fr.— Cartonnés toile, tranches dorées, 4 fr. V-> V*

Ampère (A.-M.) * Journal et correspondance. . . 1 v.

Andersen Nouveaux Contes suédois. . . 1 v.

Bertrand (J.) *Les Fondateurs del'ust'ronomie 1 v.

Biart (Lucien) . . * . . , **Avent. d'un jeune naturaliste. 1 v.

— **Entre frères et sœurs 1 v.

Blandy (S.) **Le petit Roi 1

Boissonnas (M m « B.)« • *Une famille pendant la guerre
1870-71 (ouo. cour.) .

Brachet (A.) **Grnmmaire historique (préface
de Littré) (oue. cour.) . , 1 v.

Bréhat (de) **Avontures d'un petit Parisien. 1 v.

Candèze (D r) Aventures d'un GriHon 1 v.

Carlen (Emilie) Un brillant Mariage 1 v.

Chazei, (ProsperL . . • Le Chalet des Sapins 1 v.

GhervillU (de) ^Histoire d'un trop bon Chien. 1 v.

Clément (Ch.) **Michel-Ange, Kuphaé!, etc. . 1 v.

.Desnoyers £Louis). • • Jean-Paul Choppart 1 v.

Durand (Hip.) Les grands Prosateurs 1 v.

— Les grands Poètes 1 v.

Egger "i* Histoire du Livre 1 v.

Erckmann-Ghatrian. *Le Fou Yégof ou l'Invasion. . 1 v.

— *Madame Thérèse 1 v.

— *Histoire d'un Paysan (gempl.) 4 v

Fath (G.) Un drôle de Voyage 1 v.

Foucou Histoire du travail 1 v,

Génin , Là Famille Martin. 1 v.

Gramont (Comte do). . Les Vers français et leur prosodie 1 v.

Gratiolet (P.)« ••.. *D.e la physionomie 1 v.

Grimard. Histoire d'une goutte de sève. 1 v.

— Le Jardin d'acclimatation. . . 1 v.

Hippeau (M roe). *Cours d'économie domestique. 1 v,

Hugo (Victor), *Les Enfants (le Livre des

Mères) . 1 v.

Immermann. La Blonde Lisbeth 1 v.

Laprade (V r . de) *Le Livre d'un père 1 v.

gy^i^^^M^ n ^ I U tfWHW MMMIWMWWI^Wrtft^^WrtW

La vallée (Th.); Legouve (E:). .

Histoire de la Turquie 2 v.

*Les Pères et les Enfants au xix^e siècle(ENFANGE et Adolescence) 1
v,

◆Les Pères et les Enfants au

xix e siècle (La Jeunesse). . 1

◆Conférences parisiennes 1

*Nos Filles et nos Fils 1

*L'Art de la Lecture. ..».."» 1

◆Contes à mes Nièces 1

◆Histoire et Critique . . 1

◆Histoire d'une Bouchée de pain. 1

◆Les Serviteurs de l'estomac . 1

**Contes du Petit Château. ... 1

, — ◆Arithmétique du Grand- Papa. 1

*Mâury (commandant) ◆Géographie physique. 1

— ◆Le Monde où nous vivons . . 1

.** Jeunesse des Hommes célèbres 1

◆◆Morale en action par l'histoire 1

. Dictionnaire de mythologie. . . 1

Rhétorique nouvelle 1

. **Comédie enfantine(o«o. cour.) 1

. ◆Histoire d'un Ruisseau 1

mi

J. HETZEL ET C^{ie} , 18, RUE* JACOB

Logkroy (M^{""}).

Macaulay. . . »

Mage (Jean) . .. »

• ♦Muiler (Eugène).

Ordinaire.

? Batisbqnnne (Louis) Reclus (Elisée) ,

Renard. . . . ♦♦Le Fond de la Mer 1

Rqulin (F.). ,,.

•Sandeau (Jules).

'SaYOÛs. . . . ■:.

Simonin. . . .

\$tahl (P.-J.).

'Sl\AHL et DE

^Sl|AHt ET'MULLER.

I >StJfSANE '(général). .

l^TlilERS. . . ."

♦Histoire naturelle.

. ♦♦La Roche aux Mouettes

. ♦Conseils à une mère sur l'éducation littéraire

♦Principes de littérature.

. ♦Histoire de la Terre

♦ ♦Contes et récits de Morale familière [puvr, couronné). ..

♦♦Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles (ottor. cour.).

Lu famille Chester, adaptation ♦ Les Patins d'argent (otw.cour.)
d'après Mapes Dodge. . . .

♦♦Mon l* r Voyage en mer, d'après

une traduction de Thoulet.

♦Les Histoires "de mon parrain.

♦♦Maroussia (ouà. cour.), d'après

Marko Wowzog

Waillv. Scènes de la Vie des enfants eu Amérique.

♦Les Vacances de Riquet et Madeleine. '■«...'''

Mary Bell, Williamet Lafame.

♦Le nouveau Robinson suisse.

Histoire de la Cavulerie . . .;''',.

♦Histoire de Law. ■) f

T-~^ l"^^* mm^^^tmmmim * m ^ ^ _ , - - - ^ a ^ . ^ ^ l ^ ^ l , *V
J l rttV*^Tr^OrW'^~MVWirtJXftA *J|^

îy.

Vf

,1^ ____ - L LJ „ ari jsj-jsjuuu-uT.n. rL ru-u-utririLULru-tnrir u"» ' r»'''
' ' ' ' ■*■''' ''' " * *

Vallery Radot (René) * Journal d'un Volontaire d'un

an (o uor. couronné) i' v.

Verne (Jules) Aventures du capitaine Hatteras :

— ** Les Anglais au pôle Nord 1 v.

— ** Le Désert de Glace 1 v *

Les Enfants du capitaine Grant :

- ** L'Amérique du Sud J v -
- ** L'Australie . . . lv.
- ** L'Océan Pacifique * • • J v -
- ** Aventures de 3 Russes et de 3 Anglais 1 v.
- ** Cinq semaines en ballon (puor. cour.). 1 v.
- * De la Terre à la Lune (puor. cour.) . . 1 v.
- * Autour de la Lune (ouor. cour.). ... 1 v.
- ** Découverte de la Terre £ v -
- * Le Pays des Fourrures f v *
- * Le Tour du Monde en 80 jours 1 v. .
- * Vingt mille lieues sous les Mers (puor. cour.) ; • ■ • * v * '
- * Voyage au centre de la Terre (piton, cour.). ..».••.....* ••■ ■ *
- * » •
- ** Une Ville flottante J v -
- . * Le docteur Ox } v -
- * Le Ghancellor 1 v *
- L'Ile Mystérieuse : .
- * Les Naufragés de l'air *. v »
- * L'Abandonné j v*
- * Le Secret de l'île » in
- . ■ * Michel Strogoff -• •• * **•

- ■ ■ # Les Indes Noires ^ * «"»
- Hector Sërvadac. g : vi
- ** Un Capitaine de 15 ans • . ■ ; .•---■ f w.
- Les Cinq Cents Millions de la Begum. . 1 v.
- Les Tribulations d'Un Chinois en Chine. 1 v.
- fLa Maison à vapeur ,\ ■ * * v *
- **Les grands Navigateurs du xvm e siècle Z v.
- ■ , f Les Vovageurs du xix° siècle 2 v.

ZurcheretMargollê 1 ■* Les Tempêtes. .. r . -, * v -

...'■— ** Histoire de la Navigation. .1t.-

— ** Le Monde sous-marin ..♦, i,y.

SÉRIE DES VOLUMES IN-i8 f AVEC OU SANS GRAVUBES

.DROCHÉS, 3 f*. 50. — CÀRTONKKS, TR. DORÉES, 4 f IV 5Q>

(Suite de la Collection Mucation et Bëcréatian.y

Anquez. ** Histoire de France ,,-.-. ■•■>■ t. v* '.

Auooynaud Entretiens familiers sur la Los-

mographie „•••• * • ; v *

Bertrand (Alex.) . . . **Lettressurlesrévol. du globe J,y.

Boissonnas (B.) * Un Vaincu \

tfWWMMWW M tf >^. V *iS. W

Mi

tri;--' ■ r .,j ■ >;:■*..

J. HETZEL ET C^l°, 18, RUE JACOB

Lav allée (Th.).

Mayne-Reid. . .

Faraday (M-).* Histoire d'une Chandelle. .

Franklin .<j;). .-■. . • • Vie des Animaux

Hirtz (M lu) Méthode de coupe et de confection pour les vêtements de femmes et d'enfants. 454 gr. .

, Les Frontières de la France

(Ouorage couronné)

. *William le Mousse.

* Les Jeunes Esclaves .

**Le Désert d'eau

*Les Chasseurs de Girafes . . .

*Lçs Naufragés del'ile déBornéo

La Sœur perdue.

**Les Planteurs de la Jamaïque.

*Les deux Filles du Squatter, .

Les Jeunes voyageurs

**Les Robinsons de Terre ferme. Les Chasseurs de Chevelures.

Histoire de la Pologne

d'Ocagne. *Les grandes Écoles civiles et militaires de France. — Historique. — Programmes d'admission, — Régime intérieur. — Sortie, carrière ouverte. . . .

Contes choisis

Un Habitant de la planète Mars.

Le Livre de Maurice

Histoire de l'Artillerie

**Dans les Montagnes .

MICKIEWICS MORTIMER

(Adam).

Nodier (Ch.). .

Parville (de). .

SiLVA(de)

Su s ane (général) Tyndall .

WENTWORTH-HiGGiNsoNf Histoire des Etats-Unis . . SÉRIE IN-
18. — PRIX DIVERS

(Suite de la Collection Éducation et Récréation.)

A. Brachet. «Dictionnaire, étymologique de
la langue franc, (ouv. cour.)* 8 fr.

Chennevières (de) . . . Aventures du petit roi saint

• Louis devant Bellesme 5 f r.

Glavé (J.) . . . i Principes d'économie politique 2 fr.

Dùbail.- , *Géogr. de . l'Alsacer-Lorraine. 1 fr.

Grimard (Ed.), *La Botanique â. la campagne. 5 fr.

Legouvé (E.) •". «Petit Traite de la lecture. . , 1 fr.

Macé (Jçan) . ∴ .,; .,,, «Théâtre du Petit Château. ... 2 fr.

— ^Arithmétique du Grand-Papa

■ - * ■■„-.-...■ (édit. pop.) -, ' 1 fr.

■ Souviron . . Dict. des termes techniques. . 6 fr.

A^w^MWftwwwviwvwwvww<WWW^v^vw^vwwvvw/y>vwvvvytf^^^

VUWLTtfxn vvvvi nr.- i *L a j *i*****' * * — j ^^fcjfc^M^Ljfc^j-M^^^rt^

»WWV*rtAi»%«#SrtrtrtA^AAA«rtrt>

SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

Ne uarictar DETINT COMPRENDRE TOUTES LES ŒUVRES PARoES
ET A PARAITRE

Les œuvres sxa.iva.ri tes :

POÉSİK

'Odes et Ballades.

*Les Orientâtes.

'Les Feuilles d'automne.

'Les Chants du crépuscule.

'Les Voix intérieures.

Les Rayons et les Ombres.

Les Châtiments,

Lès Contemplations.

La Légende des Siècles.

Les Chansons des Rues et des Bois.

'L'Année terrible.

la Légende des Siècles {nouvelle série}.

L'Art d'être Grand-Père.

Le Pape.

La Pitié suprême. -

DRAMB

Cromwilt.

*Heniant.

'Marioa de Lorme.

*Le Roi s'amuse.

Lucrèce Borgia.

Mario Tudor.

Augelo, tyran de Padouc.

"La Esmeralda.

*Ruy Blas.

*Les Burgraves.

ROMAN

"Hun d'Islande.

Bug-Jargal.

*Le dernier Jour d'un Condamné.

Claude Gueux.

|Nolre-Damede Paris (2 v.)

' formeront «mroo 40 wtomw grand m-8<* caTalier dé 5 à 600 pages
IMPRIMÉS AVEC LE PLUS SBAHD LUXE SUR PAPIER SPÉCIAL Prix
de chaque volume : 7 fr. 80

«So-

Les Misérables.

Les Travailleurs de la mer.

L'Homme qui rit.

Quatrevingt-treize.

ROMANS ILLUSTRÉS

158 dessins de BRION, GAVARNI, BEAUCÉ et RIOU.

Un volume grand in-8», contenant : Notre-Dame-de-Faris — Hall
d'Islande. — Bug-Jargal. — Dernier jour d'un Condamne
et Claude Gueux.

Broché, 9 fr. ; toile, tr. dorées, 12 fr. ; relié, tr. dorées, 14 fr.

THEATRE ILLUSTRÉ 119 dessins par BEAUCÉ, C. NANTEUIL et
RIOU, Un volume grand in-8°, contenant: Cromwell. — Ruy-Blas. —
Marion Delorme. — Hernani. — Marie Tudor. — La Esmeralda. — Roi
s'amuse. — Ahgelo. — Burgraves. — Lucrèce Borgia.

Broché, 1 fr.; toile, tr. dorées, 10 fr.; relié ' , tr, dorées, 11 fr.

ŒUVRE POÉTIQUE ELZÉVIRIENNE

FORMANT 10 VOL. 1N-1 S RAISKf „ _ . -

o/ ir. OU Édition eîzéTîrienne sur papier vergé de Hollande °* Ip ' U
Dessins et Ornaments par E. FROMENT.

Chaque volume se vend séparément :

Odes et Ballades, 1 vol > 7 30

Orientales. 1 vol 4 j

Feuilles d'automne, 1 vol , 4 »

Chants du crépuadtile, 1 vol. 4 >

Voix intérieures, 1 vol » . - 4 »

Rayons et Ombres. 1 vol * »

Contemplations, 2 vol. 4 7 fr. :io 15 »

La Légende des siècles, 1 vol 7 50

Les Chansons des rues et des bois, 1 vol 7 50

Les 10 volumes : 57 fr. 50. — Reliés : 97 fr. 50

A L'EXPOSITION FRANÇAISE DE

Deux grands volumes in*8° accompagnés de leur Atlas Prix : 80 francs

rMHMM

MrfWMMMHH*W4fMVVWWM l VVWVWwvV*T*A nnMnAA ^ A
^ ^ A MW vMA M nni ^ MMMM N* n ^* 1

Jlg -i'n,x- m- -i n n.n n n,r n n -i rM- m- rrrw-r i i - - i - - ■ ■ ■ ■ ■ ■
1 <■ ■ ■>* - - ■ ■ ..* _ ** * * * * * ft * * * * ^* w>www * w ^ * * * * M r M

ERCKMANN- GHATRIAN

ŒSTRES COMPLÈTES parues :

38 fr. 40

CONTES ET ROMANS POPULAIRES

Illustrés par Bayaud, Benett, Gluck et Th. .Schuler. Maître Daniel Rock
1 volume à 1

i 40 1 GO

L'illustre docteur Mathéus

Hugues le Loup

Contes des bords du Rhin, — i 30

Joueur de clarinette — 1 60

Maison forestière — -1 20

L'ami Fritz — 1 50

Le Juif polonais —; 1 30

•Un très beau volume grand in- 8° illustré de 171 dessins. Broché t 10
f r -'> toile, tr. dor., 13 fr.; relié, tr. dor., 15 fr.

CONTES ET ROMANS ALSACIENS

Illustrés par Schuler.

*Histolre du Plébiscite ...- 1 volume à

1 Les Deux frères —

^Histoire d'un sous-maître —

**Le brigadier Frédéric —

Une campagne en Kabylie —

◆Maître Gaspard Fix — .

lk très beau volume graDd-in- 8° illustré de 133 dessins par Schuler.

2 figures allégoriques par Mâtthis, 4 cartes par Sédille. Broché, 9 francs; toile, tr. dor., 12 francs; relié, 14 francs.

CONTES VOSGIENS

Illustrés par Philippotkaux, 1 fr. 30

les ouvres d'ERCKiuNN-CiivrruAW sont publiées aussi en 28 volumes in-18

à S fr, chacun et 2 volumes i»~ 18 à 1 fr. 50. — Voir p. 30 et Si.

Wi^WH W W^

St. _i.i.i.i u i j n r i m- - i n ---. ■ ■ ■ ■ - ■ < m - m m ■ ... — ^~~ u
-m- . .t. — . » i ■ »,w,»,,.j o,,. i s» i> y

OUVRAGES DIVERS

GAVARNI -GRANDVILLE Le Diable à Paris, Parts à la plume et au crayon, 1,508 dessins, dont 600 grandes scènes et types avec légendes de Gavarni et 908 dessins par Grandville, Bertall, Cham, Dantan, etc.; texte par Balzac, Alfred de Musset, Victor Hugo, George Sand, Stahl, Barbier, Sue, Laprade, Soulié, Nodier, Gozlan, Gustave Droz, Ro-

CHEFORT, VILLEMOT, M rao DE GIRARDIN, etc. L'oil-

vragc complet forme 4 beaux volumes grand in-8". 500 dessins chefs-d'œuvre de Gavarni et 1000 dessins de divers. Relié 1/2 chagrin, 44 fr.; toile,

tranches dorées, 40 fr.; broché . 28

Prix de chaqtte vol. : relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; broché 7

GRANDVÎLLE Les Animaux peints par eux-mêmes, scènes de la vie privée et publique des animaux, sous la direction de P.-S. Staul, avec la collaboration de Balzac, Gustave Dkoz, Benjamin Franklin, Jules Janin, Alfred de Musset, Eugène Suk, Charles Nodier, Georgi; Sand, P.-J. Stail.

1 vol. grand in-8°, contenant 320 dessins. Chefd'œuvre de Grandville. Relié , tranches dorées , 14 fr. ; cartonné toile , tranches dorées, 12 fr. ; broché 9 »

GOETHE (KAULBACH) Le Renard, traduit par E. Grenier, illustré de 60 belles compositions par Kaulbach. 1 vol. gr. , in-8°. Relié, tranches dorées, 11 fr.; toile, tranches

dorées, 10 fr.; broché 7 »

Le même ouvrage, en édition populaire grand in-8. Toile, tranches dorées, 5 fr.; oroché 2 50

GEORGE SAND Romans champêtres. — 2 beaux vol. in-8°, illustrés par T. Johannot. 'La petite Fadette y la Fauoette du Docteur, André, la Mare au Diable t François le Champi, Promenade* autour d'un Village. Chaque vol., rel. tranches dorées, 15 fr.; toile, tranches dorées, 13 fr.; broché . 10 >

TOUSSENEL L'Esprit des bêtes, 1 vol. toile, tr. dor., 7 fr.; broché. 5 »

^&£ T_njTj~iJiJ%j *ulrtrtrti^rtJT rtrV"|-g~K^i^r^rV *T - ~i'* f " " "
 * - — — - -*» — l - l --^-* — — ■* — ^- — — — — n — r~ 1 — t
 ~t"~t ~"^^ ^ *• - | -*^^^*"*»^«'^* — - ^U

VOLUMES IN-18 A 3 FR

Audeval Les Demi-Dots

La Dernière

Badin (Adolphe) Marie Chassaing

BENTZONfTh.) Un Divorce

Lucie B-. . : Une maman qui ne punit pas.

— Aventures d'Edouard et justice

des choses

Biart (Lucien) Le Bizco

— Benito Vasquez

— La Terre chaude.

— La Terre tempérée

— Pile et Face .

- Les Clientes du D r Bernagius.
- Bixio (Beppa) Vie du Général Nino Bixio.
- Traduction de l'Italien. . . .
- Cervantes. Don Quichotte (trad. nouvelle
, par Lucien Biart)
- (Edition Stahl)
- Esprit des voleurs
- Le Petit Chose
- Lettres de mon moulin
- La Chaussée des Géants
- Voyages et avent. en Irlande. .
- Cari, Joseph et Horace Vernet.
- Erckmann-Chatrian. . **Le Blocus
- _ **Lé Brigadier Frédéric . . » . .
- Une Campagne en Kabylie. .
- — Confidences d'un joueur de
clarinette. .
- Contes de la montagne.
- Contes des bords du Rhin. . .
- Contes populaires
- Contes Vosgiens
- *Le Fou Yégof

— La Guerre

— Histoire d'un Conscrit de 1813.

■*- Hist. d'un homme du peuple .

■— ■ *Hist, 'd'un paysan, compl. en

— ^Histoire d'un sous-maître ...

--** L'illustre docteur Mathéus . .

•—,.. ^Madame Thérèse.

-r- - — Edition allemande aaec les

dessins hors tecete, 1 <?., %fr*

— • ^Maître Gaspard Fix

— Le Grand Père Lebigre . . , «.

RE

Chamfort

colombey

Daudet (Alphonse).

Domenecu (l'abbé) .

Durande (Araédée). .

J}p%f\Afyin!H!A^mp^il&i^***t^***fiMliAo*a**+ I

Eckmann-Chatrian . La Maison forestière i v.

— Maître Daniel Rock 1 v.

— Waterloo i v.

— *Histoire du plébiscite 1 v.

— *Les Deux Frères 1 v.

— Souvenirs d'un ancien chef de
chantier. . . 1 v.

— L'ami Fritz, pièce 1 v.

— Le Juif polonais, pièce à 1 50. 1 v.

Esquiros (Alph.) . . . L'Angleterre et la vie anglaise. 5 v.

Favre (Jules) Discours du bâtonnat 1 v.

Flavio Où mènent les chemins de
traverse * 1 v.

Gène vr a y . . Une Cause, secrète 1 v.

Gokdon (Lady) Lettres d'Egypte i v.

Gournot .*. . Essai sur la jeunesse contera-
, poraine 1 v.

Gozlan (Léon) Émotions de Polydore Marasquin 1 v.

Gr amont (comte de). . Les Gentilshommes pauvres . 1 v.

— Les Gentilshommes riches . . 1 v.

Janin (Jules). La Fin d'un monde. Le neveu
de Rameau \ v.

Variétés littéraires 1 v.

Jean sans Peur 1 v.

La Mionette 1 v.

Esprit des Allemands 1 v.

— — Anglais 1 v.

• — — Espagnols. i v.

— — Grecs 1 v.

— Italiens 1 v.

— — Latins 1

— — Orientaux 1

Officier en retraite (un) L'Armée française en 1879. i Olivier (Juste) ..

, .

Pichat (Laurent) . . .

Poujard'hieu

Princesse palatine.

Quatrelles.

Lavallée (Théophile).

Muller (Eugène). . . .

Morale universelle.

Le Batelier de Clârens 2 v.

Gaston 1 v.

Les Poètes de combat 1 v.

Le Secret de Polichinelle. . . 1 v.

Les Chemins de fer 1 v.

La Liberté et les intérêts matériels . lv.

Lettres inédites (trad. par Roland) 1 v.

Les Mille et une Nuits matrimoniales 1 v.

Voyage autour du grand monde 1 v.

La Vie à grand orchestre. . . 1 v.

Sans Queue ni Tête 1 v.

L'Arc-en-ciel. 1 v.

J. HETZEL ET C^a, 18» RUE JACOB

quatrelles

Rive (de la)

Robert (Adrien). . .

Roqueplan

Sand (George)

De Sourdeval. . . .

Stahx(P.-J.)

Texier et K[^]empfen .

TOURGUÉNIEFF (J.) . .

Trochu (Général). . . Val le r y RADOÏ(René),

WILKIE COLLINS

H. Wood (M- *),

Petit Manuel du parfait Causeur parisien. . .

Souvenirs sur M. de Cavour..

Le Nouveau Roman comique.

Parisine . . .

Promenades autour d'un village

Le Cheval à côté de l'homme et dans l'histoire

Les bonnes fortunes parisiennes :

— Les Amours d'un pierrot. .

' — Les Amours d'un notaire .

Histoire d'un homme en rhum. V Voyage d'un étudiant . . . J

Histôire d'un Prince et Voyage) où il vous plaira. J

Paris capitale du monde ...

Dimitri Roudine

Fumée (préface de Mérimée) .

Une Nichée de gentilshommes.

Nouvelles moscovites

Histoires étranges

Les Eaux Printanières.

Les Reliques vivantes

Terres vierges

Pour la vérité et pour la justice

La politique et le siège de Paris

L'Etudiant d'aujourd'hui. . .

La Femme en blanc

Sans Nom

Lady Isabel

DUVERNET

Favier (F.)

Mary Briant . 1

Les Bleus et les Blancs 2

Histoires modernes 1

Histoires anciennes 1

Le Christianisme et l'esprit

moderne 1

*L'Isthme de Suez 1

Chez nous . . . 1

Voyage en Algérie 1 v.

Les Réformateurs du xvi e siècle 2 v.

La Confession de Madeleine. 1 v,

La Canne de M^r Desrieux ... 1 v.

L'Héritage d'un misanthrope. 1 v.

«v m* >. i xw m w w

MA^{ti}MAmMMrtAMiAA

i^{rtrt}>^^{frrtrt}i*[^]r[^]VrWW^{rtrt}»[^]»N»**[^]*»N[^]M*[^]

LIBRAIRIE GÉNÉRALE 3

Grenier Poèmes dramatiques. 1 v.

H\beneck (CI)) Chefs-d'œuvre du théâtre espagnol - •

Huet (F) Histoire de Bordas Dumoulin.

Lancret (A.) Les Fausses Passions
 Lavalley (Gaston). . . Aurélien t
 Laverijant (Désiré). . Don Juan converti
 — Les Renaissances de don
 Juan
 Lefèvre (André). ... La Flûte de Pan
 — La Lyre intime
 — Les Bucoliques de Virgile. . .
 Lesaack (D r) Les EauxdeSpa. . . .
 Nagrien (X.) Prodigieuse Découverte
 Real (Antony). Les Atomes , , t
 Simonin (Louise . . ? . Les Pays lointains
 Steel Haôma . . . ,
 Vallory CM œe) A l'aventure en Algérie. . . .
 Worms j>e Romilly . . Horace (traduction)
 LIVRES EN COMMISSION Prix divers
 Anonyme Le Prisme de l'âme 6 fr.
 — Mademoiselle Segeste 2 fr.
 „ Rome 6 fr.
 Antully (A)béric d') . Fantaisie 2 fr.
 Bhuière (S.) Une Saison en Allemagne. . . 1 fr.
 Guimet (Emile) L'Orient d'Europe au fusain,

in-18 2 fr.

— Esquisses Scandinaves, 1 vol.

in-18 3 fr.

Aquarelles africaines 2 50

Laverdant (Désiré) . . Appel aux artistes 1 fr.

Paultre (E.) Caphamaûm o fr,

Pirmbz Jours de solitude, 1 vol. în-S. 6 fr.

Raynvld . . . ^Histoire de la Restauration. . 5 fr.

Rive (de la) Souvenir de M. de Cavour. . 6 fr.

Sghnéégans (A.) Contes. 1 vol. in-18 2 fr.

Fju i . mnv- ' ■ ... ^..... -« «w» « «ww t w M n WMM ., w w » «.,.<.i.y

..-Unj-U-u -1 !!' -** I J ' ■ ■■■■■■» > *

_«jin_n i - i *-> ■ iii*ii**»

L. AUBERT

Berthet (André). . - Chevreux (M^{TM*}). . • ■

A. Decourcelle . . .

Erckmann-Chatrian.

Favre (Jules). . . .

J. Hetzel

Hugo (Victor). . . .

Legouvé (E.)

Macé (Jean).

Merson (Olivier)

Nadar *

proudhon.

Quatrelles,

Stahl{P.-J.) - Su s ane (Général).

Verne (Jules).

VIOLLET-LE-DUC. . . •

L'Hôtel de Ville et le Gouvernement du 4 sept*»™ 1870-/1.

Lettres sur l'instruct. oblig. .

Mes Lunes .••*. *"

André Marie et J.-J. Ampère.

2 vol. à 3 fr. 50 -, •

Les Formules du docteur Grégoire (Diction, du Figaro).

Juif polonais, pièce en 3 actes.

Lettre d'un électeur à son député ,....-

Quelques mots sur 1 esprit humain

Conférences et mélanges. . .

Aux députés, sur la reprise des échéances. ••••. • . ■ ■

Les Châtiments. 1 vol. m-18. .

Napoléon le Petit. 1 vol. in-18.

L'alimentation morale pendant le siège

Les deux misères

Les épaves du naufrage. . . .

Samson et ses Elèves

* Lamartine

Maria Malibran

Morale en action • •

Lettres d'un paysan d Alsace sur l'instruction obligatoire.

Le génie et la pet.ville.lv. in-32.

Anniv.de Waterloo. lv.in~32.

Une carte de France ; le Gulf- Stream. 1 vol. in-32.

La Ligue de l'enseig.,n os 1 a 4, a

Ingres, sa Vie et ses Œuvres,

1 vol. in-32

Le Droit au vol

La Guerre et la Paix. 2 vol.

Une date fatale

Les Amours extravagantes de la princesse Djalavann. . . •

Entre bourgeois. ' • •

L'artillerie avant et depuis la guerre. .

Neveu d'Amérique , comédie en 3 actes.«.*•

Exposé des faits relatifs au Musée de Pierrefonds. . . .

» 25 * 25 » 50 2 * 1 50 » 75 1 fr. !

l W)a » » lii * " w « wwi

VOLUMES IN-8° A PRIX DIVERS

About (Edmond]. . . . Rome contemporaine 5 »

— La Question romaine 4 »

Anonyme Vingt mois de présidence. . . 5 » s

Bertrand (J.) • Arago et sa vie scientifique. . 1 * S

— Les Fondateurs 1 de l'astrono- ?

mie 6 » ?

— * L'Académie et les Académi- \

ciens ? 50

Blanc et Artom-. . . . Œuvre parlement, du comte de

Cavour "50

Lafond (Ernest) . . . ? Les Contemporains de Shaks-

peare :

Ben Jonson (2 vol.) 6 »

Massinger — 6 »

Baumont et Fletcher. ... 6 »

Webster et Ford 6 »

Richelot * Goethe, ses Mém, et sa Vie

(4 vol.) à 6 »

Strauss CD.. F.) Nouv. Vie de Jésus (traduite

1 par Ch. Dollfus et A. Nefft-

zer), 2 vol. à 6 #

Trochu L'EmpireetlaDéfensede Paris S »

Verne (Jules) Le Tour du Monde en 80 jours

(pièce) ; » 50

VOLUMES IN-32 A 1 FRANC Cartonnés, 1 fr. 25

De Balzac. Les Femmes *■ . 1 v.

Alfred de Musset (Voyageoù il vous plaira, 10° édi-

et P.-J. Stahl. <• tion 1 v.

Eugène Noël.. Vie des fleurs et des fruits . . 1 v.

p.j Stahl Théorie de l'amour et de la ja-

• lousie 1 v. \

'fi^,;" : "

#: ! JÎV^:'î;,'v'

ït ::?■- "■';■* ■■

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

Contes de Perrault, illustrés par Gustave Doré, la grande édition in-folio. Reste quelques exempl. a. . . 100 »

Daphnis et Ghloé. Traduction d'AMYOT, complétée par P.-L. Courier. 42 compositions au trait, en couleur dans le texte, par Burthe. Préface par Amaury Dûval. Magnifique édition in-folio en deux couleurs, imprimée par Claye

Lemeroier (Alfred) et Booquin. — Gavarni, aquarelles fac-similé (chromolithographies), album en feuilles composé de 6 planches. Prix

Silbermann. Album typographique en couleurs. Prix, cartonné *.*

Gavarni.— Œuvres choisies, album in-folio. Cartonné. Quelques exemplaires seulement

Grandville et Kaulbaoh. — Œuvres choisies, album in-folio. Broché.
....*.....••....••

Cartonné. •

L'Oraison dominicale, dessins de Frœlich. Album in-4° contenant 10 planches à l'eau-forte, relié, toile.

Sept Fables de la Fontaine, dessins de Frœlich- Album in-4° illustré de 10 planches, broché

Les Rionesses gastronomiques de la Frànoa —

iiOROAG (Ch, de), texte. — LaLlemand (Cil), illustrations i ; i»ES vins de Bordeaux, i" partie. Généralités, <Mltares r oend àhâteaux vini-

coles t ÇRpJ3 classes. Broché.. 25 »

— Saint-Ëwiliow, son histoire? ses monuments et ses vins. Broché
..... • 8 »

Paris. — Imprimerie Motteuoz, rue du Four, Wt bis.

— — l.J^ T?v — •• . 'urt-".-.-! •-' "- "°-*^.'4KJo.-iW

Original en couleur NFZ 43-120-8

jjV.-* h ■■■.■>■;..». — . > -j - ;v * ^ . ' — ■;;■ ■ " ■ j . ; ' ' . ^ " ~ * r ' " | , ' -
-/ f " " . t rfc * ' ? " ^ ' . " . " * V ' " . - " " T "

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/VerneJangadaBNFo1>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.